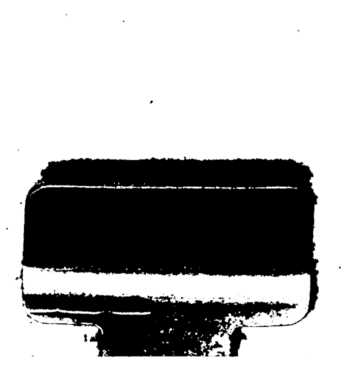




HISTOIRE ANCIENNE DES PEUPLES DE L'EUROPE.

PAR M. LE COMTE DU BUAT, Ministre Plénipotentiaire du Roi près l'Electeur de Saxe, Auteur des Origines *ou* l'ancien Gouvernement de la France, de l'Allemagne & de l'Italie, *&c.*

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez la veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXXII.

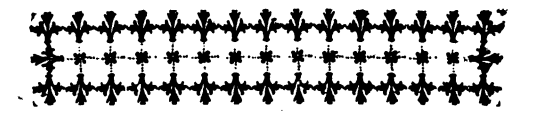


TABLE DES CHAPITRES

DU TROISIEME VOLUME.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

Fin de la Table du Tome troiſieme.

HISTOIRE



HISTOIRE ANCIENNE DES PEUPLES DE L'EUROPE.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

SUITE de l'Histoire de la Macédoine. Philippe soumet une partie de l'Illyrie, & la reperd. Les Romains font alliance avec les Etoliens ses anciens ennemis. Guerre qui embrase toute la Grece, & Paix. Antiochus, roi de Syrie, s'empare de la Thrace. Les Romains se déclarent contre lui. Il est battu aux Thermopyles, défait sur mer & en

Asie, & demande la Paix. Les Romains donnent la Thrace à Eumenes, roi de Pergame. Projets & mort de Philippe, roi de Macédoine. Son fils Persée fait la guerre aux Romains ; sa défaite. La Macédoine est réduite en Province Romaine ; & l'Illyrie redevient un Etat libre. Monarchie Gauloise sur les rives du Danube. Position des Romains de ce côté-là. Guerre des Romains contre les Gaulois des Alpes & les Dalmates. Ils pénetrent dans la grande Gaule. Les Scordisques & les Gaulois s'emparent de la Thrace, de l'Illyrie & de la Macédoine, & pénetrent dans la Grece. Rome leur déclare la guerre. Progrès des Romains dans la Gaule. Ils bâtissent Aix, subjuguent les Allobroges, & détruisent l'empire des Arvernes.

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi les Romains, qui n'osoient passer les Alpes, saisirent avec empressement toutes les occasions d'envoyer des troupes dans la Grece, & méditoient de faire la guerre à Philippe, roi de Macédoine, lorsqu'Annibal entra en Italie. Scerdilaïdas, roi d'Illyrie, se brouille avec Philippe. Ce Prince instruit de la déroute du Thrasymene, forme le projet de conquérir l'Illyrie, & de pénétrér par-là en Italie. Scerdilaïdas avertit les Romains du danger qu'il court, & Philippe prend l'épouvante. Il fait alliance avec Annibal, & soumet une grande partie de l'Illyrie maritime. Il se laisse battre sous les murs d'Apollonie, & brûle sa flotte. Un Général Romain lui donne de l'occupation pendant plusieurs années, & finit par conclure une alliance offensive avec les Etoliens. Cette alliance est suivie d'une guerre qui embrase toute la Grece, & à laquelle prennent part & les rois d'Illyrie, Pleuratus & Scerdilaïdas, & les Dardaniens & les Medes de Thrace. La paix est enfin conclue d'abord entre Philippe & les Etoliens, & ensuite entre ce Prince, les Romains & leurs Alliés.

J'Ai dit à la fin du Livre précédent, pourquoi la République Romaine, tant qu'elle jouit de toute ſa liberté, renonça à certaines conquêtes, en fit d'autres preſque malgré elle, & s'obſtina à continuer quelques guerres qui lui coûterent beaucoup, & dont elle ne pouvoit eſpérer qu'un très-médiocre avantage.

Je n'ai point expliqué pourquoi elle ſaiſiſſoit avec empreſſement les moindres occaſions d'entreprendre des conquêtes éloignées, tandis qu'elle en négligeoit qui lui auroient fourni des prétextes beaucoup plus plauſibles de reculer ſes frontieres.

Nés ſous un climat très-chaud, les Romains aimoient mieux s'étendre à l'orient & à l'occident, que de s'éloigner trop vers le nord. Pauvres & avides, ils préféroient la conquête d'un pays riche par ſes productions, & ſurtout par ſes mines, à celle de toute autre contrée, qui ne leur offroit pas les mêmes eſpérances. Le triomphe que ſe propoſoient, pour prix de leurs travaux, tous les généraux qui prenoient le commandement d'une armée, donnoit un mérite de plus à la conquête

d'un pays abondant en métaux précieux. Elle pouvoit enrichir un général pauvre & intéressé ; elle mettoit le moins avide en état de faire des largesses à ses troupes, & fournissoit à l'un & à l'autre l'ornement de son triomphe, c'est-à-dire que l'opulence du peuple vaincu augmentoit l'éclat du plus beau jour qu'un général romain pût se promettre.

Enfin l'amour de la gloire publique & particuliere entroit essentiellement dans le génie du peuple romain, & dans le caractere de tous ses chefs. Il ne leur étoit donc pas indifférent qu'un pays fût plutôt qu'un autre le théatre de leurs exploits. Depuis long-temps admirateurs, disciples & imitateurs des Grecs, accoutumés à regarder la Grece comme le temple de la renommée, frappés de l'éclat avec lequel avoient paru dans le monde les oppresseurs & les libérateurs des républiques Grecques, ils crurent qu'ils feroient beaucoup pour leur réputation en se rendant à leur tour les arbitres de la Grece, les vengeurs apparens & les oppresseurs de sa liberté, & qu'ils travailleroient encore plus sûrement pour leur intérêt, en prenant part aux affaires d'une contrée, qui par elle-même regorgeoit de richesses, & dont la conquête devoit les mener à celle de l'Asie.

Aucune de ces réflexions ne leur avoit échappé, & ils avoient déjà réglé là-dessus leurs projets de conquête, lorsque la seconde guerre punique, en les reduisant aux dernieres extrémités, déconcerta les mesures qu'ils avoient prises, mais ne leur fit jamais perdre de vue les affaires de la Grece. Ils voyoient dès-lors d'un œil jaloux le crédit naissant de Philippe, roi de Macédoine, & tenoient registre de tous les petits griefs dont ils pouvoient un jour colorer une déclaration de guerre. Ainsi la bataille du Thrasymene, qui ne leur avoit laissé que les moyens de se défendre, ne les empêcha point d'envoyer une ambassade au roi de Macédoine, pour réclamer Demetrius de Pharos. Ils ne vouloient pas laisser vieillir ce sujet de plainte, avant de l'avoir constaté par cette démarche. Mais en même temps ils se proposerent de ne pas chercher querelle à Pinnès, roi d'Illyrie, s'il différoit de leur payer le tribut qu'il leur devoit & dont le terme étoit échu.

Je dois rappeller à mes lecteurs que Scerdilaïdas, autrefois vassal d'Agron & de Teuta, partageoit alors l'Illyrie avec Pinnès ; que les Atintans, dans cette même contrée, obéissoient aux

Romains, qui y possédoient aussi quelques villes sur la côte, & qu'à peu-près dans ce même temps la monarchie Gauloise fut détruite en Thrace.

Philippe, en recevant à sa cour Demetrius de Pharos, ancien allié de la Macédoine, à qui il avoit déjà rendu de grands services à la tête des Illyriens, n'avoit rien fait qu'il ne pût justifier; mais il avoit offensé les Romains, & s'étoit en quelque sorte engagé à les offenser encore. Demetrius étoit alors, quoiqu'avec moins de raison, ce que fut depuis Annibal, leur ennemi déclaré, & l'objet de leur haine toujours implacable.

Le roi de Macédoine auroit eu dès-lors l'occasion de prouver aux Romains qu'il avoit les mêmes sentimens que son suppliant, s'il n'eût pas cru qu'Annibal suffisoit pour les détruire, ou plutôt s'il ne se fût pas fait une affaire trop capitale de la guerre qu'il avoit alors avec les Etoliens. On ignore quels services Scerdilaïdas lui rendit dans cette guerre, mais nous savons qu'il avoit toujours un traité de subside avec Philippe, & qu'il crut avoir un juste sujet de plainte contre lui, parce que Philippe ne lui payoit pas toute la somme dont ils étoient convenus. Il alla même plus

Polyb. lib. V, chap. 19.

loin; &, comme en vertu de son traité, il avoit entrée dans les ports de la Grece, il essaya de se payer par ses mains en envoyant quinze vaisseaux pour surprendre quelques-uns de ces ports, & y faire du butin. Cet essai de piraterie lui réussit, & l'alliance qu'il y avoit eue entre lui & le roi de Macédoine, se trouva rompue un an après le malheur de Demetrius.

*L'an 3 de la 140e. olymp. de Rom. 536 av. J. C. 216 *. Polyb. liv. 5, c. 20.*

Quelque temps après Philippe s'étant embarqué sur l'Enipée, tâcha de surprendre les Illyriens, & donna la chasse aux vaisseaux de Scerdilaïdas, qu'il ne put pas joindre.

---

* Ce calcul differe d'une année de celui que j'ai suivi jusqu'ici, en parlant des affaires de la Grece, & suivant lequel l'an de Rome 536, devroit répondre à la quatrieme année de la 140e. olymp. puisque suivant Denys d'Halicarnasse, Rome fut fondée en la premiere année de la 7e. olympiade. Mais comme j'ai prouvé par l'autorité de Polybe, que l'année de la bataille de Cannes, ou l'an de Rome 537, répondoit à la quatrieme année de la 140e. olympiade, & par celle de Tite-Live, que l'an 542 fut celui de la célébration des jeux olympiques, par lesquels commença la 142e olymp. il est clair que Denys ou ceux qui ont calculé les années depuis la fondation de Rome, se sont trompés. Ainsi dès que nous n'entreprenons pas de réformer ce calcul, & que nous devons laisser subsister la date par les olympiades dans ce qui concerne la Grece, nous devons renoncer à notre premier calcul, pour ne pas rapporter à deux années différentes ce qui se passa dans la Grece & en Italie, pendant le cours d'une même année. Dans le fond, si Denys d'Halicarnasse doit en être cru, la troisieme année de la 140e. olymp. étoit l'an de Rome 535.

Au retour de cette expédition il apprit que les Romains avoient été battus ſur le Thraſymene, & qu'Annibal étoit maître de la campagne. Demetrius de Pharos, auquel ſeul il fit part de cette nouvelle, lui conſeilla de terminer au plutôt la guerre d'Etolie, d'attaquer les Illyriens, & de ſe faire de leur pays une route pour entrer en Italie. Il l'aſſura que ce chemin étoit le ſeul qui pût le conduire à l'empire de l'empire, auquel, diſoit-il, Philippe étoit en droit d'aſpirer. Le roi de Macédoine qui étoit jeune, entreprenant, ambitieux, & qui juſqu'alors avoit été heureux, crut facilement ce que lui diſoit Demetrius, & réſolut dès ce moment de pacifier la Grece. Il n'avoit qu'à vouloir la paix pour que ſes alliés duſſent la vouloir auſſi; & comme il avoit été heureux dans la guerre, ſes ennemis devoient être bien-aiſes de le déſarmer. Un congrès, où ſe trouverent les ambaſſadeurs de tous les peuples qui avoient pris part à la guerre, fut le premier fruit de la réſolution que Philippe avoit priſe. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable dans toute cette négociation, fut le diſcours par lequel un des ambaſſadeurs ouvrit les conférences. *Polyb. liv. 5, ch. 21.*

Il fit remarquer à ſes compatriotes

que ce qui se passoit en Italie, ne pouvoit leur être indifférent, qu'où la guerre se faisoit avec d'aussi grandes forces, là se décidoit la destinée des nations. Qu'il ne s'agissoit pour le présent entre les Romains & les Carthaginois que de l'Italie & de la Sicile ; mais que les vainqueurs, quels qu'ils fussent, étendroient leurs vues sur d'autres pays, dès qu'ils n'auroient plus rien à craindre de leurs rivaux, qu'alors il seroit trop tard de songer à la guerre ou à la paix, que les Grecs ne seroient plus maîtres ni de l'une ni de l'autre ; qu'il leur importoit donc beaucoup de se reconcilier ensemble lorsqu'il en étoit encore temps ; que Philippe sur-tout devoit renoncer à des lauriers inutiles, & même funestes, pour se rendre le pere & le défenseur de toute la Grece ; qu'il devoit tenir les yeux ouverts sur ce qui se passoit en occident, & épier le moment d'y prendre part, pour que ni la guerre ni la paix ne se fissent sans lui, que c'étoit le seul moyen qu'il eût de conserver son indépendance & la liberté des Grecs, si même une conduite reglée sur ces principes ne le conduisoit pas à l'empire de l'univers.

Rien n'étoit plus sage que ces observations. Philippe en fut particuliérement

touché, parce qu'elles le confirmoient dans le systême qu'il venoit de se faire, & dès ce moment ni lui ni les autres puissances de la Grece ne se réglerent sur l'état de leur pays; lorsqu'il fut question de faire la paix ou la guerre, ils tournerent tous les yeux vers l'Italie, & firent entrer dans leurs projets ou les Romains ou les Carthaginois, comme ils y avoient fait entrer auparavant les rois d'Egypte & ceux de Syrie.

Cette grande révolution, dans le systême politique de l'univers, arriva en la troisieme année de la 140e olympiade.

Dès que la paix fut signée & ratifiée entre tous les états de la Grece, Philippe retourna dans la Macédoine où il trouva Scerdilaïdas, qui, sous le même prétexte qu'auparavant, avoit pris ou s'étoit attaché plusieurs villes & plusieurs peuples, qui jusqu'alors avoient été dans la dépendance ou dans l'alliance de la Macédoine, & qui avoit fait des courses dans la partie de ce royaume, dont ces acquisitions l'avoient approché.

Il entroit dans le grand projet de Philippe de mettre ordre aux affaires de l'Illyrie; & quand il auroit pu les perdre de vue Demetrius avoit trop d'intérêt à la révolution, dont Philippe

pouvoit seul être l'auteur, pour les lui laisser oublier. Ainsi tout engageoit le jeune roi à punir au plutôt Scerdilaïdas de sa témérité.

Il commença par recouvrer, avant la fin de l'été, tout ce que ce prince lui avoit enlevé; & il employa l'hyver suivant à faire construire cent vaisseaux, sur le modele de ceux dont se servoient les Illyriens.

La quatrieme année de la 140e. olymp. l'an de R. 537, av. J. C. 215.

Le printems venu, il fit voile vers Cephallenie, pour observer de-là une flotte que les Romains avoient dans ces mers. Il s'étoit même avancé jusqu'à Apollonie, lorsqu'on lui donna avis que quelques vaisseaux Romains faisoient voile vers ce dernier port, pour secourir Scerdilaïdas.

En effet, le prince Illyrien ayant appris, pendant l'hiver, que Philippe faisoit équiper une flotte, & ne doutant point que ces préparatifs ne le regardassent, en avoit fait avertir les Romains, & leur avoit demandé du secours. Les vaisseaux dont l'arrivée avoit été annoncée à Philippe, étoient ceux-là même qui amenoient ce secours. Mais ils n'étoient qu'au nombre de dix, & Philippe crut trop légerement qu'une flotte entiere alloit fondre sur lui. Une terreur panique le saisit, & lui fit manquer

cette occasion unique de priver Scerdilaïdas du secours qu'il attendoit, & de faire ensuite la conquête de l'Illyrie, à laquelle n'auroient pû s'opposer les Romains, qui dans ce tems-là avoient perdu la bataille de Cannes.

L'Histoire générale de Polybe commençoit après cette grande époque avec la premiere année de la 141e olympiade; mais il ne nous en reste que des morceaux détachés, sans dates & sans liaison.

Le plus intéressant de tous, est le traité qui fut conclu vers ce tems-là, & si je ne me trompe, en cette même année, entre Philippe, roi de Macédoine, & Annibal, général des Carthaginois. Il contenoit une alliance défensive & offensive contre les Romains, & ce qu'on appelleroit aujourd'hui une garantie mutuelle de tous les Etats que possédoient les deux parties contractantes. *Liv. 7, c. 2.*

Les Carthaginois promettoient en particulier de ne point faire la paix avec les Romains, quelque désavantageuse que fût la guerre, sans y comprendre le roi de Macédoine & ses alliés. Ce Prince n'étoit point alors en guerre avec les Romains, mais au cas même qu'il ne la leur déclarât pas le premier en faveur des Carthaginois; ceux-ci en faisant la paix

devoient stipuler, que les Romains ne pourroient pas déclarer la guerre à Philippe, & qu'ils ne resteroient maîtres à titre de protection ou autrement, ni des Corcyréens, ni des Apolloniates, ni des Epidamniens, ni de Pharos, ni de Dimalle, ni des Parthins, ni de l'Atintanie. On ajoûta en faveur de Demetrius, dont les intérêts n'avoient pas été oubliés dans l'article précédent, que les Romains seroient obligés de lui rendre ceux de ses parens qu'ils retenoient dans leurs Etats.

Il étoit important, pour l'exécution de ce traité, que Philippe commençât par se rendre le plus fort sur la côte d'Illyrie, & sur-tout qu'il s'y procurât de bons ports, où il pût tenir une flotte nombreuse.

Liv. 23. Tite-Live, qui rapporte au consulat de T. Sempronius Gracchus la conclusion du traité dont nous venons de parler, entre dans un plus grand détail des conditions relatives à la guerre. Si elle étoit aussi heureuse qu'on avoit encore lieu de l'espérer un an après la bataille de Cannes, les Carthaginois devoient avoir pour leur part Rome & toute l'Italie; & après en avoir achevé la conquête, ils étoient obligés d'envoyer une armée en Grece, & de faire la guerre à tels rois

& à tels peuples qu'il plairoit à Philippe de leur désigner, & toutes les conquêtes qu'ils feroient dans ce continent & dans les îles adjacentes, devoient appartenir au roi de Macédoine; en attendant, ce Prince s'obligeoit de mettre en mer la plus grande flotte qu'il pourroit rassembler; elle paroissoit devoir être de deux cens vaisseaux; de la conduire sur la côte orientale de l'Italie, & d'en ravager les provinces maritimes. Enfin il devoit faire en son nom & pour sa part la guerre la plus sérieuse par mer & par terre, & de la maniere qui seroit jugée la plus dommageable aux Romains.

Il faut convenir que cette sublime politique qui perce dans l'avenir, & qui ne voit que les objets éloignés, est une mere bien féconde des iniquités les plus atroces.

Un contre-tems, que Philippe n'eût pas eu à craindre sans la faute qu'il avoit faite l'année précédente, dérangea beaucoup ses affaires & celles d'Annibal, en leur faisant perdre un tems précieux, & en découvrant trop tôt leur intelligence secrette. Le vaisseau sur lequel les ambassadeurs de Philippe retournoient en Macédoine avec le traité signé par Annibal, fut pris dans la traversée & conduit à Rome.

L'effroi y fut très-grand, mais n'y produisit point le découragement. On rassembla à la hâte une flotte de cinquante vaisseaux, dont le commandant eut ordre de protéger la côte orientale, & d'observer si la conduite du roi de Macédoine s'accordoit avec ses projets, ce qui n'arrive pas toujours; sur l'avis qu'on en auroit, un Préteur devoit prendre le commandement de la flotte, & passer au plutôt en Macédoine, pour y donner de l'occupation à Philippe, & l'empêcher d'en sortir.

Cependant ce Prince avoit été averti du malheur arrivé à ses ambassadeurs, & comme il ignoroit absolument de quoi ils étoient convenus avec Annibal, il avoit envoyé une seconde ambassade qui fut plus heureuse. Mais l'été se trouva passé avant qu'il eût pu rien entreprendre à l'avantage de la cause qu'il venoit d'embrasser.

L'année suivante parut devoir être plus favorable à la nouvelle alliance, que ne l'avoit été celle qui l'avoit vû naître. Une flotte Romaine croisoit toujours à l'entrée du golfe Adriatique, & avoit à Brindes une retraite assurée. Quelques traîtres proposerent à Annibal de lui livrer Tarente, & ce Genéral saisit avec empressement cette occasion

Olymp. 141, an. 2 de R. 539 av. J. Ch. 213.

d'ouvrir à Philippe un port si avantageusement situé pour recevoir sa flotte. Cependant tout l'été se passa encore sans qu'il vît l'effet des promesses qu'on lui avoit faites, quoiqu'il se fût mis à portée d'en faciliter l'exécution.

C'étoit ainsi que trois grandes Puissances, moitié par un effort de prévoyance & moitié par de sages précautions & par des fautes grossieres, régloient la destinée de l'Illyrie. C'étoit sur elle que devoit fondre la plus grande partie de l'orage, parce que Demetrius en avoit été chassé, & qu'elle se trouvoit entre Philippe & les Romains.

La premiere entreprise de ce Prince fut, si je ne me trompe, celle qu'il fit sur Lissa, ville maritime de l'Illyrie, qui étoit très-forte, & dont la citadelle passoit pour imprenable. Elle étoit bâtie sur un rocher. L'Ardaxane baignoit les remparts de la ville. Entre celle-ci & la montagne sur laquelle étoit située la citadelle, il y avoit un espace qui étoit peu fortifié, mais dans lequel il ne paroissoit pas que l'ennemi pût s'établir sans risquer beaucoup.

Je ne sçais d'où partit Philippe pour entreprendre le siége de cette place. Mais après s'être mis à la tête de son armée, il n'employa que deux jours de

marche à-travers des défilés, pour arriver à la vûe de ses remparts. Le camp qu'il avoit choisi pour y rassembler ses troupes, avertit sans doute les Illyriens qu'il en vouloit à Lissa, avant que sa marche eût achevé de les en convaincre. Lorsqu'il arriva près de Lissa, cette ville avoit déjà une garnison très-nombreuse qui s'y étoit rassemblée de toute l'Illyrie. Celle de la forteresse étoit médiocre, parce qu'elle n'avoit rien à craindre de la force. Mais pour n'avoir pas été assez en garde contre la ruse, elle fut prise la premiere, & sa perte entraîna celle de la ville. Philippe après avoir mis quelques troupes en embuscade près de l'intervalle qui séparoit la ville de la citadelle, sçut attirer sur lui la garnison de la ville, se laissa pousser, feignit d'être mis en fuite, & donna aux ennemis l'espérance de piller son camp. Cette espérance passa jusques aux défenseurs de la citadelle, qui en sortirent pour avoir part au butin; mais pendant qu'ils combattoient pour achever la défaite des Macédoniens, les troupes que Philippe avoit mises en embuscade, se placerent entre la ville & la montagne, couperent la retraite à la garnison, & empêcherent celle de la ville, qui étoit rentrée, de se jetter dans

la citadelle qui n'avoit plus de défenſeurs. Les Macédoniens n'eurent que la peine d'y monter pour s'en rendre maîtres, & dès le jour ſuivant la ville ſe rendit.

Cette importante conquête entraîna celle de tout le pays voiſin, & la plupart des villes d'Illyrie, moins fortes que Liſſa, ouvrirent leurs portes à Philippe, à qui elles n'eſpéroient plus de reſiſter.

Apollonie, cette ville de l'Adria, qui la premiere avoit attiré les Romains endeçà de la mer, ne ſuivit point l'exemple que lui avoient donné les Illyriens. Philippe fit remonter juſques ſous ſes murs une flotte de cent vingt galeres, & eſſaya de s'en rendre maître. Mais comme le ſiége tiroit en longueur, il l'abandonna, & tourna tout-à-coup contre Oricum, où il arriva de nuit. Cette ville étoit foible & n'avoit qu'une garniſon peu nombreuſe. Mais elle étoit ſituée ſur le bord de la mer en face de l'Italie, & elle avoit un bon port. Ces raiſons ſuffiſoient pour engager Philippe à en tenter la conquête. Il joignit la ſurpriſe aux autres facilités qu'il prévoyoit dans cette entrepriſe, & Oricum fut pris auſſi-tôt qu'attaqué. Le roi de Macédoine y mit garniſon, & retourna à

Tite-L. liv. 24.

Apollonie, dont il recommença le siége avec plus de vivacité qu'auparavant.

Cependant les citoyens d'Oricum trouverent le moyen de faire passer des députés, qui arriverent heureusement à Brindes, où un préteur Romain commandoit la flotte destinée à défendre les côtes de la Calabre ; ils lui apprirent le malheur qui venoit d'arriver à leur ville, & lui représenterent que sa position seule le lui ayant attiré, la même raison devoit lui procurer la protection des Romains, qui ne pouvoient plus douter que Philippe ne fût leur ennemi.

Le Préteur, dont la flotte étoit prête, ne différa son départ que d'autant de tems qu'il lui en fallut pour y faire embarquer des troupes de terre, & dès le second jour il arriva à Oricum, dont il se rendit maître sans beaucoup de peine, parce que Philippe n'y avoit laissé qu'une garnison très-foible. Les Apolloniates ne tarderent pas à apprendre qu'il y avoit une armée Romaine dans leur voisinage, & aussi-tôt le Préteur reçut une députation de leur part. Ils lui faisoient dire que Philippe assiégeoit leur ville, parce qu'ils n'avoient pas voulu renoncer à l'alliance des Romains, & qu'ils ne tarderoient pas à être punis de leur fidélité, si on ne leur envoyoit un prompt secours.

Auſſi-tôt le Préteur fit partir mille hommes choiſis, ſous la conduite d'un chef expérimenté. Ils remonterent cette même riviere ſur laquelle Philippe avoit cent vingt vaiſſeaux, ſans en rencontrer un ſeul, juſqu'à l'endroit où ils deſcendirent à terre. Les vaiſſeaux ſur leſquels ils étoient venus furent renvoyés à Oricum; & pour eux, ayant pris un chemin détourné, où ils ſçavoient que Philippe n'avoit mis ni gardes ni ſentinelles, ils entrerent de nuit dans Apollonie, & y paſſerent tout un jour ſans que les Macédoniens en euſſent le moindre ſoupçon. La nuit ſuivante fut la derniere du ſiége & des ſuccès de Philippe. Plus de mille hommes étoient entrés dans ſon camp avant qu'aucun des ſiens s'en fût apperçu; les cris des mourans réveillerent les autres, & le Roi lui-même; mais ce réveil affreux fut ſuivi d'une telle épouvante, qu'il ne ſe trouva pas un ſeul homme qui ſe mît en défenſe. Près de trois mille Macédoniens furent pris ou tués, les autres & le Roi lui-même ſe ſauverent à demi-nuds ſur la flotte.

Le Préteur averti de ce qui venoit de ſe paſſer, alla auſſi-tôt jetter l'ancre à l'embouchure du fleuve; & Philippe qui deſeſpéra d'être plus heureux ſur

mer que sur terre, brûla ses vaisseaux; & retourna au plus vîte en Macédoine, où ses troupes arriverent sans habits & sans armes.

Olymp. 141, an. 3 de R. 540, av. J. Ch. 212.

Nous ignorons ce que firent pendant toute l'année suivante le roi de Macédoine & le propréteur Valerius, qu'on avoit continué avec ce titre dans la commission dont il s'étoit si bien acquitté pendant sa préture. Mais il y a apparence que Philippe perdit au moins une grande partie de ses conquêtes, & que la plupart des Illyriens rentrerent dans l'alliance des Romains.

Annibal passa tout l'été dans les environs de Tarente, attendant toujours qu'on lui livrât cette ville, dont la conquête lui devenoit tous les jours plus inutile, puisque de long-tems il ne pouvoit y avoir dans ces mers une flotte qui fît la guerre pour lui. Il commandoit pourtant une armée Carthaginoise. Mais on vit alors une République qui devoit ses richesses au commerce, sa puissance à ses richesses, tout à la navigation, oublier sa marine pour faire tous ses efforts sur terre, ne pas même disputer l'empire de la mer à sa rivale, & attendre d'un roi de Macédoine une diversion du côté de la mer. Si Carthage, qui adoroit Neptune, eût continué à

partager ſon empire, Annibal auroit eu une flotte, & n'auroit demandé à Philippe qu'une armée de terre; Valerius n'auroit point croiſé à la hauteur de Brindes, & Oricum ſeroit reſté au Roi de Macédoine, qui de-là auroit pû tranſporter une armée en Italie.

Les évenemens de l'année précédente durent faire ſentir aux Carthaginois combien aiſément l'alliance de Philippe pouvoit leur devenir inutile; avec ſa flotte, brûlée par lui-même, avoit été détruit le nœud de cette alliance, & Annibal pouvoit renoncer à la conquête de Tarente. Il n'y renonça pourtant point, & quelques auteurs antérieurs à Tite-Live avoient prétendu qu'enfin cette ville lui avoit été livrée dans l'année qui ſuivit la défaite de Philippe devant Apollonie. D'autres plus croyables avoient reculé cet évenement juſqu'en l'année 541, & Tite-Live les a ſuivis. Mais comme cette date eſt incertaine, je ſuis tenté de croire que Tarente fut livrée à Annibal en la même année en laquelle le complot en fut formé, & lorſque Philippe faiſoit des conquêtes relatives à celles-là & avoit encore une flotte. Depuis lors Annibal eut trop peu d'intérêt à s'emparer de Tarente pour perdre de vûe tout autre objet pendant près

L. xxv.

Olymp. 141. an. 4, av. J. Ch. 211.

de deux ans, ainsi que Tite-Live est obligé de le supposer. Encore Annibal n'avoit-il aucune espérance bien fondée de s'emparer de la citadelle, où il y avoit garnison Romaine, & sans laquelle le port de Tarente lui devenoit absolument inutile. Il ne s'en empara point en effet, & les Romains resterent maîtres de l'entrée du port.

Peu importoit à Philippe que l'Italie lui fût ouverte. Si quelque autre flotte que celle des Romains tenoit alors la mer, c'étoit celle des Illyriens, qui étoient aussi ses ennemis. Nous ne sçavons pas, il est vrai, ce que fit ce Prince en 542, mais il ne recouvra certainement pas les avantages qu'il avoit perdus sur les côtes du golfe Adriatique, puisqu'à la fin de cette année le propréteur Valerius fut élu consul, pour avoir très-bien fait sur mer & sur terre, depuis qu'il soutenoit les intérêts de la République contre le roi de Macédoine. Il venoit de recueillir le premier fruit de sa bonne conduite, en cimentant dans tout ce continent le crédit que les Romains étoient sur le point d'y perdre totalement lorsqu'il y étoit arrivé, & en leur y frayant le chemin à de nouvelles conquêtes, par l'alliance qu'il contracta avec les Etoliens. L'espérance de

Olymp. 142, an. 1, avant J. Ch. 210.

Tite-L. l. 26.

de recouvrer l'Acarnanie, & le desir d'humilier Philippe, précipiterent cette puissante République dans un parti qui devoit la ruiner avec toute la Grece. Elle traita encore d'égal à égal avec les Romains. Ni l'un ni l'autre peuple ne devoit faire la paix avec Philippe sans la faire aussi pour son allié. Jusqu'à Corcyre, toutes les conquêtes qu'on pourroit faire devoient appartenir aux Etoliens. Les Romains se réservoient le butin qu'ils auroient fait. Aussi-tôt après la conclusion du traité, les Etoliens devoient commencer la guerre par terre. Les Romains se chargeoient de la guerre par mer, & devoient y employer au moins vingt vaisseaux à cinq rangs de rames. Il fut stipulé que si les Etoliens y consentoient, on comprendroit dans le traité les Eléens, les Lacédémoniens, Attalus, roi de Pergame, Pleuratus & Scerdilete ou Scerdilaïdas, rois d'Illyrie.

Liv. V. ch. 20.

Philippe apprit à Pella, où il passoit l'hiver, la conclusion de ce traité & le succès de quelques entreprises, par lesquelles Valerius avoit commencé à l'exécuter. Il ne pouvoit faire tête à cette ligue redoutable, & entretenir en même tems autant d'armées que la Macédoine avoit d'ennemis prêts à l'envahir. Les

Illyriens, les Dardaniens, & les Medes de Thrace, étoient des voisins dont il avoit tout à craindre, s'il ne leur ôtoit pas l'audace de l'attaquer, lorsqu'il seroit occupé ailleurs.

Nous avons déja vû qu'en la même année où Demetrius de Pharos avoit perdu ses Etats, Philippe avoit été obligé de mettre fin à une campagne heureuse pour voler au secours de la Macédoine que les Dardaniens étoient sur le point d'envahir. Mais nous ignorons en quel tems & à quelle occasion ce peuple belliqueux avoit conquis sur la Macédoine une ville qui en avoit fait partie & qui lui en ouvroit l'entrée.

Les Medes ne manquoient jamais de faire le dégât dans les Etats de Philippe, lorsqu'ils le sçavoient occupé ailleurs. Ce n'est pas une preuve que Cavarus eût déjà vû s'écrouler le thrône qu'avoient élevé dans la Thrace les Tectosages & les autres Gaulois qu'y avoit conduits Commontorius. Mais de ce qu'on ne trouve point son nom dans l'histoire de Philippe, depuis le moment où elle devient celle des Romains, jusqu'à la fin de cette guerre, on peut conclure que dès cette année, ou son Empire n'existoit plus, ou qu'il étoit sur le point d'être anéanti. Autant que j'ai pu fixer

la date de cette révolution ; elle précéda l'alliance des Romains avec les Etoliens, puisque cette alliance fut postérieure à la prise de Capoue par les Romains, dont Polybe n'avoit parlé que dans son neuvieme livre, & qu'elle dut précéder de très-peu l'envoi de deux ambassades, par lesquelles les Arcananiens & les Etoliens s'efforcerent d'entraîner les Lacédémoniens dans leur parti. Or on trouve entre les fragmens du neuvieme livre de Polybe, deux harangues, qui furent prononcées à cette occasion.

Donc si les Medes étoient dès-lors en possession de ravager la Macédoine, il n'y à pas lieu d'en être surpris, puisque les Gaulois ne leur en imposoient plus, au moins par leur voisinage. Mais on pourroit aussi croire que les Medes, qui seuls entre les Thraces osoient braver le roi de Macédoine, avoient eu le plus de part aux malheurs de Cavarus, s'il n'y avoit pas des exemples que les peuples les moins puissans furent souvent les plus prompts à irriter, par leurs brigandages, les Princes les plus redoutables.

A tous ces ennemis qui assiégeoient Philippe, pouvoit se joindre Attalus, & l'ambassadeur Etolien à Lacédémone *Polyb. Liv. IX, ch. 6.*

assuroit qu'il étoit sur le point d'entrer aussi en guerre avec lui.

Entouré d'un si grand nombre d'ennemis qui le menaçoient de toutes parts, Philippe crut qu'il devoit se multiplier par la célérité de ses opérations. Il réserva pour le printems la guerre de Grece, qui étoit la plus importante pour lui, & mit à profit ce qui restoit de l'hiver pour entrer dans l'Illyrie, où il ravagea les terres des Oricins & des Apolloniates; maltraita ceux-ci dans un combat qu'il leur livra près de leurs murs, & fit le dégât dans la partie de l'Illyrie, qui étoit voisine de ces deux villes.

Ensuite, avec la même célérité, il rentra dans la Macédoine, où il attaqua & prit cette ville des Dardaniens, qui étoit la clef de son pays de ce côté-là. Il passa de-là en Thessalie, dont il n'étoit pas éloigné, dans l'espérance d'engager les Thessaliens à prendre son parti contre les Romains & les Etoliens, & ayant laissé son fils Persée avec quatre mille hommes à la garde des défilés, par lesquels les Etoliens pouvoient entrer dans cette contrée, il retourna encore en Macédoine, & s'avança jusque dans la Thrace, où il vouloit se faire voir aux Medes. Il commença par ravager tout

ce qu'ils avoient de terres aux environs de Phragandes; après quoi il mit le siége devant Janphorine, qui étoit la ville principale & la forteresse des Medes. Elle se rendit pourtant à composition, & à cette conquête succédoient rapidement d'autres succès; mais Philippe ne pouvoit encore se flatter d'avoir mis fin à cette guerre, lorsqu'il fut rappellé tout-à-coup à l'autre extrémité de ce continent, par le danger pressant dont les Arcananiens étoient menacés de la part des Etoliens.

Valerius se joignit à ces derniers dès le commencement du printems, & conquit encore pour eux la ville d'Anticyre, où il ne se réserva que le butin.

Ce fut ainsi que commença la seconde année de la 142e olympiade, où Valerius fut consul avec Marcellus, & eut pour successeur le préteur Sulpicius. Celui-ci fut continüé dans le département de la Grece pour les deux années suivantes avec une légion seulement, & ne mérita qu'en la derniere année de la 142e olympiade, que l'histoire de Rome fît de lui une mention particuliere.

L'an de R. 543. av. J. C. 209.

L'an de R. 545. av. J. C. 207.

Tite-Liv. l. XXVII.

Philippe avoit alors mis ses affaires en tel état, que ceux qui n'étant pas ses ennemis vouloient se rendre médiateurs entre lui & les Etoliens, n'offrirent leur

médiation que par la crainte qu'ils eurent que Philippe n'asservît la Grece. Car ils s'intéressoient peu aux Etoliens, dont la férocité ne méritoit pas que l'on comptât pour beaucoup le danger qui les menaçoit en particulier. La négociation traîna en longueur, parce que le roi de Macédoine avoit tout l'avantage des armes de son côté, & qu'il n'étoit pas de l'intérêt de la Grece qu'il eût aussi celui du traité. Il rompit la négociation sur ce qu'on exigea de lui qu'il rendît la ville de Satione à Aminander, roi des Athamans, & parent de Scerdilaïdas ; & à celui-ci, ainsi qu'à Pleuratus, tous deux rois des Illyriens, le pays & le peuple des Parthins que Philippe avoit alors unis à la Macédoine. Cependant la guerre continuoit à désoler la Grece qui en étoit le théâtre ; & pour la premiere fois depuis plusieurs années, le roi de Macédoine voulut éviter le combat, parce que, contre son attente, il vit des drapeaux Romains entre ceux de ses ennemis. Ce n'étoit pas que les détachemens de Sulpicius n'eussent partagé plusieurs fois la honte d'être vaincus ; mais en cette occasion Philippe n'étoit pas en force, & ne combattit que parce que les Triballes, qu'il avoit dans son armée, s'étoient mêlés avec

les Etoliens qui les mal menoient. Il ne fut pourtant pas vaincu, & il avoit déjà réparé cet échec, lorsque le bruit de sa mort s'étant répandu jusque dans l'Illyrie, un certain Eropus s'empara par trahison de la ville de Lychnide en Macédoine, se rendit maître de quelques bourgades des Dessaretiens, qui étoient un peuple Illyrien, & excita les Dardaniens à une invasion. Sur l'avis qu'en eut Philippe, il reprit en diligence le chemin de la Macédoine; mais il n'étoit encore qu'à Demetriade en Thessalie, lorsqu'il apprit que les Dardaniens étoient déjà entrés dans la Macédoine, où après avoir conquis toute l'Orestide, ils s'étoient répandus dans la contrée qu'on appelloit le Champ-A'stra'en. Une corne du casque de Philippe, qu'il avoit perdue dans un combat, avoit donné lieu à ce contre-tems. Un Etolien qui l'avoit ramassée, l'ayant porté en Etolie, où il en fit présent à Scerdilaïdas; ce Prince la reconnut, & en prit occasion de publier la mort de Philippe.

Nous ne sçavons rien de la retraite des Dardaniens. Il y a pourtant apparence qu'elle fut prompte & entiere. Ils n'avoient plus dans la Macédoine de place aussi importante que l'avoit été pour eux celle dont Philippe les avoit

Liv. v. c. 20. dépouillés trois ans auparavant, si pourtant elle n'est pas la même que Polybe leur fait perdre un peu plutôt, & qu'il appelle Bylazore ; c'étoit, selon cet Historien, la plus grande ville de la Péonie, & elle étoit très-avantageusement située pour faciliter les courses des Dardaniens dans la Macédoine. Mais quoiqu'en la reprenant sur eux, Philippe eût diminué le danger des invasions dont cette nation pauvre & belliqueuse menaçoit continuellement ses Etats, il ne lui avoit point fermé la Macédoine, parce qu'elle ne pouvoit être contenue que par une armée, & que tout chemin lui étoit bon pour aller, où elle espéroit de s'enrichir, tant que la terreur ne la retenoit pas chez elle.

J'ai déja observé qu'aussi long-tems que les Romains restoient les maîtres de la mer, les affaires de Philippe, & celles d'Annibal, n'avoient aucune liaison réelle, qu'ils ne pouvoient s'entre-secourir, & que les succès de l'un étoient perdus pour l'autre. On l'avoit enfin compris à Carthage, & une flotte avoit fait voile des côtes de l'Afrique pour celles de la Grece ; mais il falloit encore que Philippe y joignît cinq vaisseaux des Achéens, & un plus grand nombre que lui envoyoit Prusias, roi

de Bithynie, avant qu'il pût penser à disputer aux Romains la supériorité qu'ils conservoient sur mer depuis plusieurs années.

La suivante fut celle de l'entrée d'Asdrubal en Italie. Olymp. 143, an. 2, l'an de R. 546, av. J. C. 206.

Attalus, roi de Pergame, étoit entré en Grece un an auparavant, & avoit joint vingt cinq vaisseaux à la flotte de Sulpicius. C'étoit l'Asdrubal du roi de Macédoine; mais ni dans la Grece ni dans l'Italie ces troupes venues de si loin ne changerent la fortune d'aucun des partis. En Italie le bonheur des Romains dissipa l'orage. En Grece l'habileté de Philippe déconcerta les projets de ses ennemis.

Lorsque le printems permit aux armées d'entrer en campagne, tout sembloit annoncer au roi de Macédoine une année funeste à ses alliés & à ses peuples. Les Achéens étoient dans le plus grand danger, & les Thermopyles devoient être fermées aux secours que Philippe voudroit leur envoyer. Attalus & Sulpicius réunis, menaçoient l'Eubée & toute la côte. On assuroit que Scerdilaïdas & Pleuratus s'ébranloient pour attaquer la Macédoine du côté opposé; les Thraces, & sur-tout les Medes devoient la ravager à l'orient, si Philippe Tite-L. l. XXVIII

s'éloignoit du centre de ses Etats. Cette campagne ne produisit pourtant aucun évenement décisif, & le prince à qui elle devoit être funeste, n'eut qu'à regretter de n'avoir pû arriver à tems partout où il se porta, pour ensanglanter la fuite de ses ennemis, qu'il effraya toujours par sa célérité. Enfin Attalus, après avoir été sur le point de tomber entre ses mains, retourna dans ses Etats qu'attaquoit Prusias, & Philippe put encore protéger les jeux Olympiques, que vouloit troubler le tyran de Lacédémone. Il eût bien voulu se montrer sur la mer avec de grandes forces; mais une terreur panique avoit éloigné la flotte Carthaginoise, & il fut réduit à couvrir la mer avec une escadre, telle qu'auroit pû l'avoir un pirate. Ses exploits de ce côté-là se réduisirent à une descente qu'il fit dans l'Etolie, & qui lui valut quelque butin. Il retourna ensuite dans ses Etats, où ayant assemblé un nombre prodigieux d'ouvriers, il fit mettre sur les chantiers à Cassandrée cent vaisseaux qui devoient être prêts pour le printems suivant. Lorsqu'il eut mis en train cette grande entreprise, il partit encore de Cassandrée pour aller faire la guerre aux Dardaniens. Sans doute il voulut les attaquer une fois

chez eux, afin qu'ils appriſſent à craindre auſſi pour leurs champs, leurs maiſons & leurs familles, & qu'ils ne cruſſent plus que le plus ou le moins de ſuccès dans leurs excurſions étoit tout ce qu'ils pouvoient craindre ou eſpérer.

Du reſte, nous ne ſçavons pas de quoi Philippe & les Dardaniens eurent à ſe plaindre ou à ſe féliciter pendant le reſte de cette année & les deux ſuivantes.

Les Romains négligerent totalement les affaires de la Grece juſqu'au commencement de l'an 203; & leur hiſtorien, trop avare de digreſſions, n'a pas jugé à propos de nous rien dire de ce qui ſe fit ſans eux ou à leur préjudice : tout ce qu'il nous apprend, eſt que Philippe réduiſit les féroces Etoliens à un tel point d'abaiſſement & de détreſſe, qu'il les força de faire la paix avec lui, ſans comprendre les Romains dans leur traité, & même ſans les en avertir.

Olymp. 143. an. 2 & 3, l'an de R. 547 & 548, av. J. C. 205 & 204. Tite-L. l. xxix.

Nous pouvons pourtant conjecturer qu'à ce ſuccès, qui étoit déciſif, Philippe en joignit d'autres qui étoient encore plus honteux au peuple Romain. La preuve en eſt qu'au commencement de l'an 203, il étoit maître de Dimalle, cette place de l'Illyrie qui avoit paſſé pour imprenable, & que les Romains

avoient enlevée à Demetrius de Pharos. Cette conquête en supposoit plusieurs autres, ou du-moins Philippe n'avoit pû la faire sans avoir détaché de l'alliance des Romains la plus grande partie de l'Illyrie.

Olymp. 143, an. 4, l'an de Rom. 548. Les Romains étoient si peu instruits de ce qui s'étoit passé en Grece, que lorsqu'en 203 ils envoyerent enfin un successeur à Sulpicius, ils lui donnerent un renfort de dix mille hommes de pied, de mille chevaux, & de trente-cinq galeres. C'en étoit peut-être assez pour rétablir leurs affaires, si les Etoliens eussent encore été leurs alliés. Mais dans l'état où les succès de Philippe & le changement des Etoliens les avoient mises, il falloit ou renoncer à la guerre, ou la continuer avec de plus grandes forces. Le proconsul Sempronius, qui ne pouvoit faire ni l'un ni l'autre, fut obligé de s'éloigner du plan qu'on lui avoit prescrit, & alla débarquer à Dyrrachium.

Philippe venoit à peine de signer la paix avec les Etoliens, lorsqu'il apprit l'arrivée de Sempronius à Dyrrachium, le siége de Dimalle que les Romains avoient commencé, & l'agitation dans laquelle paroissoient être les Parthins & les autres peuples de ces contrées;

depuis que le voisinage d'une armée Romaine leur donnoit l'espérance de quelque changement. Il n'en falloit pas tant pour le déterminer à se mettre aussi-tôt en campagne. Il trouva en arrivant sur les terres d'Apollonie, que Sempronius s'étoit retiré dans cette ville, après avoir envoyé un gros détachement dans l'Etolie, pour sonder les dispositions de cette nation, & essayer de lui faire enfreindre le traité qu'elle venoit de conclure.

Philippe ravagea les terres des Apolloniates, & s'approcha de leurs murs, pour présenter la bataille au général Romain, qui ne l'accepta pas. Le roi de Macédoine n'étoit pas en état de le forcer dans une ville telle qu'Apollonie, & commençoit à desirer la paix. Ainsi il reprit le chemin de la Macédoine, ou pour y rassembler de plus grandes forces, ou pour attendre l'effet que produiroit sur les Romains la défection des Etoliens.

Les Epirotes, qui étoient excédés de la guerre, quoiqu'on n'ait pas même trouvé leur nom dans aucune des deux ligues sur lesquelles elle avoit roulé, épargnerent au Roi & au Proconsul la honte ou l'embarras des premieres démarches. Ils commencerent par pressentir les dispositions du Proconsul, après

quoi ils députerent à Philippe pour l'assurer que s'il vouloit avoir une entrevûe avec le général Romain, la paix seroit bien-tôt conclue. Philippe se rendit aussi-tôt à Phœnice en Epire; & après avoir conféré avec Eropus, Derda, & Philippe, préteurs des Epirotes, il partit avec eux pour se rendre au lieu marqué pour l'entrevûe.

Un préteur des Epirotes parla le premier, & finit son discours par demander la paix au roi & au général Romain.

Une conduite aussi sage & aussi adroite vaut bien toute la gloire que les Epirotes auroient pû acquérir en prenant plus de part à la guerre, ou en la faisant avec plus de succès. Je soupçonne pourtant qu'un des préteurs Epirotes est ce même Eropus, dont nous avons parlé comme d'un ennemi que Philippe avoit pû redouter.

Le discours de son collegue ne dut pas être le seul qui fût tenu dans cette assemblée, à laquelle assisterent d'autres magistrats des Epirotes, ceux des Arcananiens, & Aminander, roi des Athamans. Tite-Live se contente de nous représenter son Proconsul prononçant les conditions de la paix. Elles étoient, que les Parthins, Dimalle, Bargulum & Eugenium appartiendroient au peu-

ple Romain; & que les Atintans, qui juſque-là lui avoient obéi, envèrroient une ambaſſade à Rome pour demander la permiſſion d'obéir déſormais au roi de Macédoine.

Pluſieurs peuples & pluſieurs Rois furent compris de part & d'autre dans ce traité. Les Romains nommerent Attalus & Pleuratus. Scerdilaïdas étoit donc mort avant ce tems-là, autrement on ne l'auroit pas ſéparé de Pleuratus.

Il me paroît que les Parthins avoient été dans la dépendance de ces deux Princes; que Philippe les avoit mis dans la ſienne, & qu'ils paſſerent dans celle des Romains, en échange des Atintans qu'ils cederent à Philippe.

Ainſi la paix ſe fit aux dépens de Pleuratus, ou des héritiers de Scerdilaïdas.

Je conjecture auſſi que l'échange dont nous venons de parler, eut un motif différent de la convenance. Les Parthins, ſujets de Philippe, avoient voulu paſſer dans le parti des Romains. Il eſt très-poſſible que les Atintans, ſujets ou alliés de ces derniers, euſſent auſſi voulu paſſer dans le parti de Philippe.

Ces peuples, trop foibles déſormais pour défendre leur liberté, ne ſe trouvoient bien d'aucun joug, & haïſſoient ſur-tout celui qu'ils portoient. En chan-

geant de maître ils espéroient d'améliorer leur condition. Mais leurs espérances, leurs craintes, leur liberté, leur servitude, leurs personnes même, étoient également le jouet des deux grandes Puissances, qu'ils recherchoient & détestoient tour-à-tour. Il étoit pourtant à desirer pour eux qu'aucune de ces deux Puissances ne détruisît sa rivale.

CHAPITRE II.

La guerre recommence entre Philippe & les Romains ; Pleuratus, fils de Scerdilaïdas ; & Baton, fils de Longare, roi des Dardaniens, se déclarent pour les Romains. Conquêtes du consul Sulpicius dans l'ancien royaume d'Illyrie qu'avoit possédé Bardylis. Les Illyriens avec Pleuratus & les Dardaniens font une irruption dans la Macédoine. Leur maniere de combattre. Ils avoient pu fournir à Philippe, pere d'Alexandre, l'idée de la phalange. Négociations infructueuses pour la paix. Autre irruption des Dardaniens, qui sont défaits. Traité de paix entre Philippe & les Romains. Le Lingus & les Parthins sont donnés à Pleuratus. On laisse subsister le royaume

de Macédoine, pour être une barriere contre les Gaulois & les Thraces.

PHILIPPE avoit desiré la paix, parce qu'il étoit las de la guerre, & que plusieurs victoires qu'il avoit remportées, l'avoient mis hors d'état d'en espérer aucune qui fût décisive. L'entreprise de Scipion sur l'Afrique, dont les Romains étoient alors uniquement occupés, lui faisoit voir comme très-prochaine la fin de cette grande guerre, à la faveur de laquelle il avoit commencé la sienne; & dès-lors il falloit qu'il s'attendît à avoir sur les bras toutes les forces de la république Romaine, s'il ne faisoit pas la paix avant Carthage.

Tout le peuple Romain ratifia unanimement le traité conclu par Sempronius, parce que l'expédition d'Afrique, en l'occupant tout entier, ne lui laissoit rien voir de grand & d'intéressant hors de cet objet unique. Il voulut être débarrassé, *pour le présent*, de toute autre guerre, quels que pussent en être les avantages & le succès. Si on eût demandé aux Romains pourquoi ils faisoient la paix avec Philippe au moment où ils alloient être plus que jamais en état de lui faire la guerre, ou ils n'auroient sçu que répondre, ou ils auroient avoué qu'ils

ne prétendoient faire qu'une treve de peu de durée.

Tite-L. l. xxxi. Philippe ne crut pas que le traité qu'il venoit de conclure l'obligeât d'aimer les Romains, & ne se fit pas scrupule d'envoyer des troupes & de l'argent à Annibal, lorsque ce Général eut été obligé de repasser en Afrique. Les Romains en furent instruits, aussi-bien que de la dureté, on disoit de la mauvaise foi, avec laquelle il traitoit les Etoliens; dès qu'ils eurent mis fin à la guerre contre Carthage, ils virent que le roi de Macédoine étoit coupable, & de tous côtés il leur vint contre lui des plaintes & des délations, qui bien-tôt ne leur permirent plus de dissimuler.

La superstition des Athéniens, qui n'avoient plus que leurs mysteres & leur fierté, alluma l'étincelle, dont il importoit aux ennemis de Philippe de faire un grand incendie. Ils prirent tous les armes contre lui; & comme ils étoient alliés des Romains, ceux-ci joignirent les prieres de leurs amis aux griefs qu'ils avoient contre le roi de Macédoine, & la paix fut rompue trois ans après sa conclusion.

L'an de Rome 553, av. J. Ch. 199. Cependant les Romains ne commencerent la guerre qu'en la derniere année de la 144e olympiade, & lorsque

la plus grande partie de la Thrace méridionale avoit déjà été forcée de recevoir le joug que Philippe lui imposa. Les habitans d'Abyde ne le subirent point. Leur opiniâtreté & leurs malheurs égalerent tout ce que le siége & la prise de Sagunte avoient eu de plus étonnant & de plus affreux. Ce fut un contre-tems pour Philippe, qui jusques-là avoit étendu ses conquêtes & reculé ses frontieres jusques sur la côte du Pont-Euxin, & jusques dans la Chersonnese, avec une rapidité surprenante.

Il avoit en vûe de fermer la Thrace & l'entrée de ses Etats par terre à Attalus, roi de Pergame, & qui dès-lors étoit son ennemi déclaré. C'étoit ce qu'il pouvoit faire de mieux dans le moment où la guerre étoit inévitable. Mais Alexandre-le-Grand eût employé les trois années qui avoient précédé, à porter la terreur de ses armes dans la Thrace septentrionale & dans l'intérieur de l'Illyrie, chez ces Medes surtout, & ces Dardaniens, qui le détournoient sans cesse de son grand objet, & l'obligeoient à excéder ses troupes par des marches forcées, lorsqu'il auroit fallu leur donner du repos. Il étoit sûr de les avoir pour ennemis, parce qu'ils ne pouvoient faire ailleurs que chez lui

un butin plus riche & plus facile, & qu'ils étoient accoutumés à le faire impunément.

Philippe, après avoir fini les affaires qui l'avoient conduit en Thrace, s'occupoit tout entier de la guerre qu'il avoit avec les Athéniens, auxquels il préparoit le sort des Abydeniens, & cependant il ne tenoit qu'un de ses lieutenans avec peu de troupes dans la partie de la Macédoine que menaçoit l'armée Romaine commandée par le consul Sulpicius; c'étoit le même qui lui avoit fait la guerre pendant plusieurs années avec le titre de Proconsul, & que Sempronius avoit relevé trois ou quatre ans auparavant.

Il campoit alors sur l'Apsus entre Dyrrachium & Apollonie, & il avoit envoyé de-là un de ses Lieutenans sur la frontiere de Macédoine pour y faire le dégât. Celui-ci prit d'abord quelques châteaux, dont la conquête le conduisit jusqu'aux portes d'une grande ville, qui étoit à la tête des défilés, & dont la grandeur & la force devoient empêcher un Lieutenant d'en former l'attaque. Celui de Sulpicius assiégea pourtant Antipatrie; c'étoit le nom de cette ville, la prit, fit passer au fil de l'épée tous les hommes qui étoient en état de

porter les armes, abandonna le butin à ses soldats, & reçut sur les ruines de cette ville les soumissions de Godrione, autre place forte que la terreur lui ouvrit. Il dut employer la force, & elle lui réussit, contre une troisieme ville qui n'avoit de célebre que son nom. Elle s'appelloit Ilion, comme la patrie fabuleuse des Romains.

Cette expédition d'un Lieutenant de Sulpicius acheva de donner à la guerre de Macédoine toute l'étendue qu'elle devoit avoir. Le Consul étoit encore dans son camp sur l'Apsus, lorsqu'il y vit arriver tous les Rois & tous les Princes dont les Etats confinoient avec la Macédoine. De ce nombre furent Pleuratus, fils de Scerdilaïdas; Aminander, roi des Athamans; & Baton, roi des Dardaniens. Si ce Pleuratus étoit le même, qui quatre ans auparavant avoit été compris dans le traité de paix après avoir pris part à la guerre conjointement avec Scerdilaïdas, il faut supposer que ce Prince avoit associé son fils à son autorité & à ses travaux, & on ne doit plus être surpris qu'il eût été question de faire rentrer les Parthins sous l'obéissance de Pleuratus & de Scerdilaïdas. S'il faut distinguer deux Pleuratus, nous ignorons ce que devint le premier,

quels furent ses Etats & son successeur ; & quel parti il prit dans cette guerre.

Baton, roi des Dardaniens, étoit fils de Longare, prince très-peu connu, mais qui s'étoit rendu célebre dans son tems pour avoir fait la guerre en son nom & avec ses seules forces à Demetrius, pere de Philippe. Il l'avoit sans doute faite avec succès, puisqu'il avoit conquis sur la Macédoine, ou que du-moins il n'avoit point perdu Bylazore, cette ville grande & forte, qui étoit située dans la Péonie, & qui de ce côté là étoit la clef de la Macédoine.

Une nation, qui sçavoit conquerir de grandes villes, garder celles dont la conservation lui importoit le plus, & les défendre contre les Macédoniens, n'étoit point une nation sauvage & barbare. Nous aurons encore occasion de rendre la même justice aux Dardaniens. Mais combien il s'en faut que nous sçachions l'histoire du genre humain ? Un peuple policé sur les bords du Danube & de la Save, loin de la Grece & de l'Asie, n'est pour nous une espece de prodige, que parce que nous ignorons une infinité de faits qui feroient cesser notre étonnement.

J'observerai ici, & d'après d'autres remarques qui ont trouvé leur place

ailleurs (celle-ci ne s'éloigne pas de celle que je viens de faire), j'obſerverai, dis-je, que le premier roi des Dardaniens, que nous connoiſſions, portoit le même nom que ce roi des Agrians, qui fut le contemporain & l'ami d'Alexandre-le-Grand, & que ſon fils Baton eut un nom que deux héros Panoniens rendirent à jamais célebre dans un ſiecle moins reculé.

Les trois Princes dont je viens de parler, offrirent des troupes & toute leur aſſiſtance au conſul Sulpicius. Il ſe réſerva de profiter des offres de Pleuratus & de Baton, lorſqu'il entreroit dans la Macédoine; mais il renvoya ſur-le-champ dans ſes Etats Aminander, roi des Athamans, en le chargeant d'exciter les Etoliens à prendre les armes contre Philippe.

Les conſeils d'Aminander, ſon exemple, & l'éloquence guerriere des députés du Conſul, furent alors inutiles. Les Etoliens ne prirent point le parti des Romains. Le Roi de Macédoine regarda le ſuccès qu'avoient eu ſes négociateurs comme un coup déciſif, & qui ne pouvoit être comparé qu'à un autre avantage qu'il s'étoit procuré par ſon habileté, en envoyant ſon fils Perſée dans les défilés de la Pelagonie, pour fermer

le passage aux Dardaniens, & rendre impossible leur jonction avec les Romains.

Cependant le Roi & le Consul marchoient l'un contre l'autre, sans sçavoir ni l'un ni l'autre où étoit leur ennemi. En attendant qu'il fût mieux instruit, Sulpicius campa près de Lingus, sur le Bevus, & envoya fourrager dans le pays des Dessaretiens, peuple Illyrien, qui obéissoit à la Macédoine, depuis que l'empire de Bardylis & de Clytus n'étoit plus. Un détachement, qu'il avoit envoyé à la découverte, couroit aussi ce pays, pendant qu'une troupe de cavaliers Macédoniens le parcouroit d'un autre côté par la même raison; enfin ces deux corps se rencontrerent & en vinrent aux mains. Ils se séparerent, après avoir combattu avec acharnement & sans qu'aucun des deux partis pût se vanter d'avoir eu l'avantage.

On dit que Philippe fit alors une grande faute, pour avoir voulu encourager ses troupes par le soin qu'il prit de faire enterrer honorablement quarante Macédoniens qui avoient été tués dans cette rencontre. Il fit porter leurs corps dans son camp, & exposa par-là à la vûe de toute son armée le spectacle nouveau pour elle, des blessures hideuses que faisoit le cimeterre des Espa-

gnols.

gnols. Les Macédoniens n'en connoissoient point d'autres que celles que faisoient les Illyriens & les Grecs avec leurs piques, leurs fleches, & rarement avec leurs lances. Ils virent pour la premiere fois de larges plaies, des bras & des têtes coupées, des corps pourfendus, & ce spectacle les remplit d'effroi. Philippe lui-même ne put cacher l'horreur dont il étoit saisi. On ajoute que sur-le-champ il rappella son fils de la Pelagonie, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir opposer une armée trop nombreuse à de tels ennemis, & que par-là il ouvrit ses Etats à Pleuratus & aux Dardaniens.

Il s'approcha cependant du camp des Romains, & le vit avec un nouvel étonnement. Au bout de trois jours le Consul lui présenta la bataille qu'il refusa; mais il envoya quatre cens fantassins Triballes, & trois cens archers Crétois, avec quelque cavalerie, pour escarmoucher.

Tite-Live dit encore à cette occasion, que les Triballes étoient un peuple Illyrien, & ajoute, que Philippe comptoit sur la vîtesse & la légereté de cette troupe qui étoit d'un grand usage dans les combats de cavalerie, tels qu'il les connoissoit. Sa maniere de combattre consistoit à

charger l'ennemi & à se rompre ensuite pour le charger encore. La cavalerie des Romains ne combattoit pas ainsi, & leurs troupes légeres ne portoient ce nom que parce qu'elles alloient au combat avec plus de vîtesse que les autres. Les Triballes à demi-nuds, les archers Crétois, qui n'aimoient pas qu'on les serrât de près, & les cavaliers Macédoniens, que déconcertoit une attaque de pied ferme, furent très-maltraités, & ne firent usage de leur légereté que pour trouver plutôt un asyle dans leur camp.

Sulpicius essaya encore d'attirer Philippe à une bataille, & ne pouvant y réussir, il s'éloigna d'une marche pour trouver des vivres & des fourrages. Philippe ne perdit pas de vûe Sulpicius, & saisit le moment de tomber sur ses fourrageurs, après leur avoir coupé la retraite. Il auroit pris sa revanche & rendu le courage à ses troupes, s'il se fût contenté de l'avantage qu'il s'étoit préparé. Il voulut rendre cette action plus décisive & fut battu. Dans l'embarras où il se trouvoit, on pouvoit à peine blâmer la précipitation avec laquelle il avoit tenté la fortune. Il venoit d'apprendre que Pleuratus avec ses Illyriens & les Dardaniens, qui tous ensemble composoient une armée très-nombreuse, étoient déjà dans la Macédoine, & il craignoit

de ſe trouver entre deux armées. Après ſa défaite il ne penſa qu'à ſe retirer ſans perte, & y réuſſit. Le Conſul, qui ne ſçavoit ce qu'il étoit devenu, reſta quelques jours dans le même camp, & s'avança enſuite juſqu'à Stubere, d'où il fit enlever & porter dans ſes magaſins tous les bleds de la Pelagonie. Il étoit parti de Stube & campoit à Pluvine, ſans ſçavoir encore où étoit Philippe, lorſque tout-à-coup ce Prince parut, & porta la terreur dans le camp des Romains. Sulpicius décampa auſſi-tôt, & alla ſe placer ſur les rives de l'Oſphage, Philippe ſe poſta non loin de-là ſur celles de l'Erigon, dont le nom eſt déjà fameux dans cette hiſtoire par les combats que livrerent ſur ſes bords Alexandre-le-Grand; Clitus, roi du pays; & Glaucias, roi des Taulentiens. Philiphe ne douta point que l'intention des Romains ne fût de pénétrer dans l'Erduée. C'eſt ce que nous avons appellé l'*Eordie*, & dont nous avons fait une partie du royaume de Bardylis & de Clytus.

Philippe, qui régnoit alors ſur cette contrée, devenue une petite province de la Macédoine, n'oublia rien pour en fermer l'entrée aux Romains. Le pays étoit inégal, couvert de bois, & très-rude. Des retranchemens & des abattis

en auroient rendu le chemin impraticable, si un chemin pouvoit l'être à des troupes patientes & courageuses, lorsqu'il n'est pas défendu. Les seules troupes que Philippe pût opposer aux Romains dans les défilés qu'il vouloit défendre, étoient les archers Crétois. Mais les Romains s'apperçurent bien tôt que leurs boucliers étoient à l'épreuve des fleches Crétoises. La phalange Macédonienne n'étoit bonne à rien dans les bois & sur un terrein inégal, où elle ne pouvoit ni manier ses longues sarisses, ni en former devant elle une palissade continue & réguliere. Les Thraces, qui composoient le reste de l'infanterie, n'étoient pas plus utiles, vû la longueur de leurs romphées, que Tite-Live compare à celle des sarisses ; ce n'étoit pourtant que des épées suivant la valeur du mot grec, & ce que nous sçavons de l'armure des Thraces ; mais elles étoient si longues, qu'on ne pouvoit s'en servir dans un bois un peu épais, où les Romains se servoient très-avantageusement de leurs javelines.

Si telle étoit aussi l'épée des Daces, & c'est à quoi il y a beaucoup d'apparence, il ne faut pas être surpris qu'on leur en ait donné le nom.

Sulpicius n'eut que la gloire d'avoir

osé attaquer les retranchemens & les autres obstacles qui s'opposoient à son passage. Il pénétra sans peine dans l'Erduée, qu'il ravagea, passa de-là dans l'Elimée, & ensuite dans l'Orestide, où il attaqua Celetrum. Cette ville étoit située dans une peninsule que formoit un lac, & on n'y pouvoit arriver que par un chemin très-étroit. Il ne fallut pourtant aux Romains que l'appareil d'un assaut pour l'obliger à se rendre.

A la suite de cette conquête Sulpicius entra dans le pays des Dassaretiens, où il prit de force Pelion. Si cette ville est la même que Clitus avoit défendue contre Alexandre, ce dont je ne doute pas, nous sçavons dès-lors que Bardylis & Clitus régnerent sur les Dassaretiens, & que pendant long-tems ce peuple devenu si foible, avoit été le plus redoutable ennemi de la Macédoine, qu'il avoit conquise plus d'une fois. Que ne perd pas un peuple, quand il perd ses Rois & sa liberté !

Sulpicius n'emmena de Pelion que les esclaves. Il laissa à cette ville tous ses habitans libres, & y mit une bonne garnison, parce qu'elle étoit très-avantageusement située pour assurer l'entrée de la Macédoine du côté d'Apollonie, où il se retira après ses exploits. Ils lui

avoient d'autant moins coûté, que depuis quelque tems il n'avoit plus eu en tête ni Philippe, ni son armée.

Les Etoliens, déterminés par les premiers succès, s'étoient joints à Aminander avec une bonne armée, & avoient commencé une guerre qui pouvoit devenir très-dangereuse, si on leur laissoit le tems d'avoir des succès. Les Dardaniens après s'être enrichis sans péril des dépouilles d'un peuple, dont le Souverain ne mettoit qu'au second rang le soin de le défendre, venoient de se remettre en marche pour conduire chez eux leur butin, & y porter l'exemple d'une excursion heureuse.

Philippe crut qu'il devoit abandonner au Consul quelques-unes de ses places, plutôt que de s'attirer le mépris de tous ses autres ennemis. Il marcha lui-même contre les Etoliens, & donna à Athenagoras toute son infanterie légere & la plus grande partie de sa cavalerie, avec ordre de se mettre à la poursuite des Dardaniens, de harceler leur arriere garde, & de mettre tout en usage pour que leur retraite leur fît perdre l'envie de rentrer dans la Macédoine.

Athenagoras joignit les Dardaniens lorsqu'ils étoient déjà sur la frontiere, & d'abord il mit leur arriere garde en

désordre. Mais dès qu'ils eurent fait halte & qu'ils se furent rangés en ordre de bataille, le combat devint parfaitement égal. Après avoir contenu leurs ennemis par cette manœuvre, les Dardaniens se remirent en marche, & bientôt ils eurent encore les troupes légeres d'Athenagoras à leur dos & sur leurs flancs. Ils n'avoient point eux-mêmes de troupes légeres; leurs armes étoient pesantes, & leur maniere de combattre répondoit à leur armure. Ils ne pouvoient ni poursuivre la cavalerie d'Athenagoras, parce qu'ils n'en avoient point, ni se débarrasser pour long-tems de ses troupes légeres, qui voltigeoient sans cesse à une assez grande distance, & se tenoient sur les hauteurs & dans les bois, où elles n'avoient rien à craindre d'une infanterie aussi pesante que l'étoit celle des Dardaniens. Mais s'il en coûta peu aux Macédoniens pour harceler & fatiguer leurs ennemis, ceux-ci firent leur retraite avec peu de perte. Les morts de leur côté furent en très-petit nombre, celui des blessés fut plus considérable, on ne leur fit pas un seul prisonnier, « parce que, dit l'Historien, » on ne voit jamais les Dardaniens quitter leurs rangs, ni se débander; ils » combattent toujours serrés, & se re» tirent de même ».

Nous avons vû Thucydide faire le même éloge de la discipline que les Thraces porte-épées ou Daces avoient apprise de leurs ancêtres, & rien assurément n'étoit moins barbare. Philippe, pere d'Alexandre, avoit pû emprunter des uns & des autres l'idée de sa phalange; & le modele sur lequel Homere avoit fait ces vers, où l'on prétend que le roi de Macédoine puisa cette idée, étoit peut-être moins étranger aux Dardaniens qu'il ne paroît avoir dû l'être.

Ainsi tout se réunit pour nous faire regarder cette tribu Illyrienne comme un peuple très-policé & que nous devons regretter de ne pas connoître davantage.

Olymp. 145, an. 102, l'an de R. 554 & 555, av. J.C. 198, 197.

Ce qui se passa pendant les deux années suivantes, ne nous intéresse point, puisque les Barbares ou n'entrerent pour rien dans les évenemens de ces années, ou ne mériterent point que les Historiens leur en fissent partager l'honneur ou la honte. Je ne dois pourtant pas oublier une conférence que Philippe demanda, la troisieme année de cette guerre, & que lui accorda le consul Quintius Flaminius, auquel il étoit réservé de la finir, mais plus tard & autrement que le roi de Macédoine ne

l'avoit eſpéré. Quintius ne demanda pour les Romains que la reſtitution de tout ce dont Philippe s'étoit emparé dans l'Illyrie, depuis la paix faite en Epire ſix ans auparavant. Ce Prince avoit donc fait ou avant ou pendant la guerre pluſieurs conquêtes dont l'hiſtorien de Rome n'a point parlé. Dans une autre conférence Philippe conſentit à abandonner aux Romains toute la côte de l'Illyrie, ce qui étoit plus qu'on ne lui avoit demandé; ou bien par le traité fait en Epire, il n'avoit rien dû lui reſter ſur cette côte. *Tit. l.l. XXXII.*

Dans la premiere conférence les Etoliens avoient demandé que Philippe retirât toutes les garniſons qu'il avoit dans la Grece, & qu'il évacuât Lyſimachie, d'où il avoit chaſſé un de leurs préteurs avec ſa garniſon. Le roi de Macédoine répondit, ſur ce dernier article, qu'il s'étoit emparé de Lyſimachie, de peur que les Thraces ne la priſſent pour la détruire, ce qui étoit auſſi arrivé depuis que la préſente guerre l'avoit obligé d'abandonner cette ville. Le ſort de Lyſimachie prouve de la part des Thraces une activité, & des forces que nous ne leur connoiſſions point depuis l'expulſion des Gaulois, qui les avoient opprimés.

La réponse de Philippe à la premiere demande des Etoliens, qui étoit aussi celle des Romains, est encore plus remarquable. Il leur reprocha de ne savoir pas même ce qu'ils demandoient, puisqu'ils n'étoient pas en état de lui dire ce que c'étoit que la Grece, ni jusqu'où elle s'étendoit, après quoi il ajouta : « dans l'Etolie même les Amphitoques, les Agrœens & les Apodeotes, qui en occupent la plus grande partie, ne sont pas Grecs ; m'abandonnez-vous ces peuples ? »

Ces conférences & une députation qu'envoyerent à Rome tous ceux qui y avoient été admis, ne rétablirent point la paix, & Philippe se vit contraint de continuer une guerre malheureuse par les insolentes prétentions de ces petites républiques qui avoient autant d'intérêt que lui à renvoyer les Romains chez eux.

Olymp. 145, an. 3, de R. 556, av. J. Ch. 196. Tite-L. l. 33. & Polyb. l. XVII, c. 3.

Je trouve qu'en l'année suivante, ce prince avoit dans ses armées des Agrians & des Thraces auxiliaires, ce qui ne prouve pourtant pas qu'il eût aucun allié parmi les princes & les peuples de cette contrée.

Les Dardaniens étoient toujours ses ennemis, & le lui prouverent encore cette même année. Ils entrerent dans ses

états & ravagerent la haute Macédoine. La fortune conjurée contre lui, par-tout où il avoit des troupes, des ſujets ou des alliés, ne le rendit point inſenſible à ce nouvel affront. Il vit dans cette invaſion l'image, & peut-être le germe d'une révolution qui lui auroit fait perdre la Macédoine, & rien ne lui parut plus important que de chaſſer les Dardaniens. Il leva à la hâte dans les villes de Macédoine ſix mille hommes de pied & cinq cens chevaux, & avec la célérité qui lui étoit ordinaire, il conduiſit cette petite armée dans la Pelagonie, où les Dardaniens ne l'attendoient pas. Il trouva le gros de leur armée dans les environs de Stobes, l'attaqua & la battit. Mais ce n'étoit pas-là que les Dardaniens étoient les plus nombreux, ni qu'il étoit le plus facile de les maltraiter. La campagne étoit remplie des détachemens qu'ils avoient envoyés pour faire du butin, & qui s'en occupoient ſans ordre & ſans précaution. Philippe ne leur laiſſa pas le tems de ſe raſſembler ni de ſe reconnoître ; la plupart furent tués : ceux qui eurent la facilité de s'enfuir, retournerent chez eux ſans ſe mettre en peine de ce qu'étoient devenus leurs compagnons.

Ce fut-là le dernier événement de cette guerre, dont le succès avoit déjà été décidé dans les plaines de Cynoscephales, & qui ne pouvoit recevoir aucun changement de la défaite des Dardaniens. Il en eût peut-être été autrement si Philippe avoit été vaincu.

Dans la même année mourut Attalus, roi de Pergame, qui le premier avoit vaincu les Gaulois en Asie, & à qui cette victoire avoit valu le titre de Roi, qu'il prit alors, & qu'il continua de mériter par l'élévation de ses sentimens & la grandeur de son courage. Je parle de sa mort par l'intérêt que je dois prendre aux Gaulois, & parce que le moment où elle arriva, est une leçon pour les Rois qui dans leurs entreprises consultent plus leurs passions que l'intérêt de leurs peuples. Si telle fut la conduite d'Attalus, il ne jouit point du fruit de ses travaux, & eut à regretter d'avoir sacrifié son repos & le bonheur de ses peuples à un phantôme qu'un souffle dissipa. Il mourut à l'âge de 72 ans, après en avoir régné 44. Ainsi il avoit défait les Gaulois au plus tard en l'an 240 avant notre ere, ou la troisieme année de la 134e olympiade, 37 ans après leur irruption dans la Phocide.

Le peuple Romain consentit qu'on fît la paix avec Philippe, & Quintius lui en dicta les loix, la derniere année de la 145e olympiade : & dès-lors le nom Romain avoit commencé à être odieux aux Grecs, & sur-tout aux Etoliens. On entroit dans des soupçons qui diminuoient la joie que devoit causer la défaite de celui qu'on avoit regardé comme l'oppresseur de la Grece. On craignoit, on voyoit même des oppresseurs étrangers, dont les garnisons remplaçoient en quelques endroits celles de Philippe, & dont la puissance étoit tout autrement redoutable. Les seules conditions du traité qui nous intéressent, sont celles en vertu desquelles on rendit aux Orestes leur liberté, quoiqu'ils fussent Macédoniens, & uniquement parce qu'ils avoient été les premiers à abandonner leur Roi. On laissa à Aminander, roi des Athamans, tous les châteaux qu'il avoit enlevés à Philippe pendant la guerre, & on donna à Pleuratus, roi d'Illyrie, le Lingus & les Parthenes qui avoient appartenu à Philippe. Suivant Tite-Live, on donnoit le premier de ces noms à un peuple Illyrien, qui ne devoit pas être différent de ces Lincistes voisins de l'Epire, que j'ai dit ailleurs ne devoir pas être confondus avec les

Lynceftes de Thrace, dont le pays s'appelloit auffi Lyncus, fuivant Thucydide. Quant aux Parthenes, c'étoit certainement les Parthins; mais je ne fçais comment Tite-Live a pu dire qu'ils avoient appartenu à Philippe, après avoir dit ailleurs que par le premier traité que ce Prince avoit fait avec les Romains, il avoit renoncé à l'obéiffance des Parthins, comme de leur côté les Romains avoient renoncé à celle des Atintans. Devroit-on conclure de-là, que les Romains preffés alors de faire la paix n'avoient pas même obtenu cet équivalent pour l'Atintanie?

Ambaff. de Pol. c. 6.

Quintius Flaminius, l'homme de fon fiecle le plus fage, & peut-être le plus éclairé, devoit contenter les Grecs, ou c'étoit une entreprife impoffible. Les Etoliens ne le foupçonnerent que des vices qu'ils avoient eux-mêmes, & ne travaillerent à le rendre odieux que parce qu'ils avoient voulu détrôner Philippe, & fubftituer leur République au royaume de Macédoine. Quintius n'eut garde d'entrer dans leurs vûes; mais les Romains eux-mêmes ne pouvoient encore profiter en entier du fuccès de leurs armes. Il fallut donc que Philippe reftât roi de Macédoine; on le rendit auffi foible qu'il pouvoit l'être

sans cesser d'être Roi. Un Etolien osa proposer de l'expulser de la Macédoine. Quintius après avoir prouvé que ce n'étoit pas la coûtume des Romains de pousser à cet excès l'abus de la victoire. « Il importe aux Grecs, ajoûta-t-il, que » le royaume de Macédoine soit moins » puissant qu'autrefois, mais il leur im» porte également qu'il ne soit pas en» tierement détruit. C'est pour eux une » barriere contre les Thraces & les Gau» lois, & sans laquelle (ces barbares) » ne manqueroient pas de fondre sur la » Grece, comme ils l'ont déjà fait plu» sieurs fois ».

J'ai conclu de ce passage, que les Gaulois étoient encore à craindre pour la Grece après la destruction de leur empire en Thrace. On ne devroit pas conclure la même chose d'un autre article du traité, par lequel on assujettit Philippe à ne pouvoir tenir sur pied que cinq cens hommes de troupes. On lui défendit aussi de faire la guerre hors de la Macédoine, sans la permission du peuple Romain.

Telles furent dans le traité conclu en 195, les clauses qui pouvoient intéresser les peuples barbares de l'Europe orientale. Mais l'affoiblissement excessif de la Macédoine les intéressa encore

plus essentiellement, ainsi qu'on va le voir.

CHAPITRE III.

Antiochus, roi de Syrie, remplace Philippe, roi de Macédoine. Il passe en Europe, où il prétend rétablir le royaume de Thrace, qu'avoit possédé Lysimaque. Il tire Lysimachie de ses ruines. Ses démêlés avec les Romains, qui prétendent se mêler des affaires de l'Asie, & ne veulent pas qu'il ait rien en Europe. Il continue à renouveller le royaume de Thrace. Il passe en Grece. Fautes qu'il y fait. Plan que lui suggere Annibal. Il est battu au Thermopyles & repasse en Asie. Sa flotte est aussi battue, & il retire de la Thrace l'armée qu'il y avoit. Une autre flotte qu'il met en mer est encore battue, & il abandonne Lysimachie; il perd une grande bataille & demande la paix. Aminander, roi des Athamans, rétabli sur son thrône malgré Philippe & les Romains.

LES vastes projets d'Antiochus, roi de Syrie, & ses vûes sur l'Europe, commençoient à se manifester d'une

maniere non équivoque, lorſque les Romains ſe trouverent en état de donner la paix à la Grece, & d'en dicter les loix. Rien ne pouvoit leur arriver de plus heureux, & il falloit même que les furies attachées à toute la race des ſucceſſeurs d'Alexandre dominaſſent encore dans le cœur de Philippe & d'Antiochus, pour que l'ambition de ce dernier fût un motif pour celui-là, comme pour les Romains, d'accélérer la concluſion de la paix. Mais les projets & les prétentions du roi de Syrie pouvoient effrayer autant le roi de Macédoine, qu'elle alarmoit en effet les Romains pour la nouvelle domination qu'ils s'attribuoient dans la Grece, & qu'ils étendoient même juſque ſur une partie de l'Aſie. Ils en tirerent pourtant cet avantage, qu'ils firent regarder comme des précautions indiſpenſables pour la défenſe de la Grece contre Antiochus, les meſures qu'ils prirent pour contenir les Grecs eux-mêmes, & s'aſſurer ſur eux l'eſpece d'empire qu'ils venoient d'enlever au roi de Macédoine.

Antiochus entra effectivement en Europe par l'Helleſpont, avant la fin de la même année, en laquelle Quintius donna la paix à Philippe, & prétendit avoir rendu la liberté à toute la Grece. La

Olymp. 145, an. 4, de R. 557, avt J. Ch. 195. Tite-L. l. 33.

terreur lui ouvrit toutes les villes de la Chersonnèse, après quoi il s'avança jusqu'à Lysimachie avec toutes ses troupes de terre & de mer. Cette ville toujours malheureuse depuis sa fondation, n'étoit alors qu'un désert & un monceau de ruines. Les Thraces avoient profité, peu d'années auparavant, de la guerre que Philippe avoit été obligé de soutenir contre les Romains, pour chasser de Lysimachie la garnison que ce Prince y avoit mise, & après l'avoir pillée, ils y avoient mis le feu.

Antiochus entreprit de rétablir cette ville, dont la position étoit très avantageuse, & dont il étoit glorieux d'être le restaurateur.

Il commença par en faire réparer les murailles & les maisons, & fit en même tems racheter tous ceux de ses anciens habitans qui languissoient dans l'esclavage. Ceux que la fuite avoit dispersés dans l'Hellespont & dans la Chersonnèse furent rappellés dans leur patrie, & le roi de Syrie n'oublia rien pour y attirer de nouveaux habitans. Ce n'étoit pas assez de rendre aux uns leur liberté, aux autres leurs maisons & leurs terres, & de promettre à tous de grands privileges, il falloit leur ôter la frayeur que leur causoit le voisinage des Thraces, &

leur faire espérer dans le lieu qu'ils devoient habiter, le premier avantage de la société, la sureté qui est la base des devoirs & des droits des Souverains, & sans laquelle les hommes n'ont point de patrie. Antiochus, dont les projets s'accordoient avec ce devoir, laissa à Lysimachie, pour y continuer les travaux qu'il avoit fait commencer, tous les équipages de sa flotte, & une partie de son armée de terre, & partit à la tête du reste pour ravager les cantons de la Thrace, qui étoient les plus voisins de la Chersonnèse. Pendant qu'il étoit occupé à cette expédition, trois des Commissaires qui avoient réglé les affaires de la Grece, arriverent à Lysimachie, où se rendit aussi de Selymbrie un ambassadeur Romain, chargé particulierement de terminer les différends qu'il y avoit entre Antiochus & Ptolomée, roi d'Egypte.

Antiochus les y suivit de près, car il ne poussa pas fort loin son expédition contre les Thraces. De tout ce qui se passa dans les conférences tenues après son retour, l'apologie qu'il fit de sa conduite & qui déceloit ses projets, mérite seule notre attention.

Les Romains lui avoient reproché tout ce qu'il avoit fait en Asie, depuis *Tit. Liv. ub. 3.*

Polyb. l. XVII. c. 5.

qu'il étoit sorti de la Syrie. Tout cela, disoient-ils, avoit déplu au Sénat; mais ajoûtoient-ils, quelle différence y a-t-il entre votre descente en Europe avec deux grandes armées de terre & de mer & une guerre ouverte avec les Romains?

Je vois il y a long-tems, répondit le roi de Syrie, que vous prétendez prescrire à Antiochus la conduite qu'il doit tenir; mais je ne puis encore me figurer jusqu'où vous voulez vous étendre, soit par terre, soit par mer. Le peuple Romain ne doit pas plus s'inquiéter de ce qui se passe en Asie, que je ne me mets en peine de ce qu'il fait en Italie. Je ne suis pas même venu en Europe pour y partager les dépouilles de Philippe, j'y suis venu pour reconquerir la Chersonèse, & tout ce qui dans la Thrace appartint autrefois à Lysimachus. Ce Prince ayant été vaincu par Seleucus, le droit de la guerre donnoit au vainqueur tous les Etats qui lui avoient appartenu, & par le même droit tous ces Etats m'appartiennent. Si mes ancêtres occupés d'autres affaires, & cédant aux circonstances, ont souffert que Ptolémée & Philippe se soient appropriés la dépouille de Lysimachus, qui appartenoit aux héritiers de son vainqueur, je revendique, dans des circonstances plus heureuses,

un bien qui eſt à moi, ſoit que je le trouve dans les dépouilles de Philippe dont je ne prétends pas aggraver l'infortune, ſoit qu'il n'ait point de maître. Ainſi quand j'entreprens de rétablir Lyſimachie, qu'on a indignement abandonnée à la fureur des Thraces, quand dans la Thrace même j'entreprends la conquête de ce qui appartient indubitablement à Lyſimachus, je ne fais point de tort à Philippe, je n'attaque point les Romains, j'uſe de mes droits, je recouvre un Royaume, que je deſtine à mon fils Seleucus; je tire de ſes ruines, je rends floriſſante une ville, qui doit être la capitale de ſes Etats, & où il doit faire ſon ſéjour.

Nous voyons par-là combien l'expédition d'Antiochus préſageoit de malheurs à la Thrace, ſi un faux bruit, qui ſe répandit alors de la mort de Ptolémée, n'eût fait courir ce Prince à la conquête de l'Egypte. Il laiſſa cependant ſon fils Seleucus à Lyſimachie avec toutes les troupes de terre, pour mettre la derniere main à la reſtauration de cette ville.

Antiochus eût mérité des autels pour avoir racheté un grand nombre de captifs, rendu à leur patrie une multitude de fugitifs, & fait le bonheur d'un

grand peuple; si c'étoit là une conquête, elle étoit du genre de celles qui dans l'ancienne Grece avoient été un titre suffisant pour jouir des honneurs héroïques; mais il étoit évident qu'Antiochus ne faisoit sortir de ses ruines une ville autrefois puissante & fameuse, que pour donner des chaînes aux peuples dont cet établissement lui ouvroit le pays, & à d'autres villes qui étoient en possession de leur liberté. C'étoit-là ce que les Romains prétendoient ne pouvoir souffrir, & dans le fond ils craignoient un rival, dont le voisinage auroit laissé aux peuples de l'Europe orientale la liberté du choix entre son alliance & la leur.

Cependant Antiochus envoyoit continuellement des ambassades pour solliciter la conclusion d'un traité d'alliance entre lui & le peuple Romain, & on ne se lassoit point de lui répondre, que l'oppresseur des villes Grecques de l'Asie ne pouvoit être l'allié des Romains. Sa replique étoit toujours à-peu-près la même. Il soutenoit que les Romains qui ne l'avoient point vaincu, & qui n'avoient aucun droit sur l'Asie, n'étoient point dans le cas de lui dicter des loix; qu'il ne pouvoit être question entre eux que d'une alliance égale, & qui ne chan-

geât rien à la condition des contractans.

Cette négociation traîna jusqu'en la troisieme année de la 146e olympiade, sans que jusques-là elle nous fournisse aucune remarque intéressante. En cette année Antiochus envoya encore une ambassade à Rome pour demander l'alliance de la République, & Quintius répondit aux ambassadeurs par ordre du Sénat, que leur maître devoit opter entre ces deux conditions du traité qu'il sollicitoit, ou que les Romains lui abandonnant toutes les villes de l'Asie, il renonçât de son côté à toutes ses prétentions sur l'Europe; ou que s'obstinant à prendre part aux affaires de l'Europe, & à y conserver des possessions, il consentît aussi à ce que les Romains se mêlassent de même des affaires de l'Asie, y conservassent les alliances qu'ils y avoient, & y en acquissent de nouvelles. *L'an de R. 560, av. J.C. 192. Tit. L. l. XXXIV.*

Un des ambassadeurs repliqua avec vivacité, que c'étoit une chose indigne que l'on prétendît chasser de la Thrace & des villes de la Chersonnèse l'arriere-petit-fils de Seleucus, qui avoit vaincu Lysimaque en bataille rangée, l'avoit tué, & par un succès aussi glorieux avoit transmis à ses descendans le plus incontestable des droits; que l'on disputât ce droit à Antiochus, lequel l'avoit fait va-

loir avec une gloire égale à celle de son bisayeul, partie en arrachant aux Thraces les dépouilles de Lysimaque, partie en se mettant en possession de terres & de villes désertes, où, comme à Lysimachie, il ne s'étoit occupé qu'à rétablir les anciens habitans dans leur patrie, & à relever à grands frais des murailles renversées & des édifices brûlés par les barbares.

Il demanda ensuite quelle comparaison on pouvoit faire entre une possession acquise à pareil titre au roi de Syrie, & la prétention que formoient les Romains, de se mêler des affaires de l'Asie, où ne leur appartenoit pas un pouce de terre.

Je n'ai rapporté cette réponse d'un ambassadeur d'Antiochus, que pour prouver que jusqu'en cette année le roi de Syrie n'avoit cessé de suivre le projet qu'il avoit formé de rétablir en Thrace l'empire de Lysimaque, & d'en faire un établissement pour son fils Seleucus.

Mais tout ce que nous pouvons conclure de-là, est que les Thraces eussent trouvé un tyran qui les auroit asservis, s'il eût été aussi facile de les subjuguer que de prouver par des sophismes qu'ils ne devoient pas être libres.

La prétention d'Antiochus est une des

des plus singulieres en ce genre, dont l'Histoire fasse mention, quoiqu'elle soit remplie de manifestes impertinens. Lysimaque avoit été tué en Asie; Seleucus n'avoit point conquis ses Etats en Europe; son fils & son petit-fils n'en avoient pas possédé la moindre partie, & cependant Antiochus vouloit que la victoire de son bisayeul lui eût laissé des droits sur ce que Lysimaque avoit possédé. L'arrivée d'Annibal, qui en cette même année se rendit à la Cour du roi de Syrie, augmenta encore ses prétentions. Le vainqueur des Romains devoit porter avec lui le droit de les vaincre; il porta du-moins à Antiochus l'espérance de les chasser de la Grece, & peut-être de les attaquer jusques dans le centre de leur puissance.

Les Etoliens, devenus les ennemis les plus implacables des Romains, l'appelloient à cette grande entreprise, pour l'exécution de laquelle ils lui offroient toutes leurs forces, celles de Philippe, roi de Macédoine, & de Nabis, tyran de Lacédémone. Mais Philippe, qu'ils engageoient en effet à prendre le parti d'Antiochus, étoit bien éloigné de se rendre à leurs raisons & à leurs instances. Il ne lui convenoit pas d'avoir un voisin tel qu'Antiochus, qui ne Tit. L. L. XXXV.

s'occupoit qu'à chercher des royaumes, qu'il pût donner à ses enfans, de peur que sa vieillesse ne les ennuyât, & qui, disoit-on alors, venoit de faire empoisonner son fils Antiochus, parce qu'il n'avoit point eu de Royaume à lui donner, après avoir donné à Seleucus celui dont Lysimachie étoit la capitale. Ce nouveau Royaume, devoit sur-tout être odieux à Philippe, tant parce qu'il étoit formé en grande partie de ses propres dépouilles, que parce qu'un roi de Thrace, si jamais Seleucus le fût devenu réellement, auroit été pour lui un voisin très-fâcheux.

Olymp. 146, an. 4, l'an de Rom. 561, av. J. Ch. 191.

De Bellis Syriac.

Appien parle d'une seconde expédition qu'Antiochus avoit faite en Thrace immédiatement avant d'envoyer à Rome l'ambassade à laquelle Quintius Flaminius fut chargé de répondre. Suivant cet auteur, le roi de Syrie revint dans la Chersonnèse, où Lysimachie & tout le pays voisin formoient déjà un Etat puissant, par le concours des nouveaux habitans qu'il y avoit attirés, & auxquels il avoit fait distribuer des bœufs, des moutons, & tous les instrumens nécessaires à l'agriculture. Ces encouragemens joints à l'avantage d'une excellente position, avoient déjà fait de Lysimachie une grande ville, & il ne lui manquoit plus rien

pour être une excellente place d'armes, si Antiochus portoit la guerre plus loin.

Il s'étoit contenté, lors de sa premiere expédition, de recevoir les soumissions de quelques villes Grecques & de châtier les Thraces. Lors de la seconde il prit encore, de force ou par composition, un grand nombre de châteaux qui appartenoient à cette nation, délivra les Grecs qui jusqu'alors avoient été obligés de leur obéir, & s'attacha sur-tout les Bysantins par d'autres bienfaits.

Enfin Antiochus entra en Europe pour la troisieme fois à la fin de cette année, qui étoit aussi la derniere de la 146e olympiade; mais il ne traversa ni la Thrace, ni la Macédoine. Une flotte de cent vaisseaux de guerre, dont soixante étoient sans pont, & de deux cens vaisseaux de charge, le transporta avec une armée peu nombreuse à Demetriade en Thessalie. Cette ville étoit très-importante en ce qu'elle étoit située au centre de la Grece ou de ce que l'on pouvoit regarder comme composant la Grece, depuis que la Macédoine y étoit si étroitement liée. *Tit. L. l. XXXV.*

Les Etoliens venoient de s'emparer de Demetriade, & ce furent eux qui y reçurent Antiochus. Ils le menerent de-

là dans l'Eubée, où ils vouloient qu'il soumît Chalcis, la principale ville de l'île, & sur laquelle ils avoient fait une tentative inutile; celle-ci ne fut pas plus heureuse; mais peu de tems après les Chalcidiens eux-mêmes ouvrirent leurs portes à Antiochus. Cependant ses amis, & sur-tout les Etoliens, ne s'endormoient pas, & depuis son arrivée leur parti s'étoit considérablement accru. Aminander, roi des Athamans, avoit lui-même embrassé ce parti, & cela sur des espérances non moins frivoles que celles dont les Etoliens avoient flatté Antiochus, & dont ce prince repaissoit à son tour les autres Grecs en leur annonçant la marche d'une armée formidable, qui devoit entrer en Europe par l'Hellespont. Aminander avoit épousé la fille d'un citoyen de Megalopolis, qui s'appelloit Alexandre, & qui prétendoit descendre d'Alexandre-le Grand; ce qui l'avoit déterminé à donner les noms de Philippe & d'Alexandre à ses deux fils, & celui d'Apamée à sa fille. Celle-ci ayant épousé Aminander, son frere Philippe l'avoit suivie à la cour de ce prince, où il se livra à Antiochus & aux Etoliens, qui feignant de ne pas douter de son origine, lui faisoient espérer le royaume de Macédoine. Aminander lui-

même fut la dupe de ces vaines promesses, & entra dans la ligue contre les Romains.

On ne put douter qu'il n'eût pris ce parti, quand on le vit se rendre à Demetriade sur l'invitation d'Antiochus & entrer dans un conseil, où fut aussi appellé Annibal, qu'on n'avoit plus consulté depuis long-tems. Celui-ci avoit été bien éloigné d'approuver la petite finesse dont on s'étoit servi pour gagner le roi des Athamans, au risque de se faire un ennemi irréconciliable du roi de Macédoine. Il auroit voulu qu'on eût gagné ce Prince à tout prix, il citoit pour prouver l'importance de cette alliance, les promesses des Etoliens, qui avoient cru devoir la représenter comme certaine pour engager Antiochus dans cette guerre. Il vouloit qu'on tentât encore de gagner Philippe, & si l'on n'y réussissoit pas, qu'on prît au moins de justes mesures pour n'en avoir rien à craindre. Votre fils Seleucus, disoit-il au roi, est à Lysimachie. Envoyez-lui ordre de traverser la Thrace avec l'armée qu'il a avec lui, & d'entrer dans la Macédoine. Il ne s'y sera pas plutôt montré que Philippe ne pensera plus à se joindre aux Romains. Quant au plan général de la guerre, ajouta le Car-

thaginois, si l'on m'eût consulté plutôt, les Romains n'entendroient pas dire que Chalcis & les châteaux de l'Euripe sont au pouvoir d'Antiochus. On viendroit leur annoncer, & ils l'apprendroient en tremblant, que les côtes de la Toscane, de la Ligurie & de la Gaule Cisalpine sont le théatre de la guerre, & qu'Annibal est en Italie. Quant à présent je vous conseille de rassembler toutes vos forces de terre & de mer, d'envoyer votre flotte à Corcyre, où il en restera une partie pour fermer aux Romains ce continent, pendant que le reste passera dans la mer de Toscane. Pour vous, avec vos troupes de terre, vous vous porterez jusques dans le pays des Byllions (sur la côte de l'Illyrie), & delà vous dirigerez toutes les affaires de la Grece en même tems que vous ferez craindre aux Romains votre arrivée en Italie, & que vous vous tiendrez en effet à portée d'y passer avec toutes vos forces, si les affaires l'exigent.

On donna des éloges à Annibal & on s'en tint là, parce qu'il étoit étranger dans la Grece comme en Asie, & qu'Antiochus craignoit que toute la gloire qu'il s'étoit promise, ne fût pour un homme qui jouissoit déjà d'une si grande réputation.

On continua à caresser le beau-frere du roi des Athamans, & l'armée se trouvant dans le voisinage de Cynocephale, où la campagne étoit encore couverte des ossemens des Macédoniens, on permit à Philippe, frere d'Apamée, de faire pour tous ces morts, restés sans sépulture, ce que n'avoit pas fait celui pour qui ils avoient perdu la vie. On croyoit que, par cet acte de piété, Philippe deviendroit agréable aux Macédoniens, on se trompa; le roi de Macédoine se déclara sur le champ pour les Romains, & leur offrit tout ce qui étoit en son pouvoir.

Quelques conquêtes aisées & peu solides que firent Antiochus & Aminander, acheverent de faire perdre le temps qu'il auroit fallu employer à des opérations plus importantes, & à l'approche de l'hiver Antiochus se retira à Chalcis, dans l'Eubée. Il semble que ce Prince s'obstinât encore à croire que c'étoit dans la Grece qu'étoit le centre du monde connu, & qu'il falloit y être le maître pour être en état de régler les destinées de l'univers. On pouvoit pardonner aux Grecs, qui le conseilloient, d'attacher un grand prix à de petites conquêtes, de regarder comme très-importans des

poſtes qui l'avoient été lorſque leurs peres ſe battoient ſeuls, dans une enceinte étroite, pour ce qu'ils appelloient l'Empire de la Grece. Chalcis, les Thermopyles, la Theſſalie étoient alors de grands objets. C'étoit peu de choſe depuis qu'il importoit ſi peu qu'une Province de plus ou de moins dans la Grece prît parti pour les Romains, ou pour leur ennemi. Un peuple Illyrien valoit mieux alors qu'un peuple Grec; le golfe Adriatique avoit pris la place de l'Helleſpont, & ſi toute la Grece réunie & docile pouvoit encore contribuer beaucoup au ſuccès d'une grande entrepriſe, c'étoit prendre le change que de concentrer chez elle ſes projets & de fonder ſur la ſupériorité qu'on pouvoit s'y procurer, l'eſpérance d'une autre ſupériorité bien différente de celle-là.

Mais telle eſt la force de l'habitude & des préjugés ſur les Rois & ſur leur Miniſtres, qu'on les a vus ſouvent raiſonner pendant des ſiecles entiers, comme il n'eût plus fallu raiſonner après des révolutions dont les ſuites leur avoient échappé, & s'obſtiner à chercher la deſtinée des peuples où depuis long-temps on ne pouvoit plus la trouver.

A cette méprise, d'ailleurs excusable, Antiochus ajouta une faute, qu'on auroit peine à pardonner à un jeune homme. *Tit. Liv. ibid. Athenæi lib. x, c. 10.*

A l'âge de 52 ans, ce Prince, qu'on a appellé Antiochus-le-Grand, se laissa surprendre par les charmes d'une jeune Chalcidienne, qu'il voulut épouser. Philippe, dans le temps de sa prospérité, avoit aussi trouvé de jeunes Grecques qui lui avoient plu; mais il avoit satisfait ses desirs sans formalités, & sans perdre son temps à soupirer. On lui avoit même reproché cette conduite, comme s'accordant mal avec la liberté qu'il prétendoit rendre à la Grece, parce que souvent il avoit usé de violence. Antiochus plus âgé, moins sûr de plaire & plus amoureux par cette raison, crut être beaucoup plus sage. Il fit parler plusieurs fois au pere, à qui cette grande alliance ne plaisoit pas, lui parla lui-même, & après avoir long-temps soupiré & sollicité, il épousa la belle Grecque, qu'il appella Eubée, du nom de sa patrie.

C'étoit dejà beaucoup de temps perdu pour les deux grands projets dont Antiochus devoit s'occuper. Les festins & les réjouissances en firent perdre encore davantage; il fallut dormir à proportion, & pendant tout l'hyver Antio-

chus ne pensa plus ni à la guerre contre les Romains, ni à la délivrance de la Grece. Ses Généraux l'imiterent dans leurs quartiers d'hiver; les soldats imiterent leurs chefs, & il n'y eut plus ni plans formés dans le Conseil du Roi, ni discipline dans ses armées, pour assurer l'exécution des desseins qui pouvoient encore naître du moment.

Olymp. 147, an. 1, de R. 562, av. J. Ch. 190. Cependant Philippe avoit eu une entrevue dans le pays des Dassaretiens avec le propréteur Babius, & tous deux étoient convenus de faire la guerre à Antiochus, chacun de son côté, dès que la saison le permettroit. Le premier qui parmi les confédérés se repentit d'avoir attaché sa fortune à celle d'Antiochus, fut Aminander, roi des Athamans. Son beau-frere Philippe fut d'abord forcé dans une place qu'il défendoit, & obligé de la rendre aux Romains. Plusieurs autres garnisons eurent le même sort, & le consul Acilius donna au roi de Macédoine tous les prisonniers Athamans. Après les avoir aussi bien traités qu'il le pouvoit, Philippe les renvoya chez eux, où ils ne tarderent pas à gagner le reste de la nation, ce qui leur fut d'autant plus aisé qu'Aminander, qui craignoit également Philippe & les Romains, avoit pris la fuite & s'étoit re-

tiré à Ambracie. Ainsi toute l'Athamanie passa sous les loix de Philippe, dès qu'il se fut présenté pour en prendre possession. Pour Antiochus, après avoir été chassé de presque toute la Thessalie, il se fit un rempart du mont Æta, dont il n'avoit à défendre que quelques passages, forcés autrefois par les Perses & par les Gaulois, & le pas des Thermopyles, déjà si célebre par plus d'un combat. Il ne fut pas plus heureux dans ce camp que les Grecs, qui l'avoient défendu contre les Gaulois, & sa défaite fut encore plus complette. Le soldat Romain reconnut alors que le consul Acilius avoit eu raison de dire que ce n'étoit pas avec des Macédoniens, des Illyriens ou des Thraces, peuples braves & féroces, qu'ils alloient avoir à faire, mais avec des Syriens & des Grecs Asiatiques, qui étoient nés pour la servitude. Il avoit aussi comparé Antiochus à Philippe. « Celui-ci, avoit-il » dit, s'endurcit aux fatigues de la » guerre, & apprit l'art de la faire en » combattant dès sa plus tendre jeu» nesse avec les Thraces, les Illyriens » & ses autres voisins. Antiochus, » pour ne rien dire du reste de sa » vie, vient de se faire connoître en » Europe, où l'appelloient de si vastes

» projets, par ses amours avec une
» bourgeoise obscure, & par un ma-
» riage dont il s'est uniquement occu-
» pé jusqu'au moment où il a fallu en-
» trer en campagne ».

Tel étoit le langage ordinaire des généraux Romains dans les harangues qu'ils faisoient à leurs soldats avant le combat ; ils comparoient les ennemis dejà vaincus avec ceux qui leur restoient à vaincre, & il est assez remarquable que depuis les premieres victoires qu'ils avoient remportées sur les Gaulois, ces comparaisons avoient toujours été très-propres à inspirer du courage à leurs soldats. La gradation qu'elles supposoient, se soutint tant que la direction de leurs conquêtes fut de l'occident à l'orient, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au pays des Parthes, espece de peuple Nomade, qui n'avoit point encore perdu les mœurs de la Scythie.

Antiochus battu aux Thermopyles, s'arrêta pour la premiere fois à Ephese. Ce qui resta de sa suite à Demetriade ouvrit les portes de cette ville à Philippe, dès qu'il se présenta pour en faire le siege. Un seul de ces Officiers se donna la mort. Tous les autres demanderent & obtinrent de Philippe une escorte qui les conduisit par la Macédoine & la

Thrace à Lysimachie, où Seleucus régnoit encore.

Philippe fit beaucoup d'autres conquêtes semblables, pendant qu'Acilius ruinoit ses troupes & perdoit un temps précieux contre les Etoliens, à qui il ne laissoit point d'espérance. Quintius, qui étoit toujours l'arbitre de la Grece, l'engagea à changer de conduite, & mit par-là des bornes aux succès du roi de Macédoine.

Cependant le Sénat rendit à ce Prince, son fils Démétrius qu'il avoit reçu en ôtage, & lui fit espérer une décharge du tribut annuel auquel il s'étoit soumis. Tant de reconnoissance cachoit un grand intérêt. On vouloit à Rome que l'année suivante fût la derniere de la guerre contre Antiochus, & il falloit pouvoir conduire une armée en Asie, par la Macédoine & la Thrace, c'est-à-dire par une route longue, inconnue & périlleuse, si Philippe ne se chargeoit pas de la frayer. Le frere du grand Scipion fut un des Consuls de cette année. Le vainqueur d'Annibal, par l'offre qu'il fit de servir sous son frere, détermina le Sénat à donner le département de la Grece à Lucius Scipion, qui jusques-là n'avoit pas eu pour lui les vœux des Sénateurs. Mais on vou- Tit. Liv. l. 37.

lut voir si Annibal, conseiller & lieutenant d'Antiochus, auroit plus d'influence sur les affaires, que n'en auroit son vainqueur, lorsqu'il assisteroit Lucius Scipion de ses conseils.

Olymp. 147, an. 2, de R. 563, av. J. Ch. 189.

Le premier qu'il lui donna fut de ne pas s'arrêter en Grece, où il pouvoit encore faire la guerre pendant tout son consulat, s'il s'obstinoit à exiger des Etoliens ce que le Sénat leur avoit prescrit. Par le conseil de son frere, il les renvoya pour la seconde fois au Sénat, après leur avoir accordé une treve de six mois, & cependant il se mit en route vers la Macédoine. Scipion l'Afriquain connoissoit tous les dangers de cette route, si Philippe venoit à trahir les Romains. Mais il fut bientôt rassuré sur cette crainte. Le roi de Macédoine avoit fait préparer des magasins, bâtir des ponts & réparer les chemins par-tout où les Romains devoient passer depuis la Thessalie jusqu'à la Chersonnèse.

On ne dit pas ce qu'étoit devenu ce royaume de Thrace, dont le berceau & la capitale avoient été dans cette presqu'île; nous sçavons seulement qu'en l'année précédente les lieutenans d'Antiochus avoient perdu une bataille navale contre les Romains & Eumenes, successeur d'Attalus, & qu'au commen-

cement de cette année Seleucus ſon fils étoit avec une armée, non dans la Thrace & à Lyſimachie, mais dans l'Eolide, dont il devoit défendre les côtes. Il y a donc tout lieu de croire qu'en perdant ſa marine, Antiochus avoit auſſi perdu l'eſpérance de conſerver les poſſeſſions qu'il avoit au-delà de la mer. Cependant il avoit employé tout l'hiver à raſſembler une nouvelle flotte, & Annibal avoit été envoyé pour cet effet en Phénicie, où un Carthaginois n'étoit pas étranger.

Feſtos, en Europe, tenoit encore pour le roi de Syrie, mais Eumenés n'eut qu'à ſe préſenter devant cette place, pour qu'elle ſe rendît, après avoir obtenu des conditions avantageuſes par l'entremiſe de ces prêtres qu'on appelloit *Galli*, & qui, par ordre de la mere des Dieux, à ce qu'ils diſoient, firent en cette occaſion ce que Jornandès fait faire aux prêtres des Gétes.

Antiochus, dans l'eſpérance de recouvrer ou du moins de partager l'Empire de la mer, avoit auſſi laiſſé une garniſon à Lyſimachie; elle y reſta tant que le roi de Syrie ne perdit point cette eſpérance. Une ſeconde bataille navale, qui ne fut pas plus heureuſe que la premiere, le détermina à évacuer cette grande ville, dont il devoit ſe faire un

rempart contre les Romains. Il auroit toujours fini par la perdre, s'il ne pouvoit plus remettre en mer une flotte supérieure ; mais il auroit gagné du temps & n'auroit pas été sitôt réduit à combattre sur terre, où, quoiqu'il eût une armée nombreuse, sa plus grande espérance étoit en quatre mille Gaulois, qu'il avoit rassemblés à force d'argent. Il avoit aussi dans sa cavalerie quelques Daces, & d'autres archers qu'il avoit tirés de plusieurs nations différentes. Mais ces Daces ne me paroissent pas lui être venus de l'Europe, où ils étoient alors très-loin de l'Hellespont. Je croirois plutôt qu'ils venoient ou de la Sarmatie Asiatique, ou de chez ces Dahes, qui étoient voisins de la Bactriane.

Le Consul avoit déjà traversé le territoire d'Ænus & de Maronée, lorsqu'il apprit qu'Antiochus avoit abandonné Lysimachie, dont il comptoit le siege entre les opérations les plus fâcheuses de cette campagne. Tous les châteaux de la Thrace, qu'il avoit trouvés sur sa route, étoient remplis des malades qu'il y avoit laissés ; la famine commençoit à se faire sentir dans son camp, & pouvoit devenir encore plus terrible, s'il étoit obligé d'assiéger une grande ville, dont la force égaloit l'étendue,

& qui étoit abondamment pourvue de vivres & de munitions. Tous ces moyens qu'avoit Antiochus de tenir les Romains éloignés des lieux où il falloit les combattre ou subir leurs loix, tournerent contre lui, par l'abandon précipité de Lysimachie. L'armée romaine s'y refit, & y attendit dans l'abondance de toutes choses ses équipages & ses convalescens. Elle passa ensuite l'Hellespont sans le moindre obstacle, & la premiere rencontre qu'elle fit fut celle des ambassadeurs qu'Antiochus envoyoit aux Scipions pour leur demander la paix. On ne la lui laissa espérer qu'à des conditions qu'une bataille perdue n'auroit pu rendre plus mauvaise, & Antiochus se détermina à en courir les risques. C'étoit ce que désiroient les Romains, qui avant de se faire un ennemi irréconciliable par la dureté de leurs loix, vouloient l'avoir convaincu de sa foiblesse par une défaite éclatante.

Tite-Live a remarqué un corps de 500 Triballes dans l'armée Romaine. Il y avoit aussi environ deux mille volontaires Thraces & Macédoniens qui l'avoient suivie, & qu'on laissa à la garde du camp.

Tout ce qu'il nous importe de savoir, est qu'Antiochus fut vaincu, s'enfuit

comme un roi Asiatique, demanda la paix de loin, & l'obtint à condition qu'il abandonneroit tout ce qu'il avoit ou pouvoit prétendre en-deçà du mont Taurus.

On ne croiroit pas que les Villes d'Ænus & de Maronée, dans la Thrace, faisoient encore partie de ses possessions, lorsqu'il fut vaincu en Asie. C'est pourtant ce que suppose Tite-Live lorsqu'il dit qu'après la paix conclue, un Proconsul envoya trois vaisseaux seulement pour retirer les garnisons d'Antiochus de ces deux villes, qui devoient être libres.

Cette année offre un événement qui contraste parfaitement avec la guerre d'Asie & la soumission d'Antiochus. Aminander, roi des Athamans, avant qu'Anthiocus eût fait espérer un royaume à son beau-frere, n'étoit alors qu'un banni, que les Etoliens souffroient chez eux. J'ai souvent parlé des Athamans, & j'en parle encore ici parce qu'ils me paroissent n'avoir jamais cessé d'être barbares.

Lib. VII, p. 222 & 225. Lib. IX, p. 287. Ils étoient, suivant Strabon, de même nation que les Epirotes, ce qui ne prouve pas qu'ils fussent Grecs. Ils habitoient un pays très-rude & d'un accès difficile, & par cette raison ils avoient dû con-

ſerver, plus que leurs voiſins, ces mœurs antiques, dont la ſimplicité, jointe à un peu de férocité, faiſoit le caractere dominant des peuples barbares.

On comptoit quatre villes principales dans l'Athamanie ; Argithée, qui en étoit la capitale ; Héraclée, Tetraphylie, où avoit été le tréſor des Rois, & Theudorie. La ville de Theium & le château d'Athenée, ſur les confins de la Macédoine, faiſoient auſſi partie de ce petit Etat. Philippe avoit des garniſons dans toutes ces places, & ne régnoit pas ſur les Athamans, comme il ſe les étoit aſſujettis. Chacun de ſes lieutenans étoit un tyran, qui travailloit à faire regretter Aminander, & tous y réuſſirent. D'abord quatre Athamans ſeulement oſerent ſe dire qu'il valoit mieux rappeller leur Prince, aux riſques de perdre leur vie ou leur patrie, s'ils échouoient, que de prolonger l'une dans l'oppreſſion, & voir l'autre dépérir ſous une domination étrangere. Ces quatre citoyens prirent chacun ſix confidens, auxquelles ils en joignirent enſuite un pareil nombre, pour pouvoir agir dans un plus grand nombre d'endroits à la fois. Aminander fut averti de tout ce qui ſe paſſoit & en avertit les Etoliens. Leur Préteur & Aminander *Tit. Liv. l. 38.*

firent savoir aux conjurés le jour où ils comptoient se trouver sur la frontiere avec une armée. Ceux-ci s'étoient partagés en quatre bandes, selon le nombre des villes d'où il falloit chasser les Macédoniens. Au jour marqué, ils rassemblerent le peuple de chacune des quatre villes, & le menerent contre les garnisons Macédoniennes, qui furent chassées sans peine. On se contenta d'écrire aux autres villes pour les avertir que mille Etoliens étoient sur la frontiere avec Aminander, & qu'elles devoient secouer le joug tyrannique des Macédoniens. Ce conseil fut suivi partout avec succès, mais un peu plus tard, & moins complettement à Tejum, parce que le gouverneur de cette ville ayant intercepté la lettre qui lui étoit adressée, avoit eu le tems de se retirer dans la citadelle avec sa garnison. Il n'y tint pourtant pas long-tems, & le seul château d'Athenée étoit encore au pouvoir des Macédoniens, lorsque Philippe arriva avec deux mille hommes pour étouffer la révolte dans sa naissance. Il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il étoit arrivé trop tard, & retourna aussitôt à Gomphi, dans la Thessalie, où il avoit laissé quatre mille hommes, qui n'avoient pu le suivre.

Avec ce renfort il rentra dans l'Athamanie, & fit occuper par un de ses lieutenans Ethopie, poste avantageux qui dominoit Argithée. Mais lorsqu'il voulut se mettre en marche pour suivre ce détachement par des défilés très-étroits, son avant-garde s'arrêta à la vue des Athamans, qui couronnoient les hauteurs., & le désordre, qui se mit aussitôt dans le reste de son armée, l'obligea de faire retraite. Les Athamans le suivirent sans l'attaquer, jusqu'à ce qu'ils eussent été joints par les Etoliens. Mais alors ils laisserent à ceux-ci le soin de harceler son arriere-garde, quant à eux ils se répandirent à droite & à gauche, & attaquerent en flanc l'armée ennemie. Ils la prévinrent même en quelques endroits, où ils lui vendirent cher le passage. Après avoir reconduit ainsi jusque sur la frontiere le gros de l'armée Macédonienne, ils revinrent tous ensemble avec les Etoliens, pour accabler le détachement de mille hommes qui étoit resté à Ethopie. Ils l'en chasserent sans peine, & ne renvoyerent à Philippe que le commandant, avec un très-petit nombre de fuyards, qui avoient été plus heureux que les autres.

Aminander rétabli sur son trône, jouissoit d'une gloire plus pure qu'au-

cun de ses contemporains, plus puissans & plus célebres que lui. Mais il devoit à son peuple de ne rien négliger pour lui épargner de nouveaux malheurs. Il fit aussitôt partir deux ambassades, l'une pour Rome & l'autre pour l'Asie, où elle devoit trouver les deux Scipions. L'une & l'autre étoient chargées de demander la paix, d'excuser Aminander de ce qu'il s'étoit servi des Etoliens pour recouvrer ses Etats, & d'accuser Philippe comme l'auteur de tous les torts qu'avoit eus le Roi des Athamans.

On ne dit point quelle réponse fut faite au roi des Athamans; mais elle dut être favorable, puisque l'année suivante, il se rendit au camp du consul Fulvius, qui assiégeoit Ambracie, demanda grace pour cette ville, où il avoit passé le tems de son exil, obtint la permission d'y entrer, & détermina les habitans à capituler, sans attendre les dernieres extrémités. La paix entre les Romains & les Etoliens, suivit de près la reddition de cette ville, & fut suivie d'un traité d'alliance, qui pouvoit devenir un titre authentique de la plus dure servitude.

Olymp. 147, an. 3, de R. 564, av. J. Ch. 188.

J'ajouterai encore qu'en cette année, qui fut celle de la fuite des Boiens au

nord des Alpes, le consul Manlius succéda à Scipion dans le département de l'Asie, qu'on avoit destiné à un Consul avant de savoir la défaite d'Antiochus, & dont on ne changea point la destination, après avoir fait la paix avec ce Prince, parce que l'on craignoit *d'avoir la guerre en Asie avec les Gaulois.*

Manlius ne partageoit pas cette crainte; comme il ne lui restoit que cette guerre à faire, il n'hésita point à l'entreprendre, sans ordre & sur le seul prétexte du secours qu'Antiochus avoit tiré de la Galatie, quoiqu'il n'y eût acheté qu'un corps peu nombreux de soldats mercenaires.

Manlius avoit dans son armée des Thraces Triballes; c'est ainsi que Tite-Live les appelle, quoiqu'il ait dit plus d'une fois que les Triballes étoient Illyriens.

Je serois tenté de croire que les Romains, qui en plus d'une occasion se servirent très-avantageusement de ce corps de Triballes, l'avoient reçu de Philippe, lorsqu'il lui fut défendu de le garder, ou depuis qu'il saisissoit toutes les occasions de les obliger. Car il n'est pas vraisemblable qu'ils eussent encore aucune liaison directe avec la nation des Triballes, qui habitoit loin de la Grece

& de l'Hellespont, où même les Romains étoient encore très-nouveaux.

J'ai cru que je ne devois pas passer entiérement sous silence les grands événemens que je viens d'indiquer. Outre qu'à quelques égards ils ont une liaison étroite avec l'histoire des Barbares ; il est curieux de voir la domination Romaine se répandre avec une rapidité incroyable chez les peuples qui passent pour avoir été les plus policés, & se resserrer par-tout où elle rencontre à droite ou à gauche des nations barbares ; semblable à un incendie qui suit les matieres combustibles & que contiennent des murs épais, ou à une inondation qui se précipite en serpentant dans les lieux bas, & que retiennent les côteaux ou les rocs escarpés. Tantôt elle couvre un espace immense & ressemble à une vaste mer, & tantôt elle n'est qu'un torrent qui se précipite par un défilé étroit. Si elle rencontre des obstacles, elle s'éleve davantage, & couvre les collines les moins élevées & les plus voisines du lieu où elle s'engorge.

Ainsi le mont Taurus étant devenu une barriere que les Romains ne franchirent point, les Galates furent attaqués & subjugués, parce qu'une armée Romaine & un Consul ne pouvoient

passer

passer un été en Asie sans dévaster quelque Province. Mais dans la Thrace, où il n'y avoit de policé que les peuples maritimes, le chemin fut étroit pour les armées Romaines ; il fut même très-peu sûr, ainsi que nous allons le voir.

CHAPITRE IV.

Les Etats d'Antiochus en Thrace sont cédés à Eumenes, roi de Pergame. Manlius entreprend de traverser la Thrace avec les dépouilles de l'Asie. Quatre peuples de Thrace s'unissent pour lui enlever ses équipages, & y réussissent en partie. Les Thrauses l'attaquent aussi & sont battus. Qu'il y avoit en Thrace un grand nombre de châteaux. Anarchie qui régnoit dans cette grande contrée. Fautes que firent les Thraces, & qui leur couterent enfin leur liberté. Politique des Romains, la même dans plusieurs régions différentes. Que Pleuratus, roi d'Illyrie, fut leur allié favori dans cette partie de l'Europe, comme Eumenes en Asie. Derniers services qu'il leur rendit. De Tenthion & de Pleuratus qui furent ses successeurs, & vraisemblablement ses fils.

Olymp. 147, an. 4, de R. 565, av. J. Ch. 187.

LA supériorité que les Romains s'étoient acquise dans toute l'Europe orien-

tale, avoit empêché Antiochus de régler les destinées de la Thrace, ou avoit prévenu les affronts qu'il auroit encore pu recevoir dans un pays qu'on ne subjuguoit pas comme l'Asie, par une bataille gagnée, ou par la seule terreur.

Tit. Liv. l. 38. Ils substituerent au roi de Syrie, Eumenes, roi de Pergame, qu'ils vouloient placer dans le voisinage de Philippe, pour rendre leur haine éternelle. La Chersonèse de Thrace lui fut donnée avec Lysimachie, tous les châteaux, tous les bourgs, & toutes les terres qu'Antiochus avoit possédées, & comme il en avoit joui. Mais ils ne lui donnerent point ces vastes projets & cette puissance effrayante qui auroit peut-être fait naître une grande monarchie dans la Thrace, sans que Philippe eût osé s'y opposer.

Eumenes posséda une partie de la Thrace, non comme le restaurateur du royaume de Lysimaque, mais comme le rival & l'ennemi secret de Philippe, qui se croyoit très-supérieur au roi de Pergame, & qui de son côté ne devoit pas manquer de le traverser dans la Thrace, & de le prévenir autant qu'il le pourroit.

Cette libéralité des Romains fit partie des arrangemens que Manlius & dix

commissaires nommés par le Sénat, firent en Asie, avant que le vainqueur des Gallogrecs repassât l'Hellespont.

Il traînoit avec lui des richesses immenses & tous les instrumens du luxe asiatique, que les Gaulois avoient entassés chez eux, & que les Romains leur avoient enlevés. Sa marche étoit très-lente & très-pesante, & on ne doit pas en être surpris. Il rapportoit dans sa patrie tout ce qui devoit en préparer la ruine en corrompant ses mœurs.

Manlius fit un assez long séjour à Lysimachie, pour donner le tems à ses équipages de s'y refaire & les mettre en état de traverser la Thrace, où toute l'armée & Manlius lui-même ne s'engageoient point sans une espece d'horreur.

Ce séjour à Lysimachie donna aux Thraces le tems d'apprendre qu'un convoi immense des trésors de l'Asie, alloit traverser leur pays ; & si Philippe eût part, comme on l'en soupçonna, aux projets formés sur ce riche butin, il eut aussi le tems d'avertir les Thraces & de les ameuter. Quatre peuples, plus voisins que les autres de la route que devoit tenir Manlius, mirent des troupes en campagne pour attaquer ses équipages. Les Astiens, les Cœnes, les Maduate-

nes, & les Cœletes s'assemblerent au nombre de plus de dix mille hommes, & allerent se poster dans l'endroit qui leur parut le plus avantageux.

A deux marches de Lysimachie, & au sortir de Cypseles, commençoit une route de dix milles de longueur, à travers des bois, des défilés, & un pays très-difficile. Manlius, qui n'étoit pas sans inquiétude, avoit partagé son armée en deux corps. Il menoit lui-même celui qui faisoit l'avant-garde, après venoient les équipages où étoit le trésor public & tout ce qu'il y avoit de plus précieux. Le reste de l'armée faisoit l'arriere-garde. Celle-ci n'étoit pas encore entrée dans un long défilé qu'il falloit passer, & l'avant-garde en étoit déjà sortie, lorsque les Thraces, qui étoient en embuscade à droite & à gauche, se jetterent dans le défilé, qui n'étoit rempli que des bagages; ils défirent sans peine les conducteurs des chariots & une foible escorte qui les accompagnoit, & commencerent à emmener les chevaux & les mulets qui étoient chargés, pendant que leurs camarades déblaioient les chariots avec une célérité merveilleuse. Plusieurs d'entre eux avoient même quitté leurs armes pour n'employer leurs bras qu'au pillage. Ils

s'en trouverent mal lorsqu'il fallut combattre, car l'avant-garde & l'arriere-garde étant entrées dans le défilé au premier bruit, avoient attaqué les Thraces des deux côtés. Plusieurs furent tués sous les ballots qu'ils emportoient, un plus grand nombre défendit courageusement sa proie. Là les Romains étoient les plus forts, ici c'étoient les barbares qui l'emportoient par le nombre. L'embarras causé par les bagages étoit égal pour les uns & pour les autres. L'inégalité du terrein en mettoit dans les combats qui se livroient en même-tems en vingt endroits différens, mais en général elle étoit plus avantageuse aux Barbares qui connoissoient mieux le pays. Enfin la nuit approchoit, lorsque les Thraces se retirerent, non pas, dit l'historien, par aucune crainte qu'ils eussent des blessures ou de la mort, mais parce qu'ils se trouvoient assez riches.

L'avant-garde de l'armée Romaine passa la nuit hors du défilé, autour du temple Vendidien; le reste après s'être couvert de deux bonnes palissades, demeura à la garde de ce qui restoit des équipages. Dès que le jour parut on fit reconnoître le bois, & on se remit en marche pour aller joindre le corps

que commandoit Manlius en personne. Toute l'armée réunie arriva ce jour-là sur les bords de l'Hebre. Elle eut besoin de tout le jour suivant pour se porter jusqu'au temple d'Apollon-Zerinthien, dans le territoire d'Œnos. Plus loin étoit un lieu appellé Tempyre, lequel donnoit son nom à d'autres défilés aussi étroits & aussi difficiles que les premiers, mais beaucoup moins dangereux, parce que les collines & les rochers, qui étoient sur la route, n'avoient pas un arbre qui les couvrît, & ne pouvoient par cette raison cacher une embuscade qu'à une assez grande distance du chemin que tenoit Manlius. Cependant les Thrauses avoient choisi cet endroit pour y attendre leur part du butin. C'étoit un peuple Thrace dont aucun historien n'a parlé depuis Herodote, encore celui-ci s'est-il borné à parler d'un de leurs dogmes & de la conséquence qu'ils en tiroient dans la pratique. La premiere de leurs actions que nous connoissions, est l'entreprise qu'ils firent sur les bagages de Manlius. Ce général, qui étoit toujours sur ses gardes, vit de loin l'orage qui le menaçoit, & eut le tems de ranger son armée en bataille. La contenance des Romains n'en imposa point aux

Thrausés, dont la valeur étoit réfléchie, & n'avoit pas besoin de l'épouvante & du désordre de l'ennemi. Il se livra une bataille en regle entre toute l'armée Romaine qui défendoit sa proie, & les seuls Thrauses qui vouloient la partager. Ceux-ci furent les aggresseurs; mais ils ne tarderent pas à être attaqués à leur tour; ils commencerent par perdre du terrein; on les poussa ensuite dans des lieux où ils combattoient avec desavantage; & enfin ils furent forcés de prendre la fuite à-travers des défilés très-étroits & où ils perdirent beaucoup de monde.

Après cette victoire les Romains allerent asseoir leur camp au bourg de Saré, dans le pays des Maronites. Ils entrerent ensuite dans les campagnes de la Briantice, où ils passerent trois jours, pendant lesquels ils firent des provisions de bled. La ville de Maronée leur en fournit une partie; ils tirerent le reste de leur flotte qui rasoit la côte, en restant toujours à la hauteur de l'armée de terre. Ce séjour fut suivi d'une marche, au bout de laquelle ils arriverent à Apollonie. Ils en partirent le lendemain, traverserent les terres des Abderitains, & arriverent à Neapolis.

C'étoit la derniere des villes Grecques qu'ils devoient rencontrer sur leur chemin avant d'arriver dans la Macédoine ; & ce fut aussi là qu'ils perdirent la sécurité avec laquelle ils avoient marché depuis le camp de Saré. Tout ce pays appartenoit aux différentes colonies Grecques qui couvroient cette côte, & n'avoit montré aux Romains aucun sujet de terreur. Leurs inquiétudes & leurs précautions recommencerent lorsqu'en sortant de Neapolis ils rentrerent dans un pays où il n'y avoit que des Thraces.

Nous n'avons point vu que les Scipions eussent eu tant de précautions à prendre contre cette nation ; sans doute parce que les équipages d'une armée Romaine, qui entroit en campagne, n'avoient pas de quoi tenter des peuples avides & qui se connoissoient en butin. On peut ajouter qu'alors Philippe servoit bien les Romains, & que les Thraces n'étoient pas sans inquiétude du côté d'Antiochus que les Scipions s'apprêtoient à combattre. Un historien, cité par Tite-Live, avoit pourtant écrit qu'alors même les Thraces se mirent en campagne au nombre de quinze mille hommes, & se préparoient à attaquer l'armée Romaine lorsqu'ils firent ren-

contre d'un capitaine Numide qui avoit pris les devants avec quatre cents cavaliers de cette nation & quelques éléphans. Le fils de ce capitaine, dit-on encore, trouva le moyen de pénétrer jusque sur les derrieres de l'armée ennemie, & l'attaqua avec violence de ce côté-là, pendant que son pere l'attaquoit de front avec le reste de la cavalerie & les éléphans. Le désordre dans lequel cette double attaque mit les Thrases, les empêcha d'aller plus loin, & épargna une bataille à l'infanterie Romaine. L'historien auroit peut-être aussi bien fait d'épargner ce combat à la cavalerie, & de laisser les Thraces dans leurs châteaux.

Les Scipions prirent quelques-uns de ces châteaux ou bien on les leur ouvrit, puisqu'ils les remplirent de leurs malades. Remarquons cependant qu'il n'y a aucun pays dont on retrouve les châteaux aussi souvent qu'on trouve ceux de la Thrace. Il falloit que les habitans de cette contrée, qui avoient presque toujours la guerre entre eux & avec leurs voisins, fussent dans l'usage de se fortifier chacun chez soi, & que les particuliers, mais sur-tout les nobles, fissent pour leur famille & leurs cliens ce qu'aucun magistrat ne faisoit pour toute la na-

tion. Si cela étoit ainsi, on pouvoit dire qu'il n'y avoit point de contrée où il y eut tant de forteresses, & qui fût pourtant si mal défendue, soit que ces petits peuples placés fortuitement à côté les uns des autres, n'eussent jamais formé d'association entre eux pour fermer leur pays aux étrangers, & eussent borné à une enceinte étroite, chacun dans son canton, les précautions qu'ils prirent pour leur sûreté, soit qu'une association de cette espece ayant existé, & les guerres civiles ou des guerres malheureuses contre les étrangers ayant réduit chaque peuple ou chaque noble à se défendre chez lui, cette nécessité leur eût appris à se fortifier chez eux, & que dans la suite on n'eût pas pu les rappeller à la défense générale de leur patrie commune. Tel fut en effet le vice dominant de l'administration politique chez les Thraces. Ils rassemblerent des armées quelquefois très-nombreuses pour attaquer leurs voisins ou pour dépouiller les passans. Ils avoient attaqué Agesilas comme Manlius, & peut-être par la même raison on ne voit pas que jamais deux peuples se soient réunis pour défendre leur pays.

La monarchie des Odryses avoit

pourtant dû réformer ce vice politique dans une partie de la Thrace, au moins pendant quatre générations ; mais depuis long-tems elle ne devoit plus être que le royaume des Odryſes, état foible, languiſſant & mépriſé comme le ſont tous ceux qui n'ont pas ſu conſerver une vaſte domination après avoir été aſſez peu ſages pour y aſpirer & aſſez heureux pour y parvenir ; auſſi ne connoiſſons-nous aucun roi de Thrace pendant environ 150 ans. La royauté même dut s'abolir, comme une magiſtrature inutile, chez la plupart des peuples qui ne ſavoient que ſe défendre chez eux & ſe partager en autant de garniſons qu'ils avoient de châteaux.

Depuis Neapolis juſqu'en Macédoine Manlius ne fut expoſé qu'à quelques inquiétudes. Les Thraces ne parurent pas, & le reſte de ſa route, par la Macédoine, la Theſſalie & l'Illyrie juſqu'à Apollonie, fut tranquille par les victoires des généraux qui l'avoient précédé. Arrivé à Rome il demanda le triomphe, & éprouva de violentes contradictions. Un Tribun le ſomma de dire s'il prétendoit triompher pour avoir été brigand en Aſie, ou pour s'être laiſſé battre par des brigands en Europe. Il avoit fait la guerre aux Galates ſans ordre du Sénat,

ſans néceſſité, & ſans l'avoir déclarée par le miniſtere des Feciaux. Il avoit parcouru pluſieurs provinces uniquement pour arracher de l'argent à des peuples inconnus & paiſibles, comme les Oroandes, ou à de ſimples particuliers qui avoient des châteaux loin de la route qu'il avoit dû tenir. Nous avons éprouvé en Thrace, ajoutoit le Tribun, ce qui nous feroit arrivé ailleurs, ſi nous avions trouvé des ennemis à combattre plutôt que des Gallogrecs à diſſiper & des Aſiatiques déſarmés à tyranniſer. Lorſque nous traverſions cette contrée, notre malheur nous fit tomber dans une embuſcade de brigands. Nous fûmes battus, mis en fuite & dépouillés de nos équipages. Nous perdîmes un grand nombre de braves gens, dont un ſeul mérite plus nos regrets que ne les eût mérité Manlius. L'armée, qui amenoit ici les dépouilles d'Antiochus, a reçu trois échecs à la fois. L'avant-garde a été battue dans un endroit, l'arriere-garde dans un autre ; les équipages ont été attaqués & mal défendus dans un troiſieme. Comme chacun de ces corps avoit combattu, il a paſſé une nuit entiere caché dans les ronces & dans les repaires des bêtes féroces. Si pourtant

nous n'avions pas reçu d'affront en Thrace, où la guerre étoit légitime, Manlius devroit être très-embarrassé à nommer l'ennemi public dont il prétend triompher.

Ces harangues des Tribuns, soit qu'elles aient été conservées fidelement, soit qu'on les ait faites après coup sur la critique que les Romains savoient aussi faire de leurs Généraux, sont peut-être les monumens les plus dignes de foi qui nous soient restés des événemens qu'on y trouve discutés. Elles contiennent du moins ce qu'il y a de plus précieux pour nous, l'apologie des Barbares & la preuve de leur courage & des exploits qui les rendoient redoutables aux vainqueurs de la Grece & de l'Asie.

Au reste on peut juger par ce que je viens de dire, si les Romains avoient des liaisons directes avec les Triballes, qui habitoient au nord du mont Hœmus & sur le bord du Danube.

Je me suis arrêté à cette époque du passage de deux armées Romaines à travers la Thrace, & de l'entreprise que fit Antiochus sur la partie méridionale de cette contrée, parce que son histoire ne nous fournit rien de plus intéressant pendant un grand nombre

d'années. Mais si on envisage les affaires des Thraces & leurs intérêts dans les nouveaux rapports que produisirent entre eux & les nations étrangeres, les révolutions dont nous avons donné une légere idée; nous trouverons que dans aucune époque l'état de la Thrace & son sort ne furent liés à de plus grands intérêts. Antiochus, pour étendre son empire en Europe & l'y affermir, devoit en placer le centre dans la Thrace. S'il eût remplacé tout-à-coup Lysimaque & Sitalcès, la Macédoine & la Grece tomboient dans ses fers, & Rome n'en donnoit point à l'Asie.

La résistance des Thraces le reduisit à chercher dans la Grece un autre centre de la nouvelle puissance qu'il imaginoit plutôt qu'il ne l'avoit acquise; & la tyrannie Asiatique transportée dans un terroir, qui n'étoit favorable qu'à la liberté, s'y dessécha aussi-tôt.

Les Romains victorieux en Grece voulurent encore l'être en Asie, mais sans prétendre à des conquêtes proprement dites. La Thrace pouvoit n'être pour eux qu'un passage. La foiblesse & la jalousie de Philippe leur applanit la route jusques-là. Les Thraces devoient-ils leur ouvrir leurs pays? L'événement fit voir que leur intérêt eût été

d'empêcher les Romains de faire en Asie des conquêtes, pour la conservation desquelles il leur falloit, à-travers la Thrace, une route sûre & facile, & que le royaume de Macédoine dut périr; parce que les rois de Syrie relégués au-delà du Taurus, les rois de Bithynie intimidés & affoiblis par l'accroissement du royaume de Pergame, les Thraces familiarisés avec les Romains & livrés à une nouvelle séduction, dont leur avarice les rendoit toujours susceptibles, les rois de Macédoine n'eurent plus rien derriere eux à quoi ils pussent pour ainsi dire s'adosser pour tourner toutes leurs forces du côté des Romains. Il fallut pourtant encore de nouvelles fautes de la part des Thraces, mais elles furent toutes des suites de la premiere, qui avoit livré aux Romains presque tous les ports qu'il y avoit sur leurs côtes.

Enfin la ruine de la Macédoine entraîna, quoique très-tard, celle de la Thrace, mais toujours les Romains suivirent la route que les Grecs avoient frayée. Les colonies Grecques, par-tout où il y en eut, furent leurs premieres conquêtes, & ce fut de là qu'ils forgerent à loisir des chaînes aux peuples barbares. Ils avoient déjà des sujets,

sous le nom trompeur d'alliés, au-delà du mont Hœmus, mais sur la côte du Pont-Euxin, lorsque depuis cette côte jusqu'à l'Istrie & aux Alpes, il n'y avoit pas un peuple auquel ils eussent donné des loix.

La côte orientale du golphe Adriatique par laquelle avoit commencé leur agrandissement de ce côté, offrit les mêmes causes & les mêmes effets. Les colonies Grecques leur ouvrirent cette partie du continent. Devenus par l'acquisition des ports d'Oricum, de Dyrrachium & de Pharos, des alliés utiles & des ennemis dangereux, ils fonderent leurs premiers projets & leur accroissement successif sur des jalousies, des conquêtes réelles & des alliances frauduleuses.

Ils eurent dans cette contrée comme en Asie, & depuis en Thrace, leur allié chéri, dont ils accrurent la puissance pour détruire tout par lui, en attendant qu'ils pussent le détruire lui-même. Cet allié en Illyrie fut d'abord Demetrius de Pharos, ensuite Scerdilaïdas, & après lui son fils Pleuratus. Ce dernier dut être un Prince très-puissant, & avoir de grandes obligations aux Romains, puisqu'on le citoit souvent comme un exemple de ce que ceux-

ci étoient capables de faire pour leurs alliés, & même pour les Rois. Scipion l'Afriquain écrivant à Prusias, nommoit Indibilis & Colchas en Espagne, en Afrique Masinissa, & en Illyrie Pleuratus, qui après avoir été de simples Dynastes, étoient devenus Rois par le secours des Romains, & étoient reconnus comme tels. *Ambass. de Pol. c. 22.*

Eumenes, roi de Pergame, citoit aussi cet exemple au Sénat pour appuyer la justice des demandes qu'il lui faisoit. Ne seroit-il pas bien étrange, disoit-il, que Pleuratus, qui n'a jamais rien fait pour vous, fut devenu le plus puissant Prince de toute l'Illyrie, uniquement parce qu'il vous a été fidele pendant une seule guerre, & que vous ne fissiez aucune attention à mes demandes, après les grands & mémorables exploits que nous avons faits mon pere & moi pour vous secourir? Eumenes parloit en orateur, mais Scerdilaïdas, pere de Pleuratus, avoit été pour les Romains dans l'Europe orientale ce qu'Attalus, pere d'Eumenes, avoit été pour eux en Asie, & Pleuratus lui-même auroit pû comparer ses services à ceux d'Eumenes. *Ib. c. 25.*

Sans parler de tout le mal qu'il avoit fait à Philippe, lorsque ce Prince étoit en guerre avec les Romains, tout ré- *Tite-L. liv. 38.*

cemment encore pendant qu'ils travailloient à réduire les Etoliens, ce roi des Illyriens avoit mis en mer une flotte de soixante vaisseaux, avec laquelle il étoit entré dans le golfe de Corinthe, s'étoit fait joindre par les vaisseaux Achéens, qu'il avoit trouvés dans le port de Patras, & avoit porté le fer & le feu sur toutes les côtes de l'Etolie. Ce service en suppose d'autres que nous ignorons, mais nous voyons du moins que les Illyriens regarderent toujours la mer comme leur élément, & que pendant long-tems ils continuerent à en partager l'empire avec les Romains, lorsqu'entre tous les peuples de la Grece, les Rhodiens étoient les seuls qui eussent une marine un peu considérable.

Depuis le moment où Eumenes envioit à Pleuratus les bienfaits du peuple Romain, je ne trouve plus rien au sujet de ce Prince, à moins qu'il ne soit le même dont Polybe parloit encore dans son XXIX[e] Livre, suivant une citation d'Athenée. En ce cas, ce même Pleuratus, dont on vantoit la puissance & la grandeur, auroit eu un frere aussi roi d'Illyrie, & ne l'auroit été lui-même que pendant peu de tems & même sous son frere, ce qui ne peut convenir à ce Prince fameux dont nous avons parlé.

Lib. x, c. 10.

Tenthion fut le nom de ce roi d'Illyrie, frere de Pleuratus. Il étoit très-adonné au vin, &, pendant tout son regne, on ne le vit jamais de sens rassis ni le jour ni la nuit. Mais pour le malheur de l'Illyrie il n'eut pas le sort d'Agron, qui n'avoit donné la mort qu'à lui-même par des excès semblables.

Tenthion étoit cruel dans le vin, & se porta aux plus grands crimes. Son frere Pleuratus venoit d'être fiancé à la fille de Menunius. Tenthion le tua, & épousa la fille de Menunius. Il ne traita pas mieux ses sujets que son frere, & s'il ne fit pas couler tout leur sang, parce que la tyrannie même a des bornes qu'elle n'ose franchir, il viola la plus sacrée des loix, en se rendant lui-même la terreur de la société dont il devoit être le défenseur.

Nous dirons dans la suite quel étoit ce Tenthion, qu'on ne reconnoîtroit pas sous ce nom si un autre écrivain ne nous avoit conservé le passage de Polybe qu'Athenée a défiguré. Je me bornerai ici à remarquer que Tenthion & son frere Pleuratus, que nous appellerons aussi de son véritable nom, étoient fils du grand Pleuratus à qui les Romains avoient si bien payé son amitié & sa constance.

CHAPITRE V.

Politique des Romains pour affoiblir Philippe, roi de Macédoine, & le rendre coupable. Longues discussions au sujet des villes de Thrace dont ce Prince s'étoit emparé. Il est enfin obligé d'y renoncer. Deux expéditions qu'il fait dans la Thrace. Ambassade qu'il envoye vers les peuples du Danube. Ses crimes, qui préparent la ruine de son royaume. Son voyage sur le mont Henus. Il fait périr son fils Démetrius. Il laisse malgré lui sa couronne à Persée, autrefois confident de ses projets.

LEs Romains avoient assuré une haine éternelle entre Eumenes & Philippe, par la donation qu'ils avoient faite au premier, de tout ce qu'Antiochus avoit possédé en Thrace, & afin que le roi de Macédoine eût occasion de se rendre coupable, ils avoient exprimé cette donation en termes ambigus.

Tit. L. l. xxxix. Philippe n'oublioit point la grandeur dont il étoit déchu; & quand il auroit pu y renoncer pour jamais, les affronts qu'il ne cessoit de recevoir de la part

des Romains, lui auroient donné pour eux une haine implacable, qui lui eût tenu lieu d'ambition. On l'avoit mécontenté avant le tems, pendant que duroit encore la guerre d'Etolie. On l'appaisa en lui permettant de conquérir pour lui-même l'Athamanie & toutes les villes que les Etoliens possédoient en Thessalie. Nous avons vu comment il perdit la premiere de ses conquêtes. Il lui resta des autres, Demetriade & le pays des Magnetes.

Dans le même tems encore il tourna ses vues du côté de la Thrace, sans que les Romains parussent en prendre ombrage, ni lui en faire un crime. Plusieurs villes dans cette contrée venoient de recouvrer leur ancienne liberté, uniquement parce qu'elles étoient d'origine Grecque. Mais comme elles n'étoient pas en état d'en jouir, ce prétendu bienfait des Romains étoit devenu pour elles une cause prochaine de destruction. Philippe attentif à ce qu'alloit produire cette liberté si desirée & tant vantée, ne tarda pas à apprendre que la discorde étoit entrée avec elle dans les villes de Thrace. Il se déclara dans chacune de ces villes pour la faction la plus foible, & s'en vit bientôt le maître.

Les Romains, comme je l'ai dit, dissimulerent encore cet accroissement de puissance que Philippe venoit de se procurer, & la bonne intelligence parut se soutenir entre eux. Cependant le roi de Macédoine ne pouvoit s'habituer à voir impunis ceux de ses sujets qui l'avoient trahi pendant la derniere guerre; il avoit voulu se réserver, par le traité de paix, le droit de sévir contre eux. Quintius avoit renvoyé l'affaire au Sénat, & avoit ainsi prolongé l'espérance de Philippe, qui s'obstinoit à croire qu'on lui abandonneroit enfin ces traîtres. La plaie n'en fut que plus profonde dans le cœur de ce Prince, que ses ennemis bravoient pendant que le Sénat se jouoit de lui. Un refus absolu, qui, lors de la paix, se seroit confondu avec les autres rigueurs qu'autorisoit la victoire, & qu'adoucissoit l'espérance d'un meilleur sort, fut un affront fait à un Prince ami & allié, & Philippe ne vit plus que des ennemis implacables dans ces Romains, qui se déclaroient les protecteurs de la trahison. Il profita pourtant de leur indulgence, ainsi que nous venons de le voir; mais il ne regarda la paix, dont on le laissoit jouir, que comme une treve dont il devoit profiter pour se préparer à la guerre. Son

premier soin fut d'augmenter ses revenus, en mettant mieux en valeur les terres de son domaine, & en imposant des droits sur les marchandises qui entroient dans ses ports. Il imita aussi cet autre Philippe, pere d'Alexandre, dans l'attention qu'il avoit donnée aux mines. Il remit en valeur les anciennes, que les trésors de l'Asie avoient fait négliger, & en fit fouiller de nouvelles. Mais comme il lui étoit encore plus essentiel d'avoir des hommes, il fit des loix sur les mariages, & proscrivit le célibat dans tous ses Etats. A ce moyen, qui étoit trop lent au gré de ses desirs, il en joignit un autre, qui avoit également réussi à l'ancien Philippe. Il tira de la Thrace un nombre prodigieux de familles entieres, qu'il transporta dans ses Etats, & qu'il y naturalisa. Enfin il ne négligea aucun des moyens que la fortune, en lui enlevant tout le reste, lui avoit laissés de rétablir ses forces, & d'augmenter la valeur intrinseque & essentielle de son royaume.

Il essaya ensuite pour la seconde fois la complaisance des Romains, en se rendant maître d'Ænos & de Maronée, d'où il chassa les chefs de la faction qui lui étoit opposée. Mais ces bannis prirent aussitôt le chemin de Rome,

Olymp. 148, an. 3 de R. 568, av. J. Ch. 184.

& y arriverent avec les ambassadeurs d'Eumenes & les députés des Athamans. Ceux-ci se plaignoient, non des pertes qu'ils avoient faites, ni de ce que Philippe étoit maître des places qui devoient couvrir leur pays, mais de ce qu'il dictoit des loix à toute l'Athamanie, & s'y faisoit obéir comme dans la Macédoine. Eumenes reclamoit les villes de Thrace dont Philippe s'étoit emparé, & une multitude d'habitans qu'il en avoit tirés pour en peupler la Macédoine. Dans le même tems les Thessaliens demandoient que le peuple Romain leur fît rendre les villes dont Philippe s'étoit emparé, sous prétexte qu'elles avoient appartenu aux Etoliens.

On fit peu de cas à Rome de ce qui regardoit la Thessalie, quoique ce pays fût très-riche, & qu'il importât aux Romains de s'y conserver un passage pour entrer par-là dans le reste de la Grece & de la Macédoine. Mais le Sénat savoit qu'un pays, quelles que soient sa position & sa fertilité, ne vaut jamais que ce que valent les hommes qui l'habitent, & il témoigna faire peu de cas de la Thessalie. Il ne marqua pas la même indifférence pour ce qui regardoit la Thrace, sur-tout quand il apprit qu'Ænos

qu'Ænos & Maronée étoient au pouvoir de Philippe. Ce Prince avoit aussi envoyé des ambassadeurs à Rome, mais le Sénat renvoya la connoissance de toutes ses affaires à trois commissaires qu'il nomma, & qui tinrent leurs premieres séances à Tempé, dans la Thessalie. Ce fut-là qu'ils reçurent les accusations qu'intenterent contre Philippe les Thessaliens, les Perrhebes & les Athamans. Tout rouloit sur le sens qu'il falloit donner à la concession faite à Philippe de tout ce qui avoit appartenu aux Etoliens. Le sens naturel de cette concession étoit que Philippe pouvoit s'approprier toutes les villes dont ils étoient alors en possession, & qu'il se chargeoit de leur enlever. La même loi devoit avoir lieu par rapport à l'Athamanie, où pourtant Philippe ne conservoit plus que les châteaux d'Athenée & de Pœrnée. Mais en disant que le Consul Acilius n'avoit cédé que les villes & les peuples qui avoient appartenu de tout tems à l'Etolie, ou qui s'étoient soumis de plein gré aux Etoliens, on se faisoit un titre pour chasser les garnisons Macédoniennes de presque toutes les conquêtes que Philippe avoit faites sous les auspices d'Acilius ; & si à ce titre on joignoit celui de la con-

venance ; il ne devoit rien lui rester hors de la Macédoine. Tels furent aussi les moyens qu'employerent ses accusateurs. Il s'étoit rendu en personne à Tempé, pour y défendre lui-même sa cause. L'insolence de ses adversaires & leurs demandes excessives mirent sa patience à bout. Il s'arrêta moins à se justifier qu'à récriminer ; il reprocha aux Thessaliens & aux Perrhebiens de lui avoir enlevé de force plusieurs villes qui de tout tems avoient fait partie de la Macédoine, entre autres Petra, dans la Pierie. Il fit voir qu'aux mauvaises raisons ils avoient joint des calomnies atroces, & finit par dire avec plus d'emportement qu'il ne convenoit à l'état présent de ses affaires, que le soleil ne s'étoit pas encore couché pour ne plus reparoître. Les Commissaires du Sénat prirent pour eux cette menace, & jugerent que Philippe devoit retirer ses garnisons de toutes les villes en litige, & que son Royaume ne devoit pas s'étendre au-delà des anciennes limites de la Macédoine. C'étoit dire que la Macédoine pouvoit bien être affoiblie, mais qu'elle ne pouvoit jamais recevoir aucun accroissement.

Après ce jugement inique, les Juges de Philippe passerent à Thessalonique,

pour y connoître des affaires de la Thrace, & il les y suivit.

Les ambassadeurs d'Eumenès & les Maronites devinrent alors ses accusateurs. Les premiers dirent que si les Romains avoient à cœur de rendre la liberté aux villes de la Thrace, ils se borneroient à leur représenter que ce présent si beau en apparence pourroit bien n'être qu'un vain nom, dont le voisin le plus audacieux se prévaudroit pour en avoir tout le profit; mais que s'ils n'étoient pas résolus à affranchir ces villes, elles devoient appartenir à Eumenès, comme faisant partie de la Chersonnese, laquelle lui avoit été cédée pour récompense de ses services, plutôt qu'à Philippe, qui n'avoit point de récompense à demander & dont les Etats étoient à une grande distance de Maronée. Les Maronites ne parlerent que pour rendre odieuse l'usurpation de Philippe, qui avoit rempli leur ville de soldats, & qui par-là avoit assuré à sa faction une supériorité dont elle n'usoit que pour se donner des chaînes & pour proscrire la liberté, en même tems qu'elle bannissoit les seuls citoyens qui par leur courage & leur intégrité méritoient d'en jouir & étoient capables de la défendre. Les moyens de droit

qu'ils employerent se réduisoient à affirmer qu'un Commissaire Romain avoit donné pour limites à la Macédoine un grand chemin qui ne s'étoit jamais prolongé jusqu'à la mer, & qu'à cette ancienne route Philippe en avoit substitué une nouvelle, qui embrassoit la ville & le territoire de Maronée.

Philippe n'ignoroit plus que ses ennemis mesuroient leurs prétentions sur les dispositions des Romains à son égard, beaucoup plus que sur les titres qu'ils alléguoient. Il eut le courage d'attaquer ses Juges eux-mêmes, & leur fit voir une partie des contradictions dans lesquelles les faisoit tomber le principe injuste & tyrannique sur lequel ils formoient leurs jugemens. Son discours les embarrassa. Il parut même qu'ils rougissoient de se voir démasqués, & pour ne pas se couvrir de honte, ils rendirent une Sentence qui ne décidoit rien. Si les dix Commissaires, dirent-ils, ont adjugé à Eumenès Maronée, Ænus & les autres villes de la Thrace, nous ne changeons rien à ce qu'ils ont reglé; si Philippe a conquis ces villes, il doit les garder comme le prix de sa victoire; si on ne peut prouver ni l'un ni l'autre, c'est au Sénat qu'il appartient d'en décider.

Philippe venoit de prouver que les dix Commiſſaires n'avoient adjugé à Eumenès que Lyſimachie avec la Cherſonneſe. Ainſi il ne vit dans cet Arrêt que l'embarras de ſes Juges & une preuve de plus qu'il ne devoit rien eſpérer de leur équité.

Telle fut cependant la confiance des Romains dans leurs forces & dans la foibleſſe de leur ennemi, qu'ils ne crûrent pas l'avoir irrité contre eux, & ſe douterent à peine de leur propre injuſtice. On attribua généralement au ſeul Perſée la guerre, qu'il ne fit que parce que ſon pere l'auroit faite s'il eût vécu plus long-temps ; & tant que ce Prince régna, on crut en faire aſſez pour le conſoler des chagrins qu'on lui donnoit, en lui accordant de petites faveurs, auxquelles un eſclave auroit à peine donné ce nom ; encore les lui accordoit-on en conſidération de ſon fils Démétrius. C'étoit une inſulte qu'on faiſoit au pere, ſi on prétendoit qu'il ſçût gré à ſon fils de quelques égards qu'on avoit encore pour lui. C'étoit une noirceur, ſi on vouloit mettre la diviſion dans la famille d'un Prince déjà trop malheureux. Ce coupable projet réuſſit au-delà de ce qu'on avoit eſpéré. Démétrius paya de ſa tête le bonheur

qu'il avoit eu de gagner l'amitié des Romains & les eſpérances qu'il avoit fondées ſur leur protection.

On a fait un crime à Philippe de la mort de Démetrius, mais ce n'étoit pas aux Romains qu'il convenoit de la lui reprocher, après l'avoir mis dans la cruelle néceſſité de répandre ſon propre ſang ou de laiſſer une guerre civile à ſon fils aîné, au lieu du Royaume qui devoit lui appartenir. On a encore reproché au roi de Macédoine d'avoir fait mourir les enfans d'un grand nombre de Seigneurs puiſſans & accrédités, auxquels il avoit ôté la vie, & dont il craignoit que les deſcendans ne vouluſſent être les vengeurs. Il commit en effet le plus grand des crimes, en faiſant périr des innocents. Mais les Romains, en autoriſant la trahiſon, lorſqu'ils avoient ſouſtrait au châtiment les Macédoniens infideles, avoient eux-mêmes préparé ces tragédies ſanglantes, par leſquelles Philippe voulut prévenir des crimes, qu'il devoit être d'autant moins en état de punir qu'ils lui feroient plus funeſtes.

La plus grande faute de ce Prince fut de ne pouvoir ſouffrir le joug des Romains, & de cacher ſes projets de vengeance lorſqu'il employoit toutes

ſortes de moyens pour en aſſurer le ſuccès. Devenu conſpirateur, il ſe vit réduit à employer des moyens indignes de ſon rang ; le menſonge, les fauſſes accuſations ſubſtituées à des crimes véritables, les exécutions violentes, la perfidie.

Je ne ſais ſi j'oſe compter entre les forfaits de Philippe la derniere guerre qu'il entreprit contre les Thraces, & dans laquelle il n'eut en vue que de tromper les Romains, d'augmenter ſa puiſſance ſans leur donner de jalouſie, & d'occuper ſes troupes. *Olymp. 148. an. 4, l'an de Rom. 569; av. J. C. 183.*

Le ſort des villes Grecques de la Thrace venoit enfin d'être décidé. Philippe avoit reçu l'ordre abſolu de les évacuer, &, comme s'il n'eût plus rien eu à ménager, il avoit fait entrer des Thraces, qui étoient à ſon ſervice, dans la ville de Maronée, & en avoit fait maſſacrer les principaux citoyens. Ce fut un nouveau ſujet de plainte, que ſes ennemis n'eurent garde de négliger. Il s'y étoit attendu, & avoit fait enſorte qu'on ne pût le convaincre d'avoir eu part au maſſacre des Maronites ; il nia qu'il eût été commis par ſon ordre, & comme on ne l'en crut pas ſur ſa parole, il fit empoiſonner l'exécuteur de cet ordre barbare, qu'il avoit *Tite-Liv. l. XXXIX.*

promis d'envoyer à Rome pour se justifier. Il y envoya aussi son fils Démetrius, qui vivoit encore, & dont il mettoit à profit les projets & les intelligences avec ses ennemis.

Ce fut dans ces circonstances qu'il porta la guerre en Thrace, où il avoit aussi des ennemis qu'il falloit effrayer, & où il vouloit acquérir des sujets. Il prit pour prétexte de cette expédition le besoin que les Byzantins avoient de son assistance.

Tit. Liv. ub. s.

Cette expédition se borna à une bataille qu'il gagna sur les Thraces, & qui fut d'autant plus décisive qu'il fit prisonnier leur chef ou leur roi, nommé Amadocus.

On peut compter entre les motifs qui l'avoient conduit en Thrace, la nécessité où il s'étoit vu de frayer une route sûre aux Ambassadeurs qu'il vouloit envoyer aux peuples qui habitoient sur le Danube, & d'accréditer les propositions qu'il avoit à leur faire, par le bruit de ses exploits. Au moins est-il certain qu'avant de rentrer dans la Macédoine il envoya des Ambassadeurs à ces peuples; pour les engager à faire une invasion en Italie.

Mais apparemment il fallut encore à Philippe des exploits plus éclatans pour

humilier les Thraces, & rendre son nom fameux jusque sur les bords de l'Ister. D'ailleurs il avoit tous les jours des soupçons plus violens à détruire, & de plus grands affronts à faire oublier.

Demetrius avoit trouvé à Rome une foule d'Ambassadeurs, de Députés, & de simples particuliers qui y étoient venus pour accuser son pere, & auxquels il fut obligé de répondre. Il étoit trop évident que les Romains recevoient avidement les plaintes qu'on leur portoit contre Philippe, pour que tous ses voisins ne se hâtassent pas de l'accuser avant qu'une guerre ouverte les réduisît à ne rien espérer de ses premiers malheurs. Le Sénat retentissoit de plaintes de toute espece contre ce Prince, qui passoit généralement pour être un voisin fâcheux. Entre ses accusateurs, les uns disoient qu'il avoit refusé ou différé de leur rendre justice; d'autres l'accusoient d'avoir mal jugé; plusieurs se plaignoient de ce qu'il leur avoit volé leurs troupeaux; d'autres enfin, formoient d'autres plaintes, également indignes & de l'accusé & de ses Juges. Quel peuple! & quel Roi! Les Romains eux-mêmes auroient-ils été innocens, s'il y eût eu un tribunal autorisé à recevoir contre eux de pareilles accu-

sations ? Tous les peuples de la Grece, de la Thrace & de l'Asie, séduits par les apparences, couroient à leur ruine, pour n'avoir pas considéré que si Philippe étoit un voisin inquiet & incommode, c'étoit une suite naturelle de ses malheurs, un inconvénient de sa position ; mais que la monarchie dont il étoit le chef, étoit la seule barriere qui leur restât contre l'oppression & la servitude.

Olymp. 149, an. 1, l'an de R. 570, av. J. C. 182.

L'accusation la plus grave qui fut alors intentée contre Philippe, fut de n'avoir pas évacué toutes les villes de la Thrace. Il fut enfin forcé d'obéir à cet ordre rigoureux dans toute son étendue, & il alloit tomber dans le mépris, là où il lui importoit le plus de paroître redoutable, s'il n'eût pas pris aussi-tôt la résolution de regagner dans le nord de la Thrace ce qu'il avoit perdu dans le midi, en même tems qu'il travailleroit à se rapprocher de ces peuples redoutables, qui habitoient alors sur le Danube, mais auxquels il savoit sans doute que l'Italie n'étoit pas inconnue.

Tit. Liv. lib. 5. Polyb. ambass. n. 48.

Pour remplir ce double objet, & faire prendre le change aux Romains sur son projet favori, il s'enfonça avec une bonne armée jusque dans l'inté-

rieur de la Thrace, où il parcourut le pays des Odryses, des Dentheletes & des Besses.

A son approche, les habitans de Philippopolis abandonnerent leur ville, pour se retirer avec leurs familles sur le sommet des montagnes voisines. Philippe entra aussi-tôt dans la ville, où il établit son quartier, & de-là il fit le dégât sur les terres des peuples voisins, dont quelques-uns se soumirent; les autres souffrirent patiemment le ravage de leurs terres, & attendirent, sans s'avilir par une soumission, le départ de Philippe, qui ne pouvoit être éloigné. De ce nombre ne furent pas les Odryses; ce peuple autrefois si puissant & si redoutable aux Macédoniens.

Philippe mit garnison dans sa nouvelle conquête, & passa dans le Deuriope, canton de la Péonie, où il bâtit une ville près de la riviere d'Erigon, qui, après avoir arrosé l'Illyrie, se jette dans l'Axius.

Il appella Perseïde, du nom de son fils aîné, la nouvelle ville qu'il bâtit en cet endroit, à peu de distance de Stobes, ancienne ville de la Péonie, dont nous avons déjà parlé.

Cependant les Odryses étoient revenus de leur effroi, lorsqu'ils avoient

vu Philippe se contenter d'une conquête facile, & reprendre la route de ses Etats. Il n'y avoit pas long-tems qu'il s'étoit éloigné d'eux, lorsqu'ils reprirent les armes & chasserent de Philippopolis la garnison qu'il y avoit mise. Ce fut en cette même année que les Romains firent repasser les Alpes à ces douze mille Gaulois, qui avoient fondé une ville dans la Venetie.

Je n'oserois supposer que cette entreprise ait eu quelque liaison avec les projets de Philippe; mais elle prouve du moins qu'en se liant avec les peuples qui habitoient sur le Danube, ce Prince pouvoit se procurer des intelligences avec les Gaulois établis entre ce fleuve & les Alpes, & par eux, avec toute cette nation, que les Romains redoutoient encore.

J'ai déjà observé que douze mille Gaulois n'avoient pu s'établir dans la Venetie, sans traverser un grand pays, s'ils étoient partis d'au-delà du Rhin, & sans rencontrer plusieurs peuples qui leur eussent accordé le passage; c'est sur quoi je me fonde pour assurer qu'il subsistoit encore des liaisons entre les Gaulois occidentaux & ceux de Pannonie, & à plus forte raison entre ceux-ci & les barbares qui habitoient sur l'Ister ou sur le bas Danube.

On peut donc croire avec beaucoup de fondement, que non-seulement la conquête de Philippopolis, mais encore la fondation de Perseïde dans la Péonie, furent deux opérations relatives au projet que Philippe avoit formé de se liguer avec les peuples, qui seuls paroissoient être alors en droit de porter la guerre en Italie.

La Péonie portoit alors le nom d'Emathie, qu'Homere paroît avoir donné à ce qu'on appella depuis la Macédoine, & étoit située entre ce Royaume, dont elle étoit une dépendance, & les peuples de l'Illyrie & de la Thrace, qu'on appelloit barbares parce qu'ils n'étoient pas Grecs. Philippe jugea que pour être le maître de cette contrée & des passages des montagnes, ce qu'il pouvoit faire de mieux étoit d'y transporter les habitans des villes maritimes, sur lesquels il ne pouvoit compter dans le cas d'une rupture avec les Romains, & de donner leurs villes & leurs terres à des Thraces & à d'autres barbares qui n'avoient rien à espérer des Romains, & qui auroient pu prendre parti contre lui, s'ils fussent restés dans le voisinage des peuples dont il les détachoit. Par ce moyen le roi de Macédoine mit les Grecs dans la Tit. Liv. l. 40.

nécessité d'opter entre lui & les barbares qui environnoient la Péonie, & ne laissa aux barbares, qu'il leur substitua dans les villes maritimes, d'autre espérance de conserver leurs possessions, que celle qu'ils mettroient dans la conservation de la monarchie, qui seule avoit intérêt de les y maintenir.

En disant combien pouvoit être utile à Philippe ce déplacement de plusieurs peuples qui étoient ou ses sujets ou ses alliés, je ne prétends point justifier une opération également odieuse & injuste, puisqu'elle étoit violente. Elle mit toute la Macédoine en mouvement; Philippe fut chargé des malédictions d'un grand peuple, & la crainte cédant au désespoir, on ne respecta plus en lui le ministere sacré dont il abusoit. Les cris des malheureux qu'il faisoit, & leurs imprécations, parvinrent jusqu'à lui, & le remplirent lui-même d'effroi. Indigné, & peut-être étonné d'être devenu un objet d'horreur pour ses sujets, il acheva de perdre les sentimens qu'il leur devoit; & son ame, déjà aigrie par tant de malheurs, devint celle d'un tyran farouche que doivent environner la terreur & des fleuves de sang.

Ce fut alors qu'il résolut & annonça sans détour la mort de tous ceux dont il avoit fait périr les peres ou les grands-peres. L'avanture déplorable des enfans d'Archo & de Theoxene leur tante & leur belle-mere, qui attendrit encore aujourd'hui ceux qui en lisent le récit, fut la suite de cette résolution barbare; elle augmenta la haine que l'on portoit déjà au roi de Macédoine, & rendit presque générales les imprécations que l'on adressoit aux Dieux contre lui & contre toute sa famille. Le ciel ne fut point sourd aux cris de tant de malheureux, au moins le crut-on ainsi. C'étoit dans le cœur même de Philippe, qui tous les jours devenoit plus féroce, que se préparoit la punition de ses crimes, & le moment n'étoit pas loin, où il devoit prouver qu'à un cœur endurci par l'habitude du crime, flétri par les revers, & déchiré par de grandes passions, il ne faut qu'une occasion pour lui rendre faciles les forfaits les plus atroces.

A-peu-près vers ce tems-là, revinrent en Macédoine les ambassadeurs qu'il avoit envoyés vers les peuples du nord, & avec eux se rendit à la Cour de Philippe un grand nombre de jeune noblesse, que la nation des Bastarnes

Olymp. 149, an. 2, l'an de Rom. 571, av. J. C. 181.

avoit envoyée avec eux. Quelques-uns de ces seigneurs Bastarnes étoient du sang royal, & l'un d'eux venoit proposer au roi de Macédoine le mariage de sa sœur avec Persée. Cette proposition, qui prouvoit la sincérité avec laquelle les Bastarnes vouloient s'allier avec la Macédoine, remplit Philippe de joie & de confiance. Comme il s'en entretenoit avec Persée : Mais, reprit vivement ce Prince, à quoi nous serviront toutes les alliances que nous pouvons contracter avec les étrangers, si elles ne nous garantissent pas d'un péril plus prochain ? Nous nourrissons dans notre sein, je ne dis pas un traître, mais au-moins un espion. Tous le Macédoniens ont les yeux tournés vers lui, & disent hautement qu'ils n'auront point d'autre Roi que celui qui leur sera donné par les Romains.

Philippe dissimula l'impression que ces paroles avoient faites sur lui. Persée après avoir une fois éclaté, travailla à justifier sa haine pour son frere, en le noircissant tous les jours davantage dans l'esprit de son pere. Une explication acheva d'aigrir les deux freres & de déchirer le cœur de Philippe.

Cependant le roi de Macédoine cherchoit sans cesse les moyens de tenir ses

troupes en haleine ſans attirer l'attention de ſes ſurveillans. Dans cette vûe il indiqua le rendez-vous de ſon armée à Stobes dans la Péonie, & la conduiſit de-là dans le pays des Medes. Il ſe propoſoit de continuer ſa marche juſqu'au ſommet du mont Hæmus, d'où l'on prétend qu'il comptoit voir tout-à-la-fois le Pont-Euxin, la mer Adriatique, les Alpes & le Danube. C'étoit alors l'opinion générale que du mont Hæmus la vûe pouvoit s'étendre à toutes ces diſtances. Mais il eſt bien ſingulier qu'un roi de Macédoine ait aſſez peu connu le pays qui l'environnoit, pour en croire là-deſſus une opinion populaire, & qu'après lui un homme de guerre, tel que Polybe, ait conſacré cette fauſſeté dans ſon hiſtoire.

Ce n'étoit pas la ſeule curioſité qui conduiſoit Philippe ſur le ſommet du mont Hæmus; il eſpéroit que ce voyage lui procureroit des connoiſſances, dont il pourroit tirer un grand parti dans l'exécution de ſes projets contre les Romains. Il vouloit reconnoître par lui-même la route qui devoit le conduire juſqu'aux Alpes, & par laquelle il falloit qu'il communiquât avec les peuples qu'il vouloit engager dans ſa querelle. L'endroit d'où il pouvoit voir une plus

grande partie du pays qui séparoit les Alpes de ses Etats, étoit celui qu'il avoit choisi pour délibérer sur ses vastes projets. Sans doute il n'avoit pas oublié les leçons qu'Annibal avoit données à tous les ennemis de Rome. Il avoit compris que ce n'étoit point par la Grece, ni avec les Grecs qu'il pouvoit attaquer avec succès la puissance de Rome; que dans cette contrée dévouée aux factions, déchirée par de petites haines, jalouse de sa liberté, il ne trouveroit que des alliés timides, des ennemis cachés, des difficultés sans nombre & toujours renaissantes; qu'après les avoir surmontées, il lui faudroit encore lutter contre les mêmes obstacles dans l'Illyrie, & qu'il lui manqueroit toujours une marine assez puissante pour le rendre maître du golfe Adriatique.

Enfin on ne peut douter qu'il ne se mît à la place où s'étoit trouvé Annibal lorsqu'il avoit préparé en Espagne cette expédition fameuse qui l'avoit conduit jusqu'aux portes de Rome.

C'étoit sur le sommet du mont Hæmus que devoit se tenir le dernier conseil, dans lequel seroit dressé le plan d'une expédition semblable. Mais par cette raison Philippe crut qu'il convenoit de renvoyer en Macédoine son fils Deme-

trius, sous prétexte de ne pas exposer toute sa famille à-la-fois aux dangers du voyage qu'il méditoit, dangers d'autant plus grands, que suivant le rapport que lui firent les gens du pays, il étoit impossible de mener une armée sur le mont Hæmus, & qu'ainsi le Roi & son fils aîné ne pouvoient s'y faire escorter que par un petit nombre de soldats armés à la légere.

Ce rapport n'étoit pas exact, & ne pouvoit le paroître à un successeur d'Alexandre & de Lysimaque.

On donna une escorte à Demetrius pour le conduire surement en Macédoine. Mais à la tête de cette escorte étoit Didas, gouverneur de Péonie, qui étoit confident de la haine & des desseins de Persée contre son frere.

Philippe, après être sorti de la Medique, traversa un grand désert qui séparoit ce pays du mont Hæmus, & en sept jours de marche il arriva au pied de cette montagne. Il s'y reposa un jour entier, qui fut employé à chercher des guides, & le troisieme jour il se remit en route par un chemin qui fut très-pratiquable, tant que l'on n'eut point passé les premieres collines qui aboutissoient à la montagne. Mais plus on avançoit, plus la forêt s'épaississoit, & plus aussi la roideur de la montagne aug-

mentoit, ensorte qu'en quelques endroits on se trouva arrêté par des rochers taillés à pic, & qu'il fallut tourner avec des peines infinies. Au-delà de ces rochers les Macédoniens entrerent dans un bois encore plus épais, & dont les arbres étoient tellement entrelacés les uns dans les autres qu'à peine on voyoit le ciel à-travers leurs branches. En approchant davantage du sommet, ils se virent enveloppés dans une obscurité plus grande encore, mais qui provenoit d'une autre cause. Un brouillard épais couvroit toute la montagne, & leur ôtoit la lumiere du soleil au point que le jour différoit peu d'une nuit obscure.

Enfin au bout de trois jours Philippe parvint avec sa suite à cette cime tant desirée. On dit alors qu'il avoit vû tout ce qu'il avoit voulu voir ; mais Tite-Live plus judicieux en cette occasion que Polybe, attribue à la vanité des Macédoniens le rapport qu'ils en firent, & aime mieux supposer qu'ils voulurent s'épargner la honte d'une entreprise également folle & inutile, que de croire que d'un même endroit ils eussent pu voir une étendue aussi immense de terres & de mers. Il semble cependant que l'historien Romain auroit

pu en parler aussi positivement que Strabon, qui releve avec raison l'erreur dans laquelle Polybe étoit tombé par un excès de crédulité.

Philippe fit dresser deux autels dans l'endroit où il s'arrêta, y sacrifia, & se remit aussi-tôt en marche pour descendre la montagne, ce qu'il fit en deux jours. Il arriva à son camp excédé des fatigues & des incommodités qu'il avoit essuyées, sur-tout par la fraîcheur des nuits qui, sur le sommet de la montagne, égaloit la rigueur de l'hiver. Les troupes qu'il avoit laissées dans son camp n'étoient gueres en meilleur état. Elles souffroient sur-tout de la disette des vivres, parce qu'au milieu d'une vaste solitude qui les environnoit de toutes parts, il leur avoit été impossible de rafraîchir leurs provisions. Il fallut cependant accorder un jour de repos à ceux qui avoient suivi le Roi. Mais aussi sa marche fut celle d'une armée en déroute, lorsqu'il décampa le troisieme jour pour gagner le pays des Dentheletes. Il comptoit ce peuple entre ses alliés, mais les Macédoniens traiterent comme ennemis tous ceux qui avoient ce qui leur manquoient. Le Roi en rougissoit de honte ; les Dentheletes imploroient sa protection &

celle des dieux, qui président aux alliances. Les Macédoniens pressés par la faim, ne craignoient ni Philippe ni les dieux.

Lorsqu'ils eurent amassé une assez grande quantité de bled, ils passerent dans la Medique, où le roi forma le siege d'une place appellée Petra. Les habitans effrayés donnerent des ôtages & se soumirent. Mais dès que les Macédoniens furent partis, ils oublierent & leurs sermens & leurs ôtages, & abandonnant leur Ville, ils se retirerent dans les montagnes & dans des lieux d'un accès difficile.

C'étoit pourtant là tout le fruit que Philippe avoit tiré de son expédion : les inconvéniens qu'elle eut furent plus grands & moins passagers.

Didas servit Persée avec tout le zele d'un courtisan dévoué à son état. En peu de tems Demetrius fut coupable ; tous ses sentimens secrets, dont la feinte compassion de Didas lui arracha la confidence, devinrent des forfaits, & comme les Romains entroient toujours pour beaucoup dans les pensées de Demetrius, il fut décidé qu'on le feroit mourir sans forme de procès, pour ne pas augmenter les soupçons des Romains. Persée en donna l'ordre lorsqu'il

alloit à Philippopolis pour y prendre des ôtages. A son retour il ne trouva plus son frere en vie, & Philippe ne trouva plus en lui ce fils docile & complaisant qui avoit fait ses délices.

Les droits de Persée à la couronne n'étoient plus douteux, toute la nation se tourna vers lui, & quand Philippe, éclairé par cet abandon général, ouvrit les yeux sur les sentimens de son fils; quand du dépit il passa au repentir d'avoir ôté un rival à Persée; quand ensuite on lui eut prouvé l'innocence de Demetrius, (& il la reconnut alors avec une sorte de plaisir qui augmenta son désespoir), Persée étoit trop puissant pour être puni, & il restoit trop peu de vie à Philippe pour détruire ce qu'il avoit fait en sa faveur, & pour assurer la couronne à un autre héritier qu'il s'étoit choisi. Il mourut pendant que Persée se tenoit dans la Thrace, d'où il bravoit sa colere, & où il étoit sûr d'être le premier instruit de la mort de son pere, parce qu'il avoit mis dans ses intérêts ceux qui devoient prolonger ses jours ou recevoir ses derniers soupirs.

Philippe mourut en la premiere année de la 150e olympiade, un an avant la derniere entreprise des Romains sur l'Istrie, 178 ans avant notre ere. *L'an de R. 574.*

CHAPITRE VI.

Projets de Philippe traversés par sa mort. Conditions de son alliance avec les Bastarnes, qui passent le Danube & se brouillent avec les Thraces. Bataille terrible entre les deux nations. Trente mille Bastarnes s'avancent vers la Dardanie, pendant que les autres repassent le Danube. Histoire de Gentius, fils de Pleuratus & roi d'Illyrie. Il commence à se brouiller avec les Romains par les pirateries qu'il permet à ses sujets. Expédition des Bastarnes & des Scordisques contre les Dardaniens. Ambassade que ceux-ci envoyent à Rome. Entreprise téméraire d'un Consul qui irrite les Iapides, les Carnes & un roi des Gaulois. Histoire abrégée des deux premieres campagnes par lesquelles commence la guerre entre les Romains & Persée. Conquêtes que fait ce Prince sur les Illyriens, alliés des Romains.

J'AI raconté les derniers événemens du regne de Philippe, comme en parlerent les historiens Romains que Tite-Live a suivis. Mais je crains que ces historiens n'aient eux-mêmes recueilli des

des opinions populaires ; les calomnies des ennemis de Persée, les mensonges dont on honora la mémoire de Demetrius, & les faux bruits que Philippe se plut à répandre pour cacher ses véritables projets, & dérober aux Romains la plupart de ses démarches. La disgrace de Persée, sa retraite dans la Thrace, le projet attribué à Philippe de se donner un autre successeur, me paroissent autant de faussetés que le roi de Macédoine accrédita lui-même pour se faire pardonner la mort de Demetrius, & pour cacher le véritable motif du séjour que Persée fit dans la Thrace. Je suis bien trompé, ou il étoit le même qui avoit porté Philippe à l'y envoyer quelque tems auparavant pour exiger des ôtages de la ville de Philippopolis. L'événement le plus remarquable par lequel finit le regne de Philippe, & commença celui de Persée, est une preuve très-forte de la solidité de cette conjecture.

Avant d'en commencer le récit, j'observerai que les Romains me paroissent n'avoir pas bien connu toute l'étendue des projets que Philippe avoit formés contre eux, & qu'ils se tromperent beaucoup en les mesurant sur les opérations timides & la conduite mal ré-

fléchie & peu soutenue de son successeur. Quoi qu'il en soit, voici comment les historiens Romains avoient tracé le plan que Philippe s'étoit fait, & que sa mort dérangea.

Olymp. 150, an. 1, de R. 574; av. J. Ch. 179. J'ai déjà prouvé que les Bastarnes étoient un peuple Gaulois, & que les Romains les avoient eu en vue, aussi-bien que les Scordisques, lorsqu'ils avoient fait la paix avec Philippe, pour ne pas ôter aux Grecs & à eux-mêmes une barriere dont ils avoient encore besoin contre la puissance des Gaulois & des Thraces.

Tit. L. l. XL. En vertu du traité que Philippe conclut avec ce peuple redoutable, il devoit passer le Danube, & entrer dans la Thrace. Le roi de Macédoine s'étoit chargé de leur procurer le passage libre à travers cette contrée, & les vivres dont ils auroient besoin pendant leur marche. Pour cet effet il avoit déjà négocié avec les Princes du pays, leur avoit fait de grands présens & leur avoit donné sa parole qu'il ne leur seroit fait aucun tort. Les Bastarnes devoient ensuite entrer dans la Dardanie, en détruire les habitans & s'y établir eux-mêmes.

Deux avantages devoient résulter de cette grande entreprise ; l'un auroit

été la destruction des Dardaniens, peuple voisin & toujours ennemi des Macédoniens; de l'autre part les Bastarnes, laissant leurs femmes & leurs enfans dans la Dardanie, auroient été à portée d'entrer par terre en Italie. Il est vrai qu'ils auroient encore dû traverser le pays des Scordisques. Mais on ne doutoit pas que ceux-ci ne leur accordassent le passage, comme à un peuple qui ne différoit d'eux *ni par sa langue ni par ses mœurs*. On se flattoit même qu'ils pourroient se joindre aux Bastarnes, lorsqu'ils sauroient qu'il s'agissoit de piller le pays le plus riche, & de combattre la nation la plus opulente de l'Univers.

Quel que put être le succès de cette guerre, Philippe avoit compté d'en tirer de très-grands avantages. Si les Bastarnes étoient battus, il avoit de quoi s'en consoler par la destruction des Dardaniens, par l'acquisition de ce qui seroit resté des Bastarnes, & par la possession tranquille de la Dardanie. Si les Bastarnes avoient des succès, il profitoit de l'occupation qu'ils auroient donnée aux Romains, pour recouvrer ce qu'il avoit perdu dans la Grece.

Tout étoit arrangé avec les Bastarnes; ils avoient déjà passé le Danube

avec une infanterie & une cavalerie prodigieuses. Antigonus, que Philippe avoit envoyé chez eux, les avoit devancés avec un seigneur Bastarne, nommé Cotton, pour venir apprendre à Philippe qu'ils étoient en marche, & les deux Ambassadeurs n'étoient pas loin d'Amphipolis lorsqu'ils apprirent que le roi de Macédoine étoit mort.

Cependant les Bastarnes, après avoir passé le Danube sur la foi d'Antigonus & de Cotton, marchoient à-travers la Thrace sans y commettre aucun désordre ; mais il n'y avoit pas long-tems que le bruit de la mort de Philippe s'étoit répandu, lorsque les Thraces commencerent à se montrer plus difficiles dans le commerce qu'ils devoient avoir avec les Bastarnes, & que ceux-ci ne se contenterent plus de ce qu'on leur vendoit, & ne marcherent plus en aussi bon ordre qu'auparavant. Il arriva de-là qu'on se fit des affronts de part & d'autre. Les représailles augmenterent le mal, & d'injures en injures on en vint jusqu'à des hostilités formelles.

Enfin les Thraces ne pouvant plus souffrir les violences des Bastarnes, ni résister à leur multitude, prirent le parti d'abandonner les campagnes & de se retirer sur une montagne très-élevée

qu'on appelloit Donuca. Les Baſtarnes ne manquerent pas de les y ſuivre, & voulurent les forcer ; mais un orage ſemblable à celui qu'avoient, dit-on, eſſuyé les Gaulois, lorſqu'ils avoient attaqué Delphes, aſſaillit les Baſtarnes lorſqu'ils approcherent du ſommet de la montagne qu'occupoient les Thraces. Une pluie très-abondante fut ſuivie d'une grêle encore plus funeſte ; & pendant que le bruit du tonnerre & le ciel en feu achevoient d'ôter aux Baſtarnes l'uſage de leurs ſens ; la foudre paroiſſoit choiſir ſes victimes ; enſorte que non-ſeulement les ſoldats, mais pluſieurs Princes en furent frappés. Une fuite précipitée, à-travers des rochers eſcarpés, mit le comble à leur malheur, il y en eut un grand nombre qui ſe tuerent en cherchant dans la plaine un aſyle contre le ciel & contre les Thraces, qui les pourſuivoient. Mais quelle que fût dans cette journée la valeur de ces derniers, les Gaulois reconnurent que leur défaite étoit l'ouvrage d'une puiſſance ſupérieure : ils diſoient que le ciel étoit tombé ſur eux.

Après que la tempête les eut ainſi diſperſés, ils ſe raſſemblerent enfin dans leur camp à moitié déſarmés, & comme

des paſſagers qui ont fait naufrage & & qui gagnent le port le plus voiſin ; ce fut alors qu'ils ſentirent tous les inconvéniens du revers qu'ils venoient d'eſſuyer. Il étoit queſtion de prendre un parti. On délibéra ſur ce qu'il y avoit de mieux à faire dans une conjoncture qu'on n'avoit pu prévoir ; mais la diſcorde eſt le démon perſécuteur des peuples malheureux. Toute la nation ſe partagea entre deux opinions. Les uns étoient d'avis qu'il falloit s'en retourner chez ſoi. Les autres vouloient continuer leur route pour entrer dans la Dardanie. Trente mille hommes ſous la conduite de Clondicus prirent ce parti, & pénétrerent dans la Dardanie. Tout le reſte repaſſa le Danube pour retourner dans la contrée, qu'ils avoient habitée avant que Philippe les eût attirés dans la Thrace.

Il eſt clair, par la ſuite des faits dont nous venons de rendre compte, que la Thrace, dans laquelle entrerent alors les Baſtarnes à la perſuaſion de Philippe, étoit la partie de cette grande contrée qui étoit ſituée entre le Danube & le mont Hæmus, & qu'ils ne paſſerent point cette montagne, puiſqu'ils auroient dû la repaſſer pour pénétrer dans la Dar-

dans, où les appelloient la politique du roi de Macédoine & l'espérance d'un établissement. Ce fut donc aussi avec les Princes d'au-delà du mont Hæmus que Philippe traita pour les engager à accorder aux Bastarnes la liberté du passage. Ces Princes devoient être les rois des Istriens proprement dits, des Crobyzes & des Getes, si ceux-ci avoient encore des terres au midi du Danube. On pourroit y joindre les Autariates, suivant ce que j'ai dit des révolutions que cette nation avoit éprouvées.

Mais en supposant que les Getes aient eu part à la défaite des Bastarnes, il n'est guere vraisemblable que cette victoire ait été la premiere revanche qu'ils eussent prise de cette autre bataille qu'ils avoient perdue par leur lâcheté, lorsqu'Orolus régnoit sur eux. Je croirois plutôt que les Getes avoient battu à leur tour les Bastarnes plusieurs années auparavant, & qu'alors seulement ceux-ci s'étoient retirés au nord du Danube, où les ambassadeurs de Philippe allerent les chercher.

Persée négligea sans doute les Bastarnes dans un tems où il étoit plus occupé du soin de recueillir la succession de son pere, que des projets de vengeance qu'avoit formés celui-ci, &

dont il avoit été le confident. Il commença par faire mourir Antigonus, fils d'Echecrates, & neveu de cet Antigonus, qui avoit été tuteur de Philippe. C'étoit lui que les Macédoniens auroient dû placer sur le thrône à l'exclusion de Persée, si les dernieres volontés de Philippe eussent été respectées. Mais l'Ambassadeur que Philippe avoit envoyé en dernier lieu aux Bastarnes portoit aussi le nom d'Antigonus. Ce ne devoit pas être le même homme, s'il est vrai que le fils d'Echecrates eût été destiné au thrône, & qu'il se trouva auprès de Philippe lorsque ce Prince succomba enfin sous le poids de ses malheurs.

Persée ne fut pas plutôt monté sur le thrône, qu'il envoya une ambassade à Rome pour y demander l'amitié du Sénat & du peuple Romain, comme en avoit joui son pere, & pour obtenir du Sénat le titre de Roi.

Ce n'étoit pas qu'il voulût être l'ami des Romains, mais il ne vouloit pas les avoir pour ennemis avant de se voir affermi sur le thrône, & de s'être mis en état de braver leur haine.

Dès l'année précédente avoient commencé à éclorre des démêlés, dont Philippe fut l'auteur secret, & qui devoient

être funestes à l'Illyrie, sans être utiles à la Macédoine.

Je dois joindre ici l'histoire de toutes les contrées qu'enfermoient le Pont-Euxin, le Danube, les Alpes, la mer Adriatique, les montagnes & les mers de la Grece. Philippe avoit fait entrer tous les habitans de cette grande région dans ses vastes projets ; nous ne devons pas séparer ce que le génie de ce Prince avoit uni. Il est vrai que Persée laissa échapper presque tous les anneaux de cette grande chaîne ; mais on voit encore comment son pere les avoit entrelacés. Ce fut une machine énorme, dont le lien se brisa, & dont les pieces en se séparant se froisserent & écraserent par leur chûte tout ce qui les environnoit. C'est-là ce qui nous a déterminés à rendre compte des affaires domestiques de la Macédoine dans un plus grand détail qu'il ne paroissoit convenir à notre plan. Le thrône de Philippe ne pouvoit être ni ébranlé ni renversé, sans que le sort de plusieurs peuples fût changé.

Gentius régnoit alors sur une partie de l'Illyrie. On appelloit Labeates le peuple qu'il gouvernoit par droit héréditaire. C'étoit sur ce même peuple qu'avoit régné Pleuratus, dont nous avons

vû les alliances avec les Romains & les liaisons avec les Dardaniens.

Tite-L. l. XLIV. Pleuratus, roi des Illyriens, ainsi que l'appelle Tite-Live, avoit eu deux fils de sa femme Eurydice, qui étoit déjà mere d'un troisieme lorsqu'il l'épousa. Gentius & Plator étoient les noms des deux fils qu'Eurydice eut de Pleuratus; on appelloit *Caravantius* celui qu'elle avoit eu d'un autre mari. Celui-ci avoit été un homme obscur, dont la naissance éloignoit Caravantius du thrône, autant que paroissoit l'en rapprocher le second mariage de sa mere. Gentius l'épargna par cette raison, mais il fit périr son frere Plator, dont il craignoit les droits & les vertus, sans doute parce qu'il s'étoit mis dans le cas de redouter ses propres sujets auxquels il ne vouloit pas laisser l'espérance d'être plus heureux sous le regne de son frere. Avec ce Prince il fit aussi périr ses deux amis Ettritus & Epicadus, dont la bravoure auroit pu renverser son thrône, s'il eût laissé de tels vengeurs à son frere. On crut généralement que Gentius avoit envié à son frere Plator le mariage qu'il étoit sur le point de contracter avec Etuta, fille d'Honunus, prince des Dardaniens, comme si par cette alliance il eût voulu s'attacher un peuple voisin &

puissant, dont l'amitié pouvoit lui frayer un chemin au thrône. Ce qui fortifia ce soupçon, fut qu'après la mort de Plator Gentius épousa cette même Etuta, qui avoit été fiancée à son frere. Délivré de celui qu'il avoit regardé comme un rival dangereux, il se livra sans crainte à la violence qui lui étoit naturelle, & qu'augmentoit encore l'usage immodéré du vin.

En comparant ce que Tite-Live nous apprend de Gentius, avec un passage d'Athenée que j'ai déjà cité, je trouve qu'il est le même que ce Tenthion dont parle Athenée, que Pleuratus frere de Tenthion, est le même que Tite-Live appelle Plator; que Menunius, beau-pere de Tenthion est Honunus, prince des Dardaniens, & qu'Etuta, fille d'Honunus, est cette même Princesse que Tenthion épousa après avoir tué son frere Plator, auquel elle avoit été fiancée. Il est difficile de trouver un plus grand nombre de fautes en si peu de mots; mais il n'en est pas moins vrai que c'est le portrait de Gentius qu'Athenée & Tite-Live ont tracés l'un & l'autre d'après ce qu'en avoit écrit Polybe, & que le seul nom de Gentius conservé par le second, prouve qu'il faut l'en croire plutôt qu'Athenée, soit que ce

lui-ci ait défiguré Polybe, soit qu'il ait lui-même été défiguré par des copistes ignorans.

La puissance de Gentius & l'étendue de son Royaume peuvent nous donner une idée des bienfaits dont les Romains avoient comblé son pere Pleuratus, qui étant fils de Scerdilaïdas, auroit dû être un simple dynaste, vassal de Pinnès, & qui paroît avoir été son successeur, soit que Pinnès n'ayant point eu d'enfans, les Romains eussent donné son Royaume à Pleuratus, soit que les fils de Pinnès soient devenus à leur tour de simples dynastes, soumis à Pleuratus, & ensuite à son fils Gentius.

Ce Prince ne se crut lié ni par les obligations que son pere avoit eues aux Romains, ni par les engagemens qu'il avoit contractés lui-même avec les Dardaniens en épousant la fille d'Honunus: violent & emporté, infidele à ses peuples qu'il opprimoit, assassin de son propre frere, adonné au vice qui dégrade le plus les hommes en leur ôtant l'usage de la raison, Gentius ne pouvoit être ni un allié sûr, ni un bon voisin, ni un ami fidele. Il racheta une partie de ses vices, & chercha sans doute à s'affermir sur son thrône en permettant à la jeunesse Illyrienne de tourner contre

les étrangers toute la bravoure qu'elle auroit pû employer à punir un monstre tel que lui; il l'autorisa à écumer les mers voisines, & elle s'y porta avec d'autant plus d'ardeur, que son penchant pour le brigandage avoit été plus gêné pendant tout le regne de Pleuratus qui l'avoit forcée à vivre en paix, aumoins avec les navigateurs qui étoient sous la protection des Romains. Outre que la conduite soutenue de Pleuratus nous oblige à le croire ainsi, peut-être en trouvons-nous la preuve dans un passage mutilé par lequel commence le quarante-unieme livre de Tite-Live, & qui paroît devoir être entendu du roi d'Illyrie plutôt que du roi d'Istrie, puisqu'il n'y a d'ailleurs aucune raison de croire que le pere d'Epulon eût obligé ses sujets à vivre en paix avec les Romains. Il est encore bon d'observer à ce sujet que la flotte dont se servit Manlius, pour approvisionner son armée, avoit été envoyée dans la mer Adriatique, pour contenir la flotte des Illyriens, ce qui peut avoir fourni à l'historien Romain une occasion très-naturelle de faire entrer une remarque sur le roi d'Illyrie dans l'histoire de la guerre d'Istrie. Qui sçait même si Gentius n'y entra point encore par quelqu'autre endroit ?

Av. J.C. 179.

Ce fut, comme je l'ai dit, dans la derniere année de la 149e olympiade, l'an de Rome 573, que les Romains & Gentius commencerent à se brouiller.

Duronius, qui avoit été préteur l'année précédente, revint alors d'Illyrie avec dix vaisseaux qu'il laissa à Brindes; & en rendant compte au Sénat de ce qu'il avoit fait pendant sa préture, il ne laissa aucun lieu de douter que Gentius ne fût l'auteur de toutes les pirateries dont se plaignoient les sujets & les alliés de Rome. Il dit entre autres choses que c'étoit de ses ports qu'étoient partis tous les vaisseaux qui avoient ravagé les côtes de la mer Supérieure; qu'il avoit envoyé des députés à Gentius pour lui en porter ses plaintes, mais qu'on ne leur avoit point accordé d'audience, & qu'ils étoient revenus sans avoir pû exécuter leur commission. Dans le même tems arriverent à Rome des ambassadeurs de Gentius, qui alleguerent pour excuser leur maître, que dans le tems où les députés du Préteur étoient venus en Illyrie, le Roi étoit retenu par une maladie dans l'extrémité la plus éloignée de ses Etats. Ils ajouterent que Gentius prioit le Sénat de ne le pas croire coupable sur les fausses délations de ses ennemis. Il sembloit

que par-là il voulût désigner Duronius. Celui-ci n'en fut que plus ardent à accuser le roi d'Illyrie. Il dit que des citoyens Romains en grand nombre, & des alliés du nom Latin avoient essuyé des avanies dans les Etats de Gentius, & qu'on prétendoit qu'actuellement encore plusieurs d'entre les premiers étoient détenus prisonniers à Corcyre.

Le Sénat ordonna qu'ils seroient délivrés, qu'on les ameneroit à Rome, & que le préteur Claudius prendroit connoissance de cette affaire, que ce ne seroit qu'après qu'il en auroit fait son rapport, qu'on répondroit aux ambassadeurs de Gentius.

Le résultat de l'information dont Claudius avoit été chargé, & la réponse faite aux ambassadeurs Illyriens ne sont point parvenues jusqu'à nous, ce qui prouve encore que Tite-Live en avoit parlé dans le commencement du 41e livre de son histoire.

Si Philippe avoit préparé ou conclu toutes les alliances que Persée cultiva ou renouvella pour se mettre en état de lutter contre les Romains, on ne peut douter que Gentius ne fût entré dans son plan, comme il entra depuis dans celui de son fils. Je crois même que Plutarque s'est trompé, lorsqu'il a dit que *Pauli Emile, p. 93 & 94.*

Persée négocia avec les Gaulois Bastarnes & avec les Illyriens, sujets de Gentius, pour engager ces barbares à entrer en Italie après avoir traversé *le bas des Gaules* & suivi la mer Adriatique.

Ce grand projet avoit été celui de Philippe; sa mort l'avoit rompu par les suites qu'elle avoit eues relativement aux Bastarnes, & il ne paroît pas que dans les alliances que Persée contracta depuis avec eux & avec Gentius, il se soit proposé d'autre but, si ce n'est de joindre à son armée & d'employer en Macédoine les troupes qu'il devoit lui fournir.

Si donc les Illyriens entrerent jamais dans le plan d'une irruption en Italie, ce fut du vivant de Philippe, & dès-lors il est prouvé que ce Prince avoit traité avec Gentius.

En ce cas il y a tout lieu de croire que le roi d'Illyrie souscrivit à la ruine des Dardaniens, & qu'il préluda à une plus grande entreprise, en permettant à ses sujets les courses qui leur avoient été interdites sous le regne de Pleuratus. Je ne sçais même si ce voyage, que Gentius avoit fait en 573, dans la partie de ses Etats. la plus éloignée de la mer, n'avoit pas eu un objet qu'il ne devoit pas avouer, soit qu'il eût tenté de faire

entrer les Dardaniens dans ses vûes & dans celles de Philippe, soit qu'il eût dès-lors machiné leur ruine avec Philippe, qui ne vouloit plus les avoir pour voisins, tant parce qu'ils avoient toujours été le fléau des Macédoniens, que parce qu'il détestoit leurs liaisons avec les Romains, dont ils avoient jusqu'alors secondé les entreprises. Ces liaisons, que jusqu'ici nous n'avons fait qu'entrevoir, cessent d'être douteuses, quand nous lisons dans un extrait de Polybe, que les Dardaniens envoyerent des ambassadeurs à Rome pour informer le Sénat que leur pays étoit inondé d'une multitude de Bastarnes, peuple d'une grandeur gigantesque & d'une valeur extraordinaire, avec lequel, *comme avec les Gaulois*, Persée avoit fait un traité d'alliance; qu'on y craignoit encore plus ce Prince que les Bastarnes, & qu'ils avoient été envoyés pour implorer le secours de la République contre tant d'ennemis.

Ambass. n. 62.

J'ai déjà remarqué que les Gaulois, avec lesquels Persée avoit aussi fait alliance, étoient les Scordisques, & nous sçavons en effet que les Scordisques se joignirent alors aux Bastarnes pour faire la Guerre aux Dardaniens. Mais ce qui paroît le plus extraordinaire, est que

Tite Liv. L. XLI.

les Thraces se mirent aussi de la partie, & entrerent avec les deux autres peuples dans la Dardanie ; on doit cependant en être moins surpris, quand on sçait que Persée favorisoit cette entreprise de tout son pouvoir, & qu'apparemment il conservoit des alliés dans la Thrace.

Sur les plaintes des Dardaniens, jointes à celles des Thessaliens, le Sénat envoya des ambassadeurs en Macédoine pour examiner l'état des choses, avec d'autant plus de soin, qu'on prévoyoit dès-lors une guerre prochaine entre Persée & la République, & que la guerre de Dardanie, dont il étoit l'auteur, paroissoit en être le prélude.

Les ambassadeurs, de retour à Rome, confirmerent ce qu'on y sçavoit déjà de la guerre de Dardanie ; mais en même tems il y arriva des ambassadeurs de Persée, qui assurerent le Sénat en son nom, que ce n'étoit point lui qui avoit appellé les Bastarnes, ni qui leur eût rien conseillé de ce qu'ils avoient fait. Cependant les Dardaniens s'étoient flattés que ces redoutables ennemis sortiroient d'eux-mêmes de leur pays, & les délivreroient de la nécessité de combattre & de souffrir de plus grands maux. Ils s'apperçurent enfin que cette espé-

rance étoit vaine, & que les Baſtarnes devenoient tous les jours plus inquiétans par les renforts que leur fourniſſoient les Thraces & les Scordiſques. Ils jugerent alors que le ſeul remede qu'il pût y avoir à leurs maux, ils ne le trouveroient que dans la victoire; & quelque témérité qu'il y eût à eux de vouloir ſe meſurer avec les Baſtarnes, ils crurent que c'étoit ce qu'ils pouvoient faire de mieux, pour éviter une ruine infaillible. Ils attendirent pourtant juſqu'à l'hiver, ne doutant point que les Thraces & les Scordiſques ne ſe retiraſſent alors dans leur pays. Mais ils ſe tinrent prêt à profiter de leur départ, & ſe raſſemblerent en armes dans celle de leurs villes qui étoit la plus voiſine du camp des Baſtarnes. Lors donc qu'ils ſurent que les Thraces & les Scordiſques étoient partis, ils ſortirent de leurs remparts & ſe partagerent en deux corps. Les uns marcherent droit aux ennemis qu'ils attaquerent de front; les autres déroberent leur marche aux Baſtarnes à la faveur d'un bois qui étoit ſur un de leurs flancs, & après avoir tourné le camp des ennemis, ils devoient les prendre en dos. Mais avant que ces derniers euſſent eu le tems d'arriver à leur poſte, le combat s'engagea

entre les autres Dardaniens & les Bastarnes ; & la victoire étant restée à ces derniers, ils poursuivirent les vaincus & bloquerent la ville dans laquelle ils s'étoient réfugiés, & qui n'étoit qu'à douze milles du champ de bataille. Ils se flattoient que dans le jour suivant la frayeur leur livreroit la ville sans combat, ou que s'il falloit aller à l'assaut, le succès en seroit infaillible.

Mais dans ces entrefaites les Dardaniens, qui ne s'étoient point trouvés à la bataille, avoient attaqué le camp des Bastarnes, où ils n'avoient trouvé aucune résistance & s'en étoient emparés. Nous ignorons quelles suites eut pour les deux peuples ce double succès ; mais on peut conjecturer qu'il sauva les Dardaniens, & qu'il ne fut point funeste aux Bastarnes, puisqu'ils ne repasserent point le Danube.

Tite-L. l. XLII. Cependant Persée se préparoit à la guerre par des alliances & par des conquêtes. Une partie des Grecs s'unissoit à lui, les Dolopes étoient subjugués ; un prince d'Illyrie, nommé Artetare, qui étoit l'allié & l'ami des Romains, avoit été tué parce qu'on avoit intercepté des lettres qu'il leur écrivoit sur le compte de Persée. Ce Prince avoit aussi détrôné Abrupolis, l'un des rois

Tit. Liv. ub. S. & Doid. extraits, p. 163.

de Thrace, & qui, comme Artetare, étoit l'allié & l'ami des Romains. Toute cette grande contrée ou lui étoit soumise, ou devoit se déclarer pour lui, & lui fournir un nombre infini de soldats aguerris. C'étoit du-moins ainsi qu'Eumenes, roi de Pergame, en parloit en l'an 172. Mais dans la même année il vint à Rome de la part des Thraces une ambassade qui étoit chargée de demander pour eux l'alliance & l'amitié des Romains. Plusieurs peuples avoient part à cette demande, qui fut très-agréable au Sénat, & non-seulement elle leur fut accordée, mais on donna encore à chacun des ambassadeurs une somme d'argent pour les affermir dans les heureuses dispositions où ils se trouvoient à l'égard de la République. Il y avoit cependant quelque mesintelligence entre ces peuples, puisqu'ils choisirent le Sénat pour leur juge; mais c'étoit beaucoup que des Thraces accoutumés à des dissensions éternelles voulussent avoir un juge.

La quatrieme année de la 151e. olymp. de Rom. 578, 581, av. J. C. 172.

Du reste, il n'est pas étonnant que dans une nation qui ne pouvoit jamais être unie, Persée & les Romains trouvassent en même tems un grand nombre d'alliés. Il en étoit de même alors de tout l'univers connu. Par-tout où il y

avoit des Puissances rivales, les Romains avoient des alliés & des ennemis ; mais le nombre de ces derniers croissoit tous les jours, parce que la puissance Romaine commençoit à effrayer tous les peuples, & que l'on regardoit Persée comme le dernier champion propre à combattre pour la liberté.

De tous côtés les Romains apprenoient qu'il avoit acquis des alliés, ou qu'il s'étoit fait des partisans chez leurs amis. Une ambassade, qu'il avoit envoyée à Carthage, y avoit été reçue de nuit, & avoit été admise dans le Sénat avec le même secret. Il avoit eu de nuit dans l'île de Samothrace une longue conférence avec les députés des villes Grecques de l'Asie. Prusias, ennemi d'Eumenes, étoit son allié. Le conseil des Achéens étoit partagé ; les Béotiens avoient signé un traité d'alliance avec lui ; l'Etolie étoit en combustion par ses intrigues ; enfin les Isséens augmenterent encore l'inquiétude des Romains, en leur déclarant qu'ils ne devoient pas compter sur Gentius, roi d'Illyrie ; que ce Prince avoit ravagé leurs terres pour la seconde fois ; qu'il étoit en tout d'accord avec Persée ; que tous deux se préparoient de concert à faire la guerre au peuple Romain ; qu'actuellement il y a

avoit à Rome des espions de Gentius, qui y étoient venus sous le nom d'ambassadeurs & par le conseil de Persée. Là dessus le Sénat ordonna qu'on fît entrer les Illyriens, & sur ce qu'ils dirent que Gentius les avoit envoyés pour répondre aux accusations des Isséens, on leur demanda pourquoi ils ne s'étoient pas adressés au Magistrat, pour être défrayés & pour que l'on sût qui ils étoient & ce qui les avoit amenés. Cette question les embarrassa; & comme on ne fut pas content de leur réponse, il fut décidé qu'on ne les congédieroit point comme on avoit accoûtumé de congédier les personnes publiques, & qu'on enverroit des ambassadeurs à Gentius pour l'informer des plaintes qui avoient été faites contre lui, & lui déclarer qu'il avoit mal fait d'attaquer les alliés de la République.

Au reste, Gentius en faisant tout ce qui avoit pû le rendre suspect aux Romains, s'étoit plutôt laissé entraîner par un caprice, ou par l'avidité naturelle à ses sujets, qu'il n'avoit agi sur un plan fixe & déterminé. Il n'étoit point encore décidé sur le parti qu'il devoit prendre dans la grande guerre, dont les préparatifs attiroient l'attention de l'univers entier; & on croyoit que sa résolution

dépendroit du hasard, ou d'un mouvement subit, plutôt qu'elle ne seroit le fruit d'une mûre délibération & d'un systême raisonné.

Il n'en étoit pas de même d'un autre Roi qui, comme lui, étoit voisin de la Macédoine. Cotys régnoit alors sur les Odryses, peuple autrefois puissant, mais qui étoit beaucoup déchu depuis que la Macédoine avoit eu deux grands Rois. Cotys étoit un homme sage dans ses vûes, vaillant à la guerre, & ingénieux en toutes choses. On admiroit en lui une tempérance & une sobriété merveilleuses & qui le distinguoient des autres Thraces, dont il n'avoit point les vices, quoiqu'il ne lui manquât aucune de leurs vertus. Il choisit apparemment le meilleur parti en se déclarant pour Persée, dans la cause duquel il n'y avoit que lui-même de blâmable.

Diod. extraits, p. 239.

Enfin la guerre fut déclarée & commencée en l'an 174 avant notre ere. Mais dès l'année précédente les Romains avoient pris des mesures pour que rien ne s'opposât au débarquement de leur armée de terre. Dès qu'il eut été exécuté, les Dassaretiens & les Illyriens envoyerent prier le consul Licinius de leur donner des troupes pour la garde de leurs châteaux, dont les Macédoniens pouvoient

La premiere an. de la 152e. olymp. de Rom. 582, av. J. C. 170.

pouvoient être tentés de s'emparer. On leur donna deux mille hommes, parce qu'il étoit important de s'assurer de tous les postes qui pouvoient gêner ou couvrir la communication entre la côte d'Oricum & la Thessalie, qui devoit être le premier théâtre de la guerre. En même tems Licinius envoya un député à Gentius pour sonder ses dispositions, & l'engager à prendre le parti des Romains, s'il en étoit encore tems.

Cependant il s'en falloit beaucoup que les Romains eussent pour attaquer Persée autant de moyens qu'en avoit Persée pour les repousser. On l'amusa par une conférence, dans laquelle on renouvella tous les reproches qu'on lui avoit déjà faits. On lui objecta en particulier le traitement qu'il avoit fait à Abrypolis, & l'asyle qu'il avoit accordé aux meurtriers d'Artetare, qui, disoit-on, avoit été le plus fidele allié que le peuple Romain eût eu dans toute l'Illyrie. On ajouta que sa conduite en cette occasion avoit au-moins prouvé qu'il étoit bien aise de la mort de ce Prince. On ne dit point quelle fut la réponse de Persée sur ce dernier article; mais pour ce qui regardoit Abrypolis, il demanda si par son traité avec les Romains, il lui avoit été défendu de

repousser la force par la force, ou si ayant été en droit de se défendre contre un agresseur injuste, qui avoit porté le fer & le feu jusqu'à Amphipolis, il ne lui avoit pas été permis de le vaincre, ou enfin si Abrypolis après avoir été vaincu, avoit dû être à l'abri des maux qui sont le partage des vaincus.

Cette conférence produisit une treve que Persée n'auroit pas dû accorder, & qu'il n'obtint que comme une grace signalée. Elle devoit durer jusqu'à ce que le Sénat eût donné sa derniere résolution. Cependant les Romains eurent le tems de mieux lier leur partie, & de toutes les ambassades qu'ils avoient envoyées & que Persée auroit pû rendre infructueuses pour la plûpart, en profitant mieux du tems, la seule qui le fût, fut celle qu'on avoit envoyée à Gentius. On soupçonna même celui qui en avoit été chargé d'avoir reçu de l'argent des rois d'Illyrie. Cependant par une surprise singuliere, la marine de Gentius servit les Romains contre Persée. Un officier Romain, qui étoit chargé de rassembler les vaisseaux des alliés, ayant rencontré cinquante-quatre bâtimens qui appartenoient au roi d'Illyrie, feignit de croire qu'ils étoient destinés à grossir sa flotte, & les prit avec lui.

Dès que les Romains furent en état de commencer la guerre, ils ne laisserent plus à Persée aucune espérance d'obtenir la continuation de la paix à des conditions supportables, & le roi de Macédoine fut forcé de rassembler ses troupes. Elles montoient à trente-neuf mille hommes d'infanterie, & à quatre mille hommes de cavalerie, armée plus forte que celle qui avoit conquis l'Asie, & qu'il étoit d'autant plûs facile de recruter, que depuis vingt-neuf ans les Macédoniens n'avoient eu la guerre qu'avec les Thraces, qui les avoient plutôt tenus en haleine qu'ils ne les avoient fatigués.

Dans le dénombrement que Tite-Live fait de cette armée, nous nous bornerons à remarquer les Pœons, les habitans de la Parorée & de la Parastrimonie, qui étoient deux contrées de la Thrace; les Agrians & les Thraces, qui faisoient ensemble un corps de trois mille hommes; deux mille Gaulois armés de toutes pieces; trois mille Thraces libres, levés à Héraclée chez les Sintiens, & qui avoient leur Chef particulier; enfin un corps de mille cavaliers & d'environ autant de fantassins, que Cotys, roi des Odryses, commandoit en personne. Ce Prince rendit de très-grands services à

Persée, dont il fut inséparable pendant la premiere campagne ; & ce fut en grande partie à lui & aux autres Thraces que le roi de Macédoine fut redevable d'une victoire qu'il remporta en Thessalie sur l'armée Romaine. Les Thraces couperent autant de têtes qu'ils avoient tué d'ennemis, & les élevant en l'air, ils revinrent au camp avec ces trophées, & en faisant retentir l'air de leurs chants.

Persée victorieux, demanda la paix & fut refusé. Le reste de la campagne ne produisit aucun événement intéressant ; & le roi de Macédoine, après avoir mis ses troupes en quartiers d'hiver, alla prendre les siens à Pella avec le roi Cotys. Mais à peine y étoient-ils arrivés, qu'ils reçurent avis qu'un Prince des Thraces, nommé Atlesbius, & un Lieutenant d'Eumenes, étoient entrés dans les états de Cotys, & s'étoient emparés d'un pays qu'on appelloit Marene. Persée jugea que ce Prince devoit voler à la défense de son pays, & n'en fut pas moins reconnoissant des services qu'il lui avoit rendus. Entre autres présens dont il le combla, il lui donna 200 talens, mais il ne paya que six mois de solde à ses cavaliers, quoiqu'il leur eût promis une année entiere.

Cependant les Romains, qui n'avoient pas fini la campagne d'aussi bonne heure que Persée, lui enleverent, avant d'entrer en quartiers d'hiver, tout ce qu'il avoit conquis avant & après sa victoire.

Pendant ce même été le Consul qui faisoit la guerre à Persée, envoya un de ses Lieutenans dans l'Illyrie pour s'y emparer de quelques places. Les deux premieres qui furent attaquées se rendirent à discrétion, & on ne leur fit aucun mal, dans l'espérance que cet exemple faciliteroit la prise de Carnunte, place très-forte, qui tenoit encore. Mais ni cet exemple, ni les assauts redoublés qu'on livra aux Carnuntins, n'ayant pu les engager à se rendre, les deux Villes qui avoient été épargnées, furent livrées au pillage. *Tit. L. l. XLIII.*

Je ne déciderai point si en cela le Lieutenant de Licinius viola les loix de la guerre ou celles de l'humanité, mais la même année fournit un autre événement qui jusqu'alors avoit eu peu d'exemples dans l'histoire Romaine, & qui n'en eut que trop depuis.

La colonie d'Aquilée avoit envoyé des Députés à Rome pour représenter au Sénat qu'étant encore foible & mal affermie, & se trouvant au milieu de

deux nations ennemis, savoir les Illyriens & les Istriens, elle avoit besoin qu'on pourvût à sa sûreté en augmentant les fortifications de sa place. Sur cet exposé le Sénat demanda aux Députés s'ils consentoient qu'on renvoyât cette affaire au consul Cassius, qui avoit le département de l'Italie ; les Députés répondirent que Cassius avoit rassemblé son armée à Aquilée, & que de-là il s'étoit mis en marche pour la Macédoine à-travers l'Illyrie. D'abord la chose parut incroyable, & chacun s'expliquant à sa façon, les uns disoient qu'apparemment il avoit porté la guerre dans l'Istrie ; les autres, qu'il l'avoit portée dans le pays des Carnes. Les Députés répliquerent qu'ils savoient & qu'ils osoient assurer que le Consul avoit fait distribuer du bled à ses soldats pour trente jours, & qu'il avoit fait chercher & emmené avec lui des guides qui pussent le conduire de l'Italie dans la Macédoine. La conséquence étoit facile à tirer, & la vérité étoit que Cassius, qui avoit voulu qu'on lui décernât la Macédoine, avoit entrepris d'y conduire ses légions à-travers l'Illyrie. L'étonnement du Sénat égala l'indignation que lui inspiroit une entreprise si téméraire. Il ne pouvoit

pardonner au Conſul d'avoir quitté ſa Province pour envahir en quelque ſorte celle de ſon collegue ; d'avoir conduit ſon armée par une route nouvelle, dangereuſe & à-travers tant de peuples étrangers ; d'avoir enfin ouvert le chemin de l'Italie à une multitude de nations auxquelles il alloit apprendre que l'on y pouvoit entrer comme il avoit pu en ſortir. Sur le champ on nomma trois Commiſſaires, qui eurent ordre de faire toute la diligence poſſible pour rejoindre le Conſul, & de lui défendre au nom du Sénat, de faire la guerre à aucune nation qu'il ne lui auroit pas ordonné d'attaquer.

Apparemment les trois Commiſſaires atteignirent le Conſul avant qu'il fût encore fort éloigné, car nous ſavons que ſon entrepriſe fut vaine, & qu'il revint ſur ſes pas.

L'épouvante du Sénat fut ſi grande en cette occaſion, qu'elle produiſit un effet tout contraire à celui qu'elle devoit naturellement avoir ; car, au lieu qu'il importoit beaucoup s'il arrivoit un malheur à Caſſius, que la ville d'Aquilée fût en bon état de défenſe, la crainte d'un pareil malheur empêcha le Sénat de la faire fortifier. On ne comprend pas comment une aſſemblée ſi ſage

put se livrer ainsi à une terreur panique, tandis qu'elle ordonnoit la guerre contre les Monarques les plus puissans, & qu'elle tenoit déjà dans ses mains le sort des nations. Mais on peut remarquer que les Romains n'étoient point encore revenus de la terreur que leur inspiroit le nom Gaulois ; que le pays situé au nord & à l'orient d'Aquilée, étoit habité par cette nation ; & que rien n'égaloit l'ignorance des Romains sur l'état des peuples septentrionaux & sur les distances des lieux que n'avoient point parcourus leurs armées.

Tite-Live remarque cette ignorance & en donne un exemple qui, pour être d'une nature un peu différente, n'en prouve pas moins ce que nous venons de dire. Les Tribuns, dit-il, accusoient Lucretius d'avoir fait la guerre en Grece plutôt en brigand qu'en préteur Romain ; & ses amis prenoient sa défense, en disant qu'il étoit absent pour le service de la République. Mais, ajoute cet historien, telle étoit alors l'ignorance des Romains sur ce qui se passoit même dans leur voisinage, que Lucretius étoit dans sa terre d'Antium, à quelques milles de Rome, lorsqu'on le croyoit occupé contre les ennemis de la République.

Cependant le retour de Caſſius avoit été ſignalé par des violences auſſi criminelles, que ſon départ avoit été contraire aux loix. L'année de ſon Conſulat étoit expirée, & il ſervoit actuellement en Macédoine avec le titre de Tribun des ſoldats, lorſqu'arriva à Rome une ambaſſade qu'y envoyoit Cincibilis, roi des Gaulois. Le frere de ce Prince en étoit le chef & portoit la parole. Il ſe plaignit amerement que Caſſius eût attaqué ſans ſujet les peuples des Alpes, qui étoient les alliés de ſon frere, & qu'il eût emmené en eſclavage pluſieurs milliers de priſonniers qu'il avoit faits ſur eux.

Vers le même tems arriverent auſſi des Ambaſſadeurs envoyés par les Carnes, les Iſtriens & les Iapides, & qui repréſenterent au Sénat que d'abord Caſſius leur avoit demandé des guides qui puſſent lui montrer le chemin juſqu'en Macédoine ; qu'après les avoir obtenus, il étoit parti de chez eux ſans leur faire aucun mal, & tout occupé d'une autre guerre ; mais qu'étant revenu ſur ſes pas lorſqu'il n'étoit qu'à la moitié du chemin, il avoit traverſé leur pays en ennemi, l'avoit pillé & avoit même employé le feu pour le ruiner ; que juſqu'à ce moment ils ignoroient

quelles raisons avoit eues le Consul pour les traiter en ennemis.

On répondit au roi des Gaulois & aux trois peuples que le Sénat n'avoit point été instruit, avant l'événement, de ce qui faisoit le sujet de leurs plaintes, & qu'il ne pouvoit que desaprouver la conduite du Consul, si elle avoit été telle qu'ils la représentoient ; mais que Cassius étoit alors absent pour le service de la République ; & qu'ayant été Consul, il y auroit autant d'injustice que d'indécence à le condamner lorsqu'il ne pouvoit se défendre ; que si à son retour de Macédoine ils vouloient se rendre ses accusateurs, & qu'il restât convaincu de la violence qu'on lui reprochoit, le Sénat ne manqueroit pas de leur accorder une entiere satisfaction.

On ne s'en tint pas à cette réponse. Il fut résolu qu'on enverroit deux Ambassadeurs au Roi d'au-delà des Alpes, & un à chacun des trois peuples qui avoient eu à se plaindre de Cassius, pour leur notifier le jugement du Sénat. On joignit à cette attention des présens assez considérables ; ceux qu'on fit aux deux freres consistoient en deux colliers d'or du poids de cinq livres ; en cinq vases d'argent du poids de vingt

livres ; en deux chevaux avec leur harnois, leurs palfreniers, les armes & les casaques pour deux cavaliers, & en habits pour leurs compagnons de voyage, tant libres qu'esclaves. On leur permit de plus d'acheter dix chevaux en Italie, & de les emmener avec eux.

Ce détail n'est point déplacé ici, puisqu'il prouve moins l'équité du Sénat que la crainte qu'il avoit de se brouiller avec les peuples du nord. Par ses soins & sa modération il parvint à n'avoir d'autre ennemi que Persée pendant l'année qui suivit le consulat de Licinius & de Cassius. Mais comme Gentius étoit toujours suspect au Sénat, il fut ordonné qu'on enverroit huit vaisseaux tout équippés à l'Officier qui commandoit à Issa, où il n'avoit que deux vaisseaux des Isséens. Dans le même tems le consul Hostilius envoya un de ses Lieutenans avec quatre mille hommes en Illyrie, pour veiller à la sûreté des peuples qui confinoient avec les états de Gentius. Appius Claudius, c'étoit le nom de cet Officier, ne se contenta pas des quatre mille hommes qui lui avoient été confiés, il y joignit un pareil nombre de troupes auxiliaires qu'il tira des alliés que la République avoit dans ces contrées ; & avec ces deux corps réunis

il alla camper près de Lychnidum, dans le pays des Dassaretiens. Non loin de-là étoit la ville d'Uscana, qui appartenoit à Persée, & où il y avoit une garnison de Crétois. Appius trompé par une feinte trahison, que son avidité lui fit croire très-réelle, partit de Lychnidum pour se rendre maître d'Uscana sans coup férir. Il s'en approcha de nuit en désordre & avec toute la négligence que produit la sécurité ; mais de sept mille hommes qu'il avoit emmenés avec lui, il n'en ramena que deux mille dans son camp : le reste fut pris ou tué dans la fuite, car il n'y eut point de combat en forme.

La seconde ann. de la 152e. olymp. de Rom. 583, av. J. Ch. 169.

Ce malheur ne fut pas le seul qui arriva aux Romains sous les malheureux auspices d'Hostilius. Toute cette campagne fut aussi avantageuse à Persée que peu glorieuse aux armes Romaines. Je crois que ce Prince l'avoit commencée par une expédition contre les Dardaniens, qu'il avoit mis hors d'état de lui nuire. Dans cette même année Cotys prit le dessus en Thrace ; & la faction que Persée avoit dans l'Epire, porta tous les peuples de cette contrée à se détacher des Romains, ensorte qu'à la fin de la campagne les Illyriens étoient les seuls voisins de la Macédoine de

qui Persée eût à craindre une diversion.

Dès que l'hiver eut couvert de neiges le mont Ossa, qui fermoit la Macédoine aux Romains du côté de la Thessalie, & que Persée crut pouvoir s'éloigner d'eux sans danger, il se mit en marche vers l'Illyrie avec dix mille hommes d'infanterie, deux mille hommes de troupes légeres & cinq cens chevaux. Son dessein étoit de dompter les Illyriens qui avoient pris parti contre lui, de se rendre maître des passages qu'ils avoient auparavant livrés aux Romains, &, en étendant ses conquêtes jusque dans le voisinage de Gentius, de déterminer enfin ce Prince à se déclarer pour lui. Il entra d'abord dans la Penestie, qui étoit une contrée de l'Illyrie, & dont la ville principale s'appelloit Uscana, comme celle dont nous venons de parler. Avant d'en entreprendre le siege, il essaya successivement de gagner les habitans & les Commandans de la garnison. Celle-ci consistoit en une cohorte de cinq cents Illyriens & en quatre mille hommes de troupes Romaines. Les habitans étoient en très-grand nombre; &, si les vivres ne leur eussent pas manqué, le refus qu'ils firent de se rendre auroit été justifié par le succès. Mais

après plusieurs assauts repoussés avec vigueur, les Romains capitulerent pour eux-mêmes, & laisserent à la discrétion du vainqueur les Illyriens & les Uscaniens, que Persée conduisit à Stubere, où ils furent vendus à l'encan; après quoi il rentra dans la Penestie pour faire le siege d'Œnée, place importante par elle-même, & parce qu'elle étoit sur le chemin qui conduisoit chez les Habeates. Par la même raison il s'empara, chemin faisant, du château de Draudac, sans lequel Œnée lui auroit été inutile. Onze autres châteaux eurent le même sort, mais la plupart sans avoir fait aucune résistance. On y prit cependant quinze cens Romains qui y étoient en garnison. Œnée se défendit mieux, & n'en fut que plus malheureuse. Cette Ville fut prise d'assaut, & tout ce qui étoit en état de porter les armes, passé au fil de l'épée. Persée emmena les femmes & les enfans à Stubere, sur la frontiere de la Macédoine, où ils furent mis dans les fers; le reste du butin fut laissé aux soldats.

Cette campagne d'hiver fut le dernier effort que fit Persée pour soutenir la gloire des Macédoniens & sauver son état.

Nous allons voir par quelle suite de

fautes & de lâchetés il perdit sa couronne, & livra aux Romains tout le vaste pays qu'enferment les trois mers, le Danube & les Alpes.

CHAPITRE VII.

Position dans laquelle se trouvoit le royaume de Macédoine par rapport à la guerre contre les Romains. Remarques sur ses voisins, & en particulier sur la monarchie Gauloise, dont la Pannonie faisoit partie. Négociations entre Persée & Gentius, roi d'Illyrie. Conduite méprisable de ces deux Princes. Négociations entre le roi de Macédoine & les Gaulois Bastarnes. La monarchie Macédonienne est détruite. Le royaume d'Illyrie est enlevé à Gentius, & l'Illyrie mise en liberté. Description de cette contrée. Réglemens qu'y font les Romains. Arrangemens qu'ils font en Macédoine. Description de cette Province.

PROFITONS du dernier moment qui reste encore à la monarchie Macédonienne, pour jetter un coup-d'oeil sur ce qui l'environne, & nous préparer aux suites que doit avoir sa chûte.

La Grece, partagée en factions & faisant équilibre avec elle-même, peut être comptée pour rien dans la grande querelle des Romains & de Persée. L'Etolie & l'Epire qui en font partie mériteroient plus d'attention que tout le reste, si le roi de Macédoine avoit prévenu les Romains, & s'étoit placé où il devoit pour leur resister dès qu'il n'entreprenoit pas de les attaquer en Italie. L'Illyrie méridionale, qu'on peut appeller l'Illyrie Romaine, est le point d'où partent les Romains pour en imposer à Gentius & pour attaquer Persée. Celui-ci a pensé trop tard à leur enlever cette Province, & s'est privé par-là de grandes ressources, & de l'assistance de Gentius. Cette partie de l'Illyrie est le théâtre d'une petite guerre entre les partisans des deux grandes Puissances, ce qui seul est une preuve que Persée, pour avoir trop long-tems dissimulé, a perdu l'occasion de donner un rempart à son propre pays, & de mettre dans sa main les clés de son Royaume & de celui de Gentius.

Ce roi d'Illyrie dissimule comme Persée, laisse son pays ouvert aux Romains, & en fait pourtant assez pour s'attirer leur haine. Derriere lui sont les Dardaniens, alliés des Romains, à côté les

Istriens, qui viennent de subir le joug, & les Pannoniens, dont le nom n'a point encore paru dans les fastes de la république Romaine. Je trouve cependant ces peuples entre les alliés des Istriens, & par conséquent entre les nations qu'il devoit être facile de soulever contre les Romains.

Un seul mot d'un fragment de Polybe me fait reconnoître cette nation, ou du-moins une de ses tribus, entre les ennemis de la république Romaine. *Les consuls Tiberius & Claudius*, dit cet Historien, *partirent pour leur expédition contre les Istriens & les Agriens.* Il y avoit donc des Agriens à côté des Istriens, comme il y en avoit dans la Péonie de Macédoine. C'est une preuve très-forte, ainsi que je l'ai dit ailleurs, que les Pannoniens étoient la même nation que les Péoniens, & qu'ils ne dirent pas une chose sans vrai-semblance, lorsqu'ils se vanterent de descendre de ces Agriens, qui sous les ordres d'Alexandre n'avoient pas peu contribué à la conquête de l'Asie. Mais autant il est vrai-semblable que les Agriens voisins de l'Istrie, étoient une tribu des Pannoniens, comme les Agriens du midi étoient une tribu des Péoniens, autant est-il croyable que les Pannoniens avoient pris part à la

Ambass. n. 60.

guerre d'Istrie, & ne devoient pas être amis des Romains. La forme de leur gouvernement avoit pû empêcher qu'ils ne fissent cause commune avec les Agriens. Elle put sauver à Cassius un affront, qu'il mérita, lorsque, contre les loix & les ordres du Sénat, il entreprit de pénétrer dans la Macédoine à-travers un pays alors inconnu aux Romains, mais qui étoit en partie le pays des Pannoniens. Car ce Consul téméraire devoit s'être éloigné d'Aquilée au moins de dix jours de marche, lorsqu'il fut atteint par les Commissaires que le Sénat lui avoit envoyés pour lui défendre de passer outre. Peut-être par cet ordre, que dicta l'épouvante, le Sénat prévint une guerre fâcheuse, que les Pannoniens irrités auroient pû entreprendre, si toutes leurs tribus, indépendantes les unes des autres, avoient eu le tems de se communiquer leurs griefs & leurs craintes, & de se réunir pour couper la retraite à Cassius & fermer le passage à une nouvelle armée qui auroit dû marcher à son secours.

Cassius avoit prévû le danger auquel il s'exposoit, & avoit tâché de l'éloigner en faisant observer la plus exacte discipline à son armée. Il pouvoit ainsi pénétrer, sans obstacle, jusque

dans la Dardanie, où il auroit trouvé des amis; mais la route qui y conduisoit étoit trop longue & trop peu sûre pour qu'il pût être soutenu en cas d'accident, & un malheur irréparable étoit d'autant plus à craindre, qu'en se joignant aux Dardaniens Cassius n'auroit pû éviter d'avoir pour ennemis les Scordisques & les Bastarnes, qui après l'avoir battu, pouvoient le poursuivre & entrer avec lui en Italie. C'etoit donc un moyen de faire revivre le grand projet de Philippe que Persée avoit abandonné, & le Sénat fit très-sagement de rappeller Cassius; mais il pouvoit le faire sans se livrer à une frayeur prématurée & indécente.

On ne voit point que Cassius ait essuyé aucun échec dans sa marche, ni dans sa retraite; mais il ne se vit pas plutôt en état de n'avoir rien à craindre, qu'il cessa d'avoir des ménagemens pour les peuples qu'il avoit auparavant traités comme amis. Il ravagea les terres des Carnes, des Iapides, des Istriens, & de quelques peuples des Alpes. Les Iapides étoient en partie Gaulois & en partie Pannoniens. Les Istriens étoient alliés ou sujets de la République. Il paroît que les Carnes avoient possédé le territoire d'Aquilée. S'ils l'avoient perdu & que les Romains le leur eussent enlevé, ils

avoient donc été en guerre avec eux, quoique l'Histoire garde un profond silence là-dessus. Mais elle a négligé une foule d'événemens semblables; tantôt parce qu'ils avoient fait partie d'événemens plus considérables; tantôt parce qu'ils avoient été les seuls exploits d'un général ou d'un commandant peu connu, souvent aussi parce que les auteurs qui en avoient parlé, ne passerent point à la postérité.

Lib. VII, p. 217. Si les Carnes firent partie d'un triomphe plus fâmeux, leurs dépouilles durent être confondues avec celles des Gaulois ou des Istriens. Je n'oserois dire que jamais les Venetes aient été subjugués autrement que par un traité d'alliance. Ce qui me fait croire que les Carnes furent confondus avec les Istriens, c'est que Tergeste étoit un de leurs bourgs, ainsi que nous l'apprend Strabon, & qu'ainsi ils avoient eu leur pays entre la Venetie & l'Istrie. Le malheur des Iapides fut d'habiter la partie des Alpes qui, étant la plus basse, offroit le passage le plus facile entre l'Italie & ce qu'on appella depuis l'Illyrie. Mais ce desavantage ne les empêcha pas de conserver encore leur liberté pendant près de deux siecles.

Ce ne furent point ces trois peuples

dont les plaintes furent portées à Rome par un roi des Gaulois leur allié. Ce fait mérite toute notre attention. Cencibile, roi des Gaulois, se plaignit que Cassius, avant de rentrer en Italie du côté d'Aquilée, eût outragé quelques peuples des Alpes qui étoient ses alliés. Ce Prince n'avoit point ses Etats dans les Alpes, il les avoit encore moins dans la grande Gaule ou dans la Gaule occidentale. Disons que son pays étoit celui que Plutarque a appellé *le bas des Gaules*, ou la basse Gaule, & par lequel il nous apprend que devoient entrer en Italie les Bastarnes, les Scordisques, & les autres alliés du roi de Macédoine.

Tout nous indique que le royaume de Cencibile fut le même dont la Pannonie étoit une province, & dans lequel les Boïens & les Taurisques furent les deux peuples dominans. A tous les traits qui le caractérisent nous pouvons reconnoître le prédécesseur d'un roi des Boïens, qui forma des prétentions sur un pays situé à l'orient de la Pannonie, ou du moins dans sa partie la plus orientale.

Il paroît que Cencibile étoit allié des Romains, ou qu'il le devint au tems dont nous parlons, mais un allié différent de ceux que Rome honoroit de ce

nom, tandis qu'ils étoient réellement ses esclaves. Il étoit assez puissant pour obliger les Romains à ne pas franchir les limites qu'ils avoient reconnues eux-mêmes, lorsqu'ils avoient dit que les Alpes devoient séparer les deux Empires.

Ce ne fut pas une des moindres fautes que fit Cassius d'irriter un Roi puissant, qui tenoit une des clés de l'Italie, & qui pouvoit y entrer lui-même & en ouvrir l'entrée aux Gaulois orientaux. Le Sénat effrayé ne négligea rien de ce qu'il crut capable d'appaiser ce Prince, & y réussit. Je crois qu'en l'appaisant il s'affranchit aussi de la crainte que lui avoient inspirée les Pannoniens, dont les forces devoient être formidables, mais qui étoient alors dans la dépendance des Gaulois.

C'est une raison de plus d'admirer le courage des Dardaniens, ou plutôt les ressources que trouve la liberté dans un pays pauvre & hérissé de montagnes. Il est très-douteux qu'ils eussent jamais subi le joug des Gaulois; mais il est certain qu'ils avoient recouvré leur indépendance s'ils l'avoient autrefois perdue, & qu'au tems où mourut Philippe ils défendirent leurs foyers contre les Bastarnes, les Thraces, & les Scordis-

ques. Ils résisterent à Persée lui-même avec moins d'obstination, s'il est vrai que ce Prince ne *les dompta ;* mais je crois plutôt qu'il remporta sur eux une victoire, qui jointe au voisinage des Bastarnes, ne lui laissa rien à craindre de leur part. *Tit. Liv. l. 43.*

Je dis que les Bastarnes en imposoient alors aux Dardaniens par leur voisinage, parce que je suis convaincu que ceux d'entre eux, qui avoient suivi Clondicus, ne repasserent point le Danube, & se fixerent dans un pays voisin de la Dardanie, si même ils n'en avoient pas occupé une partie. Cependant Persée ne pensoit point à les envoyer en Italie, & encore moins à les y conduire lui-même, comme l'avoit projetté son pere, si nous devons en croire nos conjectures & le témoignage d'Eumenes, qui assura en plein Sénat que Philippe avoit tiré les Bastarnes de leur pays pour porter la guerre jusque dans le cœur de l'Italie, où il se proposoit de conduire ces bandes redoutables lorsqu'elles lui en auroient frayé le chemin.

Persée, moins courageux que Philippe, ne vit que la nécessité de se défendre, & ne crut jamais avoir assez de troupes autour de lui. Mais dès qu'il

ne conduisoit point ses alliés à des conquêtes, & qu'au contraire il les appelloit dans ses états où ils ne pouvoient faire la guerre que pour lui, il falloit les payer, & Persée fut le plus avare des Rois. Les Bastarnes avoient toute l'avidité & tous les besoins des avanturiers. Gentius noyé dans le vin & incapable des sentimens qui font agir les grands Rois, & qui passent de leur ame dans celles de leurs sujets, ne pouvoit & ne vouloit rien faire sans argent.

Cependant Persée desiroit depuis longtems de mettre Gentius dans son parti. Le roi d'Illyrie ne desiroit pas moins vivement de se faire payer les services qu'il pouvoit rendre à un Prince dont la ruine devoit entraîner la sienne. Mais les deux Rois, qu'un intérêt essentiel devoit unir, n'avoient encore pu se rapprocher parce que l'un ne vouloit pas s'expliquer, & que l'autre s'obstinoit à ne le pas entendre. Gentius croyoit que son alliance valoit bien un subside, & qu'apparemment le roi de Macédoine n'en avoit pas un besoin bien pressant, puisqu'il ne pensoit pas encore à l'acheter. Persée vouloit que Gentius pensât & agît en Roi, & qu'il fît pour le seul intérêt de sa gloire & de son état, ce que lui prescrivoit une sage politique.

Chacun

Chacun d'eux vouloit trouver dans son allié les sentimens qu'il n'avoit pas. Il est difficile de décider lequel étoit le plus méprisable de ces deux Rois. Gentius devoit savoir qu'après en avoir assez fait pour se rendre suspect aux Romains, il falloit ou subir le joug ou périr. Persée étoit donc pour lui un allié nécessaire. Mais ce Prince étoit actuellement en guerre avec Rome ; il avoit un trésor immense dont les consuls Romains ne manquoient pas de parler dans leurs harangues. Au lieu de s'en faire le gardien & de le réserver à l'avidité de ses ennemis, il devoit le partager à ses amis, & le répandre autour de son thrône. Pour n'avoir pas pensé de même, le roi de Macédoine perdit pendant plusieurs campagnes le fruit d'une alliance nécessaire ; & Gentius laissa aux Romains le temps de s'accoutumer à la guerre contre Persée qu'ils ne regarderent bientôt plus comme un ennemi digne de les occuper tout entiers.

Enfin la conquête de l'Illyrie méridionale fournit à Persée une nouvelle occasion de sonder les dispositions de Gentius. Il lui envoya deux Ambassadeurs, l'un desquels étoit Pleuratus, seigneur Illyrien, qui ayant été chassé de chez lui, s'étoit réfugié dans la Ma-

cédoine. Ils avoient ordre de dire à Gentius tout ce que Persée avoit fait contre les Romains & contre les Dardaniens pendant l'été précédent, & tout ce qu'il venoit de faire contre les Illyriens pendant l'hiver. Après quoi ils devoient l'exhorter à faire alliance avec les Macédoniens & à se déclarer leur ami.

Les deux Ambassadeurs s'étant mis en route, passerent avec beaucoup de peine le mont Scordus, que Tite-Live appelle ailleurs Scodrus, en ajoutant qu'ils traverserent ensuite une vaste solitude que les Macédoniens avoient mise entre leur pays & les Dardaniens. Mais je crois que dans ces deux endroits l'historien Romain s'est trompé ; dans l'un, lorsqu'il dit que le mont Scordus séparoit la Macédoine de l'Illyrie, & touchoit aussi à la Dardanie ; dans l'autre, lorsqu'il suppose que les Ambassadeurs passerent le mont Scordus avant de traverser le désert que les Macédoniens avoient formé en Illyrie, pour tenir les Dardaniens éloignés de leurs frontieres. Polybe, que Tite-Live a traduit en cet endroit, n'avoit pas fait la même faute. Il avoit écrit que les deux Ambassadeurs traverserent le désert d'Illyrie ; qu'ils franchi-

tent le mont Scordus, & qu'après une route si difficile & si fatigante, ils arriverent enfin à la ville de ce nom, c'est-à-dire à Scorda, où ils comptoient trouver Gentius. Mais ce Prince étoit alors à Lissus, où il les fit venir, & où ils exécuterent leur commission. Le roi des Labeates ne marqua aucun éloignement pour l'alliance qu'on lui proposoit; il objecta seulement qu'il n'avoit aucune des choses qui sont nécessaires pour faire la guerre, & que sur-tout il manquoit d'argent. Persée étoit encore à Stubere lorsqu'on lui rendit cette réponse, & sur le champ il renvoya les mêmes Ambassadeurs avec un troisieme qu'il leur joignit, pour renouveller les mêmes instances, sans rien ajouter qui fût relatif à l'objection de Gentius, qu'il feignoit de n'avoir pas comprise. Il retourna aussi-tôt après dans la Penestie, où il mit de bonnes garnisons. En vain un officier Romain tenta de les en chasser. Il fut battu à Uscane, & ne réussit qu'à tirer des ôtages des villes de la Penestie, qui étoient restées fideles, & des Parthins que Persée n'avoit pas subjugués.

La seconde ambassade ne fut pas plus heureuse que la premiere. Gentius répondit que n'ayant point d'argent, il

n'étoit pas en état de rien entreprendre contre les Romains. Persée ne voulut point encore comprendre qu'il falloit de l'argent à un barbare aussi pauvre qu'avide, & lui envoya pour la troisieme fois un ambassadeur, sans l'autoriser à faire aucune offre telle que la desiroit Gentius.

Polyb. ambass. n. 77.

Mais le moment s'approchoit où Persée devoit comprendre qu'un Roi, qui remplit ses thrésors sans protéger ses peuples, est un brigand destiné à être dépouillé par d'autres brigands. Un troisieme Consul passoit la mer pour faire la guerre au successeur d'Alexandre.

Q. Martius Philippus arrivé en Thessalie, y trouva une bonne armée; car Hostilius y avoit au moins rétabli la discipline que son prédécesseur avoit laissé dépérir ; mais Philippe poussa ses vues plus loin, & changea tout le systême de la guerre. Au lieu de la continuer en Thessalie, il en transporta le théatre dans la Macédoine, prit un long détour pour y arriver, & traversa des montagnes qui paroissoient impraticables. Il avoit déjà surmonté les plus grands obstacles que la nature avoit à lui opposer, lorsqu'il rencontra une armée qui l'attendoit dans l'endroit où le pays commençoit à s'ouvrir. A quel-

ques milles de-là on auroit pû l'écraser. Mais on ne fait jamais pour se défendre ce que l'on fait pour attaquer. Cependant il auroit encore pû périr en cet endroit avec toute son armée, si Persée n'eût pas dès-lors perdu la tête. Pendant qu'avec douze mille hommes seulement, un de ses Généraux arrêtoit le Consul dans les montagnes, il couroit avec le reste de ses troupes le long de la mer où il n'y avoit rien à craindre, & les Romains échappoient à son Général par des précipices affreux, mais que le désespoir rendoit praticables dès qu'ils n'étoient pas défendus. Il restoit encore un moyen sûr de faire périr l'armée Romaine. C'étoit de garder le passage étroit que le mont Olympe laissoit entre la Macédoine & la Thessalie, & de tenir le Consul éloigné de la mer. Persée, au lieu de prendre ce parti, retira les garnisons qu'il avoit dans les défilés de Tempé, & abandonna quelques villes maritimes en même-temps qu'il fit jetter à la mer une grande partie de ses thrésors. Le Consul n'eut besoin que de ce que Persée avoit abandonné pour se faire un établissement sûr & commode, d'où, sans aucun obstacle que celui qu'il rencontreroit dans le courage des Macédoniens,

il pouvoit employer toutes les forces de la République contre celles de la Macédoine.

Cependant un Préteur, qui commandoit la flotte Romaine, attaquoit les villes maritimes. Il échoua cependant devant Cassandrée, que défendirent avec leur courage ordinaire huit cens Agrians & deux mille Penestes, que Pleuratus avoit envoyés d'Illyrie. Une troupe de Gaulois, qui entra dans la ville pendant le siege, acheva de décourager le Préteur; & il resta prouvé que si Persée au lieu de garder aux Romains un thrésor immense, l'eût employé à acheter des Gaulois & des Illyriens, la fortune des Romains auroit échoué contre celle des Macédoniens. « Je ne » sais, dit Polybe à ce sujet, quel » nom on doit donner à ce qui préci- » pite les hommes dans des fautes si » grossieres : est-ce absence d'esprit, » est-ce une fatalité qui les entraîne à » leur perte ? »

Ambass. n. 77.

J'ajouterai ici que les Romains eux-mêmes ne négligeoient pas de se procurer des troupes auxiliaires, & qu'ils faisoient sur-tout grand cas des Gaulois, jusque-là qu'Eumenès s'en retournant en Asie, après avoir secondé par mer les opérations des Romains, le Consul

le pria de lui laisser les Gaulois qu'il avoit amenés avec lui, ce que le roi de Pergame lui refusa.

Dans le même tems un roi des Gaulois Transalpins envoya des Ambassadeurs à Rome pour offrir des secours au Sénat dans la guerre de Macédoine. Ce Prince s'appelloit Balanos, mais on ignore sur quelle nation il régnoit. Le Sénat ordonna qu'il lui seroit fait des remercimens au nom du peuple romain, & qu'on lui enverroit un collier d'or du poids de deux livres, des coupes d'or du poids de quatre livres, un cheval enharnaché, & une armure de cavalier.

On voit par-là, & par ce que nous avons déjà dit, combien étoit ancien chez les Romains l'usage de faire des présens aux barbares qu'ils craignoient ou qu'ils vouloient mettre dans leurs intérêts.

Persée prit enfin le même parti, mais il le prit trop tard; & son avarice lui fit encore perdre le fruit d'une démarche que la nécessité lui avoit arrachée.

Hippias, qui avoit été chargé de la troisieme ambassade dont nous avons parlé, étoit parti pour l'Illyrie avant que les Romains fussent entrés dans la

Macédoine. Auſſi n'avoit-il pas été autoriſé à offrir la plus petite ſomme à Gentius; mais ce Prince, qui ſe laſſoit de n'être pas deviné, dit clairement à l'Ambaſſadeur qu'il ſe déclareroit contre les Romains, ſi le roi de Macédoine lui donnoit trois cens talens & les aſſurances convenables.

Hippias rendit cette réponſe à Perſée avant l'hiver & lorſque les Romains étoient déjà entrés dans la Macédoine. L'occaſion étoit favorable pour engager ce Prince à acheter ce qui lui manquoit avec une partie des thréſors qu'il avoit déjà fait jetter à la mer. Il conſentit à tout, & envoya Pantauchus, l'un de ſes plus intimes amis, à Gentius, pour lui promettre l'argent qu'il avoit demandé, donner & recevoir les ſermens accoutumés, offrir tels ôtages qu'il plairoit au roi d'Illyrie, recevoir de lui ceux qui ſeroient déſignés dans le traité, & convenir du tems & de la maniere des paiemens.

Pantauchus trouva Gentius à Meteon, qui étoit une ville des Labeates, & il ne lui fallut pas beaucoup de tems pour conclure avec lui. Le traité écrit & les ſermens prêtés, Gentius envoya les ôtages que Pantauchus avoit indiqués, & avec eux un Ambaſſadeur nommé

Olympion, pour recevoir de Persée les sermens & les ôtages. D'autres Députés furent chargés du soin de lui apporter l'argent qui lui avoit été promis.

Pantauchus fit encore plus ; il persuada à Gentius de nommer des Ambassadeurs pour accompagner ceux que Persée devoit envoyer à Rhodes, afin que leurs représentations réunies fissent plus d'effet sur ces insulaires, qui tenoient alors le premier rang entre les puissances maritimes de la Grece. Pour Pantauchus, il resta auprès du roi d'Illyrie afin de presser ses préparatifs, & pour l'engager à prévenir les Romains en gagnant les villes, les postes & les alliés, dont l'acquisition pouvoit contribuer au succès de la guerre. Il le pria sur-tout de se préparer à une guerre sur mer, lui représentant que de ce côté-là les Romains étoient absolument sans défense, & que sur la côte d'Epire comme sur celle d'Illyrie, il feroit sans peine tout ce qu'il voudroit. Gentius aussi docile sur cet article que sur les autres, se disposa sans délai à l'une & à l'autre guerre.

Persée donna de son côté les ôtages qu'on lui demandoit, & prêta les sermens convenus devant toutes les trou-

pes qu'il avoit avec lui, afin que les Macédoniens ne pussent ignorer une alliance qui devoit relever leur courage. Quant aux Députés chargés de recevoir l'argent, il les fit aller à Pella comme pour y recevoir les trois cens talens.

En même-tems Persée envoya des Ambassadeurs à Eumenès, & pour l'engager à être neutre dans cette guerre il lui promit une grosse somme d'argent; mais lorsqu'Eumenès eut consenti à ce qu'on lui demandoit, l'avarice de Persée lui fit regretter l'argent qu'il avoit promis; & en chicanant sur le tems du paiement & sur le lieu du dépôt, il perdit l'occasion de se faire un ami d'Eumenès, & d'obtenir par ce moyen une paix sûre & honorable. Le roi de Pergame qui craignoit de s'être rendu suspect, se hâta de prouver aux Romains qu'il n'avoit point pensé à abandonner leur alliance.

La conduite de Persée à l'égard de Gentius, fut encore plus infâme. Après qu'il eut fait compter aux Députés Illyriens toute la somme qu'il avoit promise à leur maître, il souffrit qu'ils la scellassent; mais il voulut que des gens à lui la portassent en Illyrie, & pour le présent il se contenta d'envoyer dix

talens * à Pantauchus, avec ordre de les donner à Gentius. Quant à ceux qui devoient porter le reſte, il leur enjoignit de ne marcher qu'à petites journées, & de s'arrêter ſur la frontiere pour y attendre de nouveaux ordres de ſa part. Cependant Gentius reçut les dix talens, & avec une légereté qui n'a point d'exemple, il fit auſſi-tôt jetter dans les fers deux Ambaſſadeurs que les Romains lui avoient envoyés. C'étoit un conſeil de Pantauchus, qui ne manqua pas d'en donner auſſi-tôt avis à Perſée. Ce Prince jugeant que Gentius étoit aſſez engagé pour ne pouvoir plus ſe dédire, envoya ordre à ceux qui portoient le reſte de l'argent, de revenir ſur leurs pas. On eût dit qu'il ne vouloit rien dérober aux Romains de la proie qui les attendoit, & que content d'avoir attaché la deſtinée de Gentius à la ſienne, il ſe ſoucioit peu de mettre ce Prince en état de corriger l'un & l'autre.

Perſée ne ſe borna pas à ces deux *Tit. L. l. XLIV. Plut. Paul. Emil. p. 98.*

* Tite-Live dit cinq talens dans cet endroit, mais dans la ſuite il dit que Gentius avoit reçu dix talens, & Plutarque en compte autant dans la vie de Paul-Emile, p. 101. J'ai donc cru que je pouvois corriger cet endroit de Tite-Live, ſans examiner ſi Perſée paya les dix talens en deux fois, ou ſi c'eſt une mépriſe de l'Hiſtorien Romain.

basseſſes, qui n'auroient peut-être pas encore ſuffi pour le perdre. Un grand nombre de Gaulois, du nombre de ceux qu'on appelloit Baſtarnes, erroient alors dans l'Illyrie. Depuis que cette nation avoit paſſé le Danube, elle n'étoit plus accoutumée ni à labourer la terre, ni à nourrir des troupeaux, ni à faire le commerce; elle vivoit de la guerre, & ſa ſeule occupation, ſon unique métier étoit de combattre & de vaincre. Elle avoit offert dix mille hommes de cavalerie à Perſée, & ces dix mille hommes en faiſoient vingt mille, parce que chaque cavalier avoit avec lui un fantaſſin qui ne le quittoit ni dans la marche, ni dans le combat, & qui prenoit ſa place dès qu'il étoit bleſſé ou tué. Perſée avoit promis dix pieces d'or pour chaque cavalier, la moitié pour chaque fantaſſin, mille pieces pour chaque Général, & le tout devoit être payé comptant.

Le roi de Macédoine ayant appris que les Gaulois étoient en marche pour le venir joindre, partit de ſon camp ſur l'Enipée avec la moitié de ſon armée; donna ſes ordres ſur toute la route pour qu'on tînt prête une quantité ſuffiſante de bled, de vin & de beſtiaux; prit avec lui des chevaux, des harnois &

des saïons pour en faire présent aux chefs ; mais il ne prit que très-peu d'or, parce qu'il comptoit n'en donner qu'aux principaux d'entre les Gaulois, & ne doutoit pas que la multitude ne se contentât d'en espérer. Il s'arrêta près d'Alamana, ville située sur le bord de l'Axius, & campa en cet endroit. Les Gaulois s'étoient arrêtés auprès de Desudaba, dans la Médique, & attendoient là qu'on leur payât la solde dont on étoit convenu avec eux. Il y avoit soixante-quinze milles de-là au camp du Roi sur l'Axius. Ce Prince leur envoya Antigonus, l'un des Seigneurs de sa cour, pour leur dire que l'armée devoit se rendre à Bylazore dans la Peonie, où Persée avoit donné ses ordres pour qu'on lui fournît tout en abondance, & que les Princes devoient venir trouver le Roi, qui se proposoit de les combler de présens en habits, argent & chevaux. *Pour ce qui est de ces présens*, répondirent les Gaulois, *il sera tems de les voir quand nous y serons ; mais pour l'or qui doit être distribué comptant aux cavaliers & aux fantassins, suivant la convention,* l'avez-vous apporté avec vous ? La réponse n'ayant pas été satisfaisante, Clondicus, roi des Gaulois, ajouta, parlant à Antigonus : *Retournez vers votre maître,*

& déclarez-lui que si les Gaulois ne reçoivent d'abord l'or & les ôtages qui leur ont été promis, ils ne passeront pas d'un seul pas l'endroit où vous les voyez.

Antigonus ayant rendu cette réponse à Persée, il assembla son conseil; & comme il vit bien quel seroit le sentiment de ceux qui le composoient, il ne cessa de déclamer contre la férocité & la perfidie des Gaulois; qu'il falloit profiter de l'expérience de ceux qui avoient eu sujet de se repentir de leur alliance avec cette nation; qu'il étoit trop dangereux de recevoir dans la Macédoine une armée aussi nombreuse; qu'elle y seroit plus à craindre comme alliée que les Romains comme ennemis. Que se seroit assez de cinq mille cavaliers pour faire la guerre avec avantage, & que c'étoit tout ce qu'il en falloit recevoir pour n'en avoir rien à craindre. Les Conseillers de Persée virent bien que ce n'étoit pas le nombre des Gaulois qu'il craignoit, mais celui des pieces d'or qu'il regrettoit. Cependant comme il ne se trouva personne qui osât le contredire, Antigonus fut renvoyé au camp des Gaulois avec ordre de leur déclarer que le Roi ne prenoit à son service que cinq mille cavaliers, & qu'il ne se soucioit pas de tout le reste.

Ce ne fut qu'un murmure général dans toute l'armée lorſqu'elle eut entendu cette déclaration, & Antigonus croyoit toucher à ſa derniere heure. Mais Clondicus, ſans ſe répandre en reproches, ſe contenta de lui demander où étoit l'argent que devoient au moins toucher les cinq mille cavaliers: l'Ambaſſadeur tergiverſa dans ſa réponſe, & fut congédié ſans qu'on lui fît aucun mal. Les Gaulois reprirent le chemin du Danube, en ravageant toute la contrée de la Thrace qui ſe trouva ſur leur route. Je ne m'étendrai point avec Tite-Live ſur l'emploi que Perſée auroit pu faire de l'armée Gauloiſe & ſur l'utilité dont elle lui auroit été. Vingt mille hommes de plus & vingt mille Gaulois, quelque part qu'on les eût employés, auroient été plus que ſuffiſans pour détruire l'armée Romaine que Perſée embarraſſoit avec ſes ſeules forces. Plutarque aſſure qu'à la vue des Baſtarnes les Macédoniens avoient ſenti leur courage ſe ranimer. Ils étoient, dit-il, d'une taille prodigieuſe, très-adroits à tous les exercices du corps, & ſur-tout à manier les armes; fiers, audacieux & n'ouvrant la bouche que pour ſe répandre en ménaces. On étoit perſuadé que les Romains, loin d'attendre de

si terribles ennemis, ne pourroient pas même soutenir leurs regards, & qu'ils seroient effrayés à la vue de leur démarche étrange & épouvantable.

Cependant le moment fatal étoit arrivé où le Consul Paul Emile & le Préteur Anicius devoient porter les derniers coups à deux monarchies. L'un & l'autre passerent la mer en la derniere année de la 152e olympiade. Peu nous importe de savoir comment fut consommée la ruine d'un Prince lâche qui avoit fait tout ce qu'il falloit pour périr; comment, après s'être privé des secours les plus puissans, il implora en vain l'assistance des Bisaltes; comment enfin il fut pris après s'être refugié dans l'Isle de Samothrace avec ses thrésors, & avoir tenté en vain de se retirer chez Cotys, roi des Odryses.

L'an de Rom. 585, av. J. Ch. 167.

L'histoire de Gentius nous intéresse davantage, parce qu'elle est celle d'un Roi barbare, & que la conquête de ses états donna d'autres voisins aux Romains, & nous conduira à d'autres événemens qui entrent dans notre plan.

Gentius s'étant engagé à faire la guerre aux Romains de la maniere que nous l'avons dit, rassembla toutes ses troupes à Lissus au nombre de quinze mille hom-

mes. De-là il envoya son frere Caravantius dans le pays des Caviens, à la tête de mille hommes d'infanterie & de cinquante cavaliers, avec ordre de subjuguer cette nation par la terreur ou par la force. Nous ne connoissons cette petite nation que par cet endroit de l'histoire. Tout ce que l'on pourroit conjecturer, seroit qu'elle n'étoit pas étrangere aux Cavares, peuple Gaulois qui habitoit entre le Rhône & les Alpes, & qui lui-même ne devoit pas être fort puissant. Valence étoit la ville principale des Cavares. Durnium & Caravantis étoient deux villes des Caviens. La premiere se rendit de bonne grace à Caravantius, la seconde lui ferma ses portes; & comme il ravageoit son territoire, les Caravantins l'attaquerent & lui firent perdre quelques soldats. *Plin. lib. III. n. 5.*

Cependant Gentius étoit parti de Lisse avec le gros de son armée, & s'étoit avancé jusqu'aux portes de Bassanie, à cinq milles de Lisse. Les Bassaniates étoient alliés des Romains, & persisterent dans cette alliance malgré la sommation que Gentius leur fit faire. Sur la réponse qu'il en reçut il commença le siege, & Appius Claudius se mit en campagne pour le lui faire lever. Outre les troupes Romaines qui étoient

à ses ordres, il avoit pris avec lui quelques troupes auxiliaires que lui avoient fournies les Bullians, les Apolloniates, & les Dyrrachiens. Il alla camper avec cette armée sur les bords du Genusuus, bien résolu de faire repentir Gentius de l'alliance qu'il venoit de conclure avec Persée & de l'affront qu'il avoit fait aux Ambassadeurs Romains. Mais il étoit encore dans ce camp lorsqu'Anicius, qui venoit le remplacer, arriva à Apollonie, & lui envoya ordre de l'attendre dans le même endroit. Il y arriva le troisieme jour, & aux troupes auxiliaires que Claudius avoit rassemblées, il joignit encore deux mille fantassins & deux cens cavaliers que lui fournirent les Parthins; il étoit sur le point d'entrer en Illyrie avec toutes ces forces & de secourir les Bassaniates, lorsqu'il se vit arrêté par la nouvelle qu'il reçut, que la côte étoit en proie à une flotte de quatre-vingts bâtimens legers, que Gentius avoit envoyés par le conseil de Pantauchus pour ravager les terres des Apolloniates & des Dyrrachiens. Si l'on en croit Appien, Anicius dissipa cette flotte & en prit une partie, après quoi il entra de nouveau dans l'Illyrie, battit Gentius, & l'obligea de s'enfuir à Scodra. La fuite du roi d'Illyrie livra

un grand pays au Préteur, & la clémence dont il usa envers ceux qui se rendirent à lui, engagea toutes les villes de cette contrée à lui ouvrir leurs portes. Il arriva ainsi jusque dans les environs de Scodra. Cette ville étoit la place la plus importante de toute l'Illyrie, non-seulement parce que Gentius en avoit fait sa capitale & s'y étoit retiré, mais encore parce qu'elle étoit la plus forte qu'eussent les Habeates, & celle dont l'accès étoit le plus difficile.

Deux rivieres couloient à l'orient & l'occident de cette ville. La premiere s'appelloit Clausala ; la seconde, nommée Barbana, avoit sa source dans le marais Labeatide. Ces deux rivieres se joignoient au dessous de la ville pour se jetter ensemble dans l'Oriunde, qui avoit sa source dans le mont Scodrus, & qui après avoir reçu un grand nombre d'autres rivieres, alloit lui-même perdre ses eaux & son nom dans la mer Adriatique. Cette description convient parfaitement à la position de la ville de Scutari, qui est située, non sur le *Drilon* *, où Pline a dit par méprise que Scodra étoit située, mais sur une riviere qui se jette dans le Drilon. On voit encore par-là que l'Oriundus de Tite-Live est le Drilon de Pline, & que le pays

* *Ou* Drin, *Pline*, *l.* *III*, *n.* *26*.

des Labeates faisoit partie de la Dalmaltie, dont il paroît que le nom n'étoit pas encore connu au temps dont nous parlons. Deux des rivieres dont parle Tite-Live, sont le Drin blanc & le Drin noir ; & tout le pays qu'elles arrosent fait aujourd'hui partie de l'Albanie.

Mais, comme je l'ai déjà remarqué, il n'est pas certain que Tite-Live ne se soit pas trompé dans la position ou dans l'étendue qu'il assigne au mont Scodrus, qu'il dit ici être la plus haute montagne de toute cette contrée. Cette haute montagne a, dit-il, au-dessous d'elle à l'orient la Dardanie, au midi la Macédoine, & à l'occident l'Illyrie. Je croirois plutôt que la partie de cette montagne qui, en se prolongeant vers le midi, touchoit à la Macédoine, étoit le mont Candava ; que le Scodrus faisoit partie de l'Ardius ; qu'une de ses branches qui s'avançoit vers la mer, séparoit l'Illyrie proprement dite de la Dalmatie ; qu'à l'orient, mais en tirant vers le nord, il avoit la Dardanie ; & qu'au midi de ce dernier pays, & au nord du mont Scome, qui couvroit la Macédoine de ce côté-là, étoit le désert que Polybe place entre le mont Scodrus & la Macédoine.

Scodra pouvoit faire une longue rési-

ſtance, & peut-être Anicius auroit échoué devant cette place, ſi la témérité qu'il eut de l'attaquer n'avoit pas été corrigée par la témérité plus grande encore qu'eurent les Labeates de ſortir de leurs murailles pour le combattre en raſe campagne. Ils furent battus, & deux cens hommes reſtés ſous les portes de la ville atteſterent, que peu s'en étoit fallu que les Romains n'entraſſent dans la ville avec les fuyards. Cette défaite abattit tellement le courage de Gentius, que, ſans différer, il envoya vers Anicius Teutic & Bell, qui étoient deux princes de la nation, pour lui demander une treve de trois jours, pendant laquelle il pût ſe réſoudre ſur le parti qu'il avoit à prendre. Elle lui fut accordée, & il en profita pour remonter la Barbana juſqu'au lac Labeatide, ſous prétexte de chercher un endroit écarté, où il pût penſer tranquillement à ſes affaires. La vérité étoit qu'il avoit voulu attendre en cet endroit un corps de pluſieurs mille hommes que ſon frere devoit lui amener. Mais comme il n'en ſçavoit rien que par un bruit qui s'en étoit répandu & qui ſe trouva faux, il revint au bout de trois jours à Scodra ſur le même bateau qui l'avoit conduit au lac, & avec la fatale réſolution d'aller trou-

ver lui-même le général Romain. Après en avoir obtenu la permiſſion, il ſe rendit dans la tente d'Anicius, & commença par s'accuſer lui-même de folie; après quoi paſſant aux prieres & aux larmes, il ſe jetta aux genoux du Préteur, & ſe remit à ſa diſcrétion. Celui-ci lui dit d'avoir bon courage, l'invita à ſouper, lui permit de rentrer dans la ville, & lorſqu'il fut de retour, le fit manger avec lui. Enſuite il le donna en garde à un Tribun de légion, & l'on vit pour la premiere fois un Roi qui, pour avoir reçu d'un autre Roi ce qu'on donnoit à un vil gladiateur, avoit perdu ſa couronne & ſa liberté. Anicius ne fut pas plutôt maître de Scodra, qu'il fit mettre en liberté les deux ambaſſadeurs Romains que Gentius avoit tenus dans les fers, & envoya l'un d'eux à Medeon, dans le pays des Labeates, pour s'y ſaiſir des parens & des amis du Roi. Il n'y trouva aucune réſiſtance, & ramena dans le camp Leva, femme de Gentius, ſes deux fils Scerdilete & Pleuratus, & ſon frere Caravantins. Peu de jours après il fit partir cette famille infortunée avec Gentius, ſa mere & pluſieurs princes Illyriens, & les envoya à Rome, où ils devoient orner ſon triomphe. Cette guerre fut finie en trente

jours ſelon Tite-Live, ou en vingt jours ſelon Appien. Mais qu'elle ait duré dix jours de plus ou de moins, elle fut toujours très-courte, & eut cela de remarquable, qu'elle fut la ſeule dont on apprit la fin à Rome, en même-tems que l'on ſut qu'elle avoit été entrepriſe.

On a pû remarquer que Gentius mérita ſon malheur, plus encore qu'Anicius ne mérita ſes ſuccès.

Au-lieu de ſe choiſir un bon poſte où il pût attendre tous ſes renforts, Gentius commença la guerre par un ſiége, ce qui eſt choiſir un très-mauvais poſte, quand on peut être attaqué par une armée à-peu-près égale. Il fut battu, & par ſa fuite il abandonna un grand pays au vainqueur pour ſe renfermer dans une ville. Anicius ne fut gueres plus ſage, lorſqu'il alla attaquer une place forte & ſpatieuſe, où il avoit forcé une armée de s'enfermer, & il auroit eu lieu de s'en repentir, ſi Caravantius avoit pû former une ſeconde armée, ou que les Illyriens ne l'euſſent pas attaqué, avant qu'il eût fait ſes diſpoſitions pour le ſiege, & lorſqu'il étoit encore en meſure de recevoir la bataille. Mais il ne les auroit peut-être pas encore punis de cette faute, ſi Gentius eût penſé aux reſſources qu'il avoit plûtôt

qu'à celles qui lui manquoient. Sa lâcheté acheva ce que son imprudence avoit fort avancé, & ce qu'avoit commencé sa tyrannie.

Tite-L. l. XLV. La réalité de cette derniere cause est déjà prouvée par le témoignage de Tite-Live; ajoutons quelques faits qui en fourniront une nouvelle preuve. Anicius partit de Scodra, après y avoir mis une bonne garnison, il en mit aussi à Rhizon & à Olchinium, deux places dont la position lui parut importante. De-là il passa dans l'Epire, où il détruisit la faction de Persée, après quoi il rentra dans l'Illyrie avec cinq Commissaires, qu'on avoit envoyés de Rome pour mettre ordre aux affaires de cette province. S'étant rendu à Scodra, il y convoqua tous les princes d'Illyrie, & lorsqu'ils furent assemblés, il leur déclara de l'avis de son conseil, que le Sénat & le peuple Romain vouloient que les Illyriens fussent libres; que toutes les garnisons Romaines alloient être retirées de toutes les villes, forteresses & châteaux; qu'outre la liberté, les Isséens, les Taulantiens, & entre les Dassaretiens, les Tirutes, les Rhizonites, les Olciniates, jouiroient d'une immunité entiere, parce qu'ils avoient abandonné Gentius, lorsque ses affaires étoient encore en

en bon état ; que les Daorſes jouiroient du même avantage, parce qu'ils avoient abandonné Caravantius, & avoient paſſé avec leurs armes dans le camp des Romains ; que les Séodriens, les Daſſarenſes, les Selepitans & les autres Illyriens, payeroient aux Romains la moitié de ce qu'ils avoient payé à leur Roi. A la ſuite de cette déclaration, qui faiſoit le procès à Gentius, le préteur Romain diviſa l'Illyrie en trois diſtricts, dont chacun devoit avoir un conſeil commun. Dans le premier furent compris les anciens alliés du peuple Romain ; tous les Labeates compoſerent le ſecond. On rangea dans le troiſieme les Agravonites, les Rhizonites, les Olciniates & leurs voiſins.

J'ajouterai à ce que dit Tite-Live, que l'Illyrie fut traitée comme la Macédoine, & qu'on établit dans ces deux contrées la même forme d'adminiſtration. On ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici ce qui regarde ce Royaume, autrefois ſi puiſſant ; & je ſuis d'autant plus obligé d'en faire mention, qu'une partie des détails qui le concernent intéreſſe pluſieurs peuples dont j'ai écrit l'hiſtoire.

Paul-Emile entouré de dix commiſſaires, aſſis ſur un tribunal, ayant devant

lui un huissier & un héraut qui fit faire silence, déclara à haute voix devant une multitude innombrable : que les Macédoniens étoient libres ; qu'ils conservoient leurs villes, leurs terres & leurs loix ; qu'ils se choisiroient eux-mêmes leurs magistrats ; qu'ils ne paieroient à l'avenir que la moitié de ce qu'ils avoient payé à leurs Rois, & que la Macédoine seroit partagée en quatre régions ; que la premiere comprendroit tout le pays situé entre le Strymon & le Nessus, & tout ce que Persée avoit possédé à l'orient de ce dernier fleuve, bourgs, châteaux & villes, à l'exception d'Ænus, Maronée & Abdere.

Que le pays situé à l'occident du Strymon, savoir la Bisaltique & la ville d'Héraclée, surnommée Sintique, feroient aussi partie de cette région.

Que dans la seconde seroit compris tout le pays situé entre le Strymon à l'orient & l'Axius à l'occident, excepté les Bisaltes & Héraclée, mais aussi sans en excepter les Peons qui habitoient sur la rive orientale de l'Axius.

Que l'Axius à l'orient, le Penée à l'occident, le mont Bora au nord, devoient servir de limites à la troisieme région, à laquelle on assigna aussi la partie de la Péonie qui étoit à l'occi-

dent de l'Axius, & les villes d'Edesse & de Beroee.

Que la contrée située au nord du Bora, & qui confinoit d'un côté avec l'Epire & de l'autre avec l'Illyrie, composeroit la quatrieme région.

Que les villes où se tiendroient les assemblées générales de chaque région, seroient Amphipolis dans la premiere, Thessalonique dans la seconde, Pella dans la troisieme, & Pelagonie dans la quatrieme; que ce seroit aussi dans ces villes qu'on porteroit l'argent provenant des contributions, & qu'on éliroit les Magistrats.

Jusque-là le discours de Paul Emile paroissoit contenir autant d'oracles d'un dieu bienfaisant. Il ajouta que personne ne pourroit ni se marier, ni vendre ou acheter des maisons ou des terres hors de sa région; que l'exploitation des mines d'or & d'argent seroit interdite aux Macédoniens; qu'on leur permettoit celle des mines de cuivre & de fer; qu'ils ne pourroient se servir de sel étranger.

Les Dardaniens avoient réclamé la Péonie parce qu'elle leur avoit appartenu, & qu'elle étoit limitrophe de leur pays. Paul Emile déclara que tous les peuples qui avoient obéi à Persée de-

voient être libres. Mais après avoir refusé aux Dardaniens cette premiere demande, il leur accorda le commerce du sel, ordonna à la troisieme région de le faire transporter à Stobes dans la Péonie, & en fixa le prix.

Il défendit encore aux Macédoniens de couper ou de souffrir qu'on coupât chez eux aucun bois propre à la marine.

Aux régions qui confinoient avec les Barbares, (& elles étoient toutes dans ce cas, hors la troisieme,) il permit de tenir des garnisons en armes à l'extrémité de leurs frontieres. Tels furent les principaux réglemens que les Macédoniens reçurent de leur vainqueur & qui les affecterent très-diversement. La liberté & la diminution des impôts ne pouvoient que leur causer autant de plaisir que de surprise ; mais le partage qu'on avoit fait de leur monarchie en quatre régions, entre lesquelles il ne devoit rester aucune liaison, leur paroissoit aussi cruel que la séparation violente que l'on feroit dans un corps animé, des membres qui le constituent, & qui ayant un besoin mutuel les uns des autres, ne peuvent exister séparément ; tant ils ignoroient, ajoute Tite-Live, combien la Macédoine étoit éten-

due, combien la division en étoit facile, & jusqu'à quel point chacune de ses parties pouvoit se suffire à elle-même.

Il prouve cette vérité par la description suivante, qui ne peut être déplacée dans une histoire des Barbares.

La premiere région est habitée par les Bisaltes, peuple très-belliqueux, & dont le pays est au-delà du Nessus, dans les environs du Strymon. Elle produit toutes sortes de fruits; elle a des mines, & contient la ville d'Amphipolis qui, par son assiette, est la clef de la Macédoine du côté de l'orient. La seconde a deux ports fameux & commodes, & deux grandes villes, Thessalonique & Cassandrie; elle renferme la Pallene, qui est un pays très-fertile.

Dans la troisieme on trouve trois villes considérables, Edesse, Berœe & Pella. La nation des Vettiens, qui en occupe une partie, est une des plus belliqueuses que l'on connoisse; elle a aussi pour habitans un grand nombre de Gaulois & d'Illyriens, qui sont des cultivateurs infatigables.

Les Eordéens, les Lincestes & les Pélagons habitent la quatrieme, dont sont aussi partie l'Atintanie, la Stymphalide & l'Elimiotide. Tout ce pays est très-froid, rude & ingrat. Le ca-

ractere de ses habitans s'accorde avec la nature de son sol & la température de l'air qu'on y respire. Le voisinage des Barbares augmente encore leur férocité, soit qu'ils leur fassent la guerre, soit que, dans le sein de la paix, ils leur communiquent leurs mœurs & leurs coûtumes.

Tout ce détail prouve que les Romains eurent raison de diviser une si grande puissance. Il ne prouve point que les Macédoniens eussent tort d'être affligés d'un partage qui détruisoit jusqu'à l'ombre de leur ancienne grandeur.

Tite-Live ne parle point des Autariates dans l'énumération qu'il fait des peuples de la Macédoine. Une partie de cette nation avoit cependant été transportée dans les environs du mont
Lib. 4, c. 17. Orbele, que Pline compte avec le Scopius & le Rhodope, entre les montagnes de la Macédoine. Mais il s'en faut bien que Tite-Live ait nommé tous les peuples qui habitoient cette contrée. Pline en comptoit cent cinquante, & n'en a nommé qu'une partie. Il ajoute qu'en un seul jour Paul Emile livra au pillage & vendit soixante-douze villes de la Macédoine. Cette anecdote omise par Tite-Live, me paroît être la même
P. 497. qu'Appien raconte de l'Illyrie, en at-

tribuant pourtant à Paul Emile cette cruelle exécution ; ce qui seul prouve qu'Appien s'est trompé, & qu'il faut s'en tenir à ce que Pline en dit. Ce dernier Auteur détermine aussi de la maniere suivante la position des Barbares, qui étoient voisins de la Macédoine.

Dans la partie de cette province qui, en s'avançant vers l'Epire, se prolonge derriere la Magnesie & la Thessalie, elle est exposée aux incursions des Dardaniens. Du côté du nord la Péonie & la Pélagonie lui servent de rempart contre les Triballes. Il dit ensuite que vers la frontiere d'où coule l'Axius, habitent les Dardaniens, les Treres & les Pieres, dans le voisinage de la Macédoine.

CHAPITRE VIII.

Position des Romains à l'égard des Peuples barbares de l'Europe. Frontieres de leur Empire. Remarques générales sur le sort que devoient avoir les différentes nations de l'Europe. Expédition contre les Gaulois des Alpes. Motifs de la guerre que les Romains entreprirent contre les Dalmates. Formation de cette nouvelle puissance. Les Dalmates battent un Consul,

qui prend sa revanche. Un autre Consul prend & détruit leur ville capitale. Ils ne sont pourtant pas conquis.

APRÈS avoir achevé la conquête de la Macédoine, & lorsqu'Anicius eut aussi subjugué le royaume de Gentius, Paul Emile connut encore des Illyriens qui n'avoient pas été assez punis de leur alliance avec Persée & des secours qu'ils lui avoient donnés. Il envoya contre eux ses deux fils, P. Nasica & Q. Maximus, avec ordre de ravager leurs terres & de venir ensuite le joindre à Auricum; mais ils le devancerent après avoir exécuté leur commission; ce qui prouve qu'elle fut également facile & peu importante. Du côté de l'Orient, Paul Emile avoit passé le Strymon. Mais le camp le plus éloigné qu'il eût pris, n'avoit été qu'à un mille d'Amphipolis, en tirant vers la Thrace. Il ne donna donc à l'empire Romain d'autres frontieres, de ce côté-là, que celles qu'avoit eues la Macédoine. Ce n'étoit pas que les Romains manquassent de prétextes pour faire la guerre aux Thraces; mais tout ce qui n'étoit pas barbare dans la contrée qui portoit leur nom, ou avoit subi le joug sous le nom de la liberté, ou

Tit. Liv. XLV.

appartenoit au roi de Pergame, ou devoit lui appartenir. La fameuſe ville de Byzance étoit dans ce dernier cas; puiſqu'un des plus grands reproches qu'Eumenès, & après lui les Romains firent à Perſée, fut d'avoir ſecouru les Byſantins contre la teneur des traités.

Quant aux Thraces barbares, la politique des Romains leur défendoit de les attaquer encore les armes à la main. Il falloit qu'auparavant ils ſe fuſſent affermis dans leur nouvelle conquête. Des négociations, des traités d'alliance, des expéditions peu importantes & ſous le nom d'auxiliaires, devoient précéder une plus grande entrepriſe, & ce ne devoit être qu'après un grand nombre d'années que la Thrace ſe trouveroit ſubjuguée, ſans preſque ſçavoir comment elle l'avoit été. Les Romains ſavoient qu'une conquête, qui en ſuit rapidement une autre, affermit rarement la premiere, & eſt encore moins ſolide. Il falloit laiſſer à la Macédoine ſes anciens beſoins, en lui laiſſant ſes anciens ennemis, après l'avoir miſe hors d'état de ſe défendre par elle-même. Il falloit que les Macédoniens euſſent, en quelque ſorte, le choix entre la condition à laquelle ils venoient d'être réduits, & celle que leur auroient fait ſubir les Thraces ou

les Dardaniens, & qu'en donnant la préférence à la premiere, en réclamant souvent l'assistance des Romains, ils ratifiassent, pour ainsi dire, les loix de leur dépendance, & devinssent Romains eux-mêmes, par une espece de choix, qui pour n'être pas entiérement libre, n'en avoit pas moins l'effet de les lier intimement à l'empire auquel ils venoient d'être incorporés.

Cette politique est peut-être sans exemple par-tout ailleurs que chez les Romains; mais leur république ne mouroit point comme les autres conquérans; & s'ils comptoient le succès d'une bataille entre les choses incertaines, ils regardoient comme certain celui de toutes les guerres qu'ils se donnoient le tems de projetter & de préparer.

Tit. Liv. l. XLV. Tel fut le motif secret de la conduite qu'ils tinrent à l'égard de Cotys, roi des Odryses. Bitis, fils de ce Prince, avoit été arrêté avec Persée, dont il étoit l'ôtage, & avoit été conduit à Rome lorsqu'on y mena Persée & Gentius. Quand ensuite on envoya dans les prisons qui leur avoient été destinées, ces deux Rois & les autres prisonniers qui partageoient leur infortune après avoir partagé leurs fautes & leur tyrannie, Bitis

fut conduit à Carſeoles, pour y être mis en priſon avec les autres ôtages.

Cotys n'avoit ni oublié ſon fils, ni deſeſpéré de fléchir les Romains en faveur d'un Prince innocent. Ses Ambaſſadeurs arriverent bien-tôt à Rome avec la rançon de Bitis, en argent, & d'autres ôtages qui devoient répondre de ſa fidélité à remplir les nouveaux engagemens, qu'il ne doutoit pas qu'on ne lui fît contracter.

Le ſénat leur ayant donné audience, ils firent l'apologie de leur maître, en diſant que ce n'avoit pas été de ſon plein gré que le roi des Odryſes avoit ſecouru Perſée, puiſqu'il avoit été obligé de lui donner des ôtages; & ils terminerent leur diſcours, en priant le ſénat de les relâcher pour telle rançon qu'il lui plairoit de fixer. On répondit aux Ambaſſadeurs, par ordre du ſénat, que le peuple Romain ſe ſouvenoit de l'ancienne amitié qu'il y avoit eue entre lui, Cotys, ſes ancêtres & la nation des Thraces; que ce Prince ſe juſtifioit mal, en diſant qu'il avoit donné des ôtages à Perſée; que c'étoit-là préciſément ce qu'on avoit raiſon de lui reprocher, puiſque Perſée, tranquille poſſeſſeur de ſes états, & libre d'employer toutes ſes forces contre les Thraces, n'auroit pour-

tant jamais été un ennemi qu'ils eussent dû redouter ; que Cotys avoit préféré de son plein gré les bonnes graces de Persée à l'amitié des Romains ; que cependant le sénat auroit plus d'égard à ce qui étoit de sa dignité, qu'à ce que méritoit Cotys ; qu'on lui renverroit son fils & les autres ôtages ; que le peuple Romain ne sçavoit pas vendre ses bienfaits, & qu'il aimoit mieux en laisser le prix dans le cœur de ceux qui les recevoient, que de se le faire payer comptant. En même-tems, on nomma trois Ambassadeurs pour reconduire les ôtages en Thrace ; car les Romains ne négligeoient aucune occasion d'envoyer des Ambassadeurs chez les nations étrangeres. On fit à ceux de Côtys les mêmes présents qu'on avoit faits, quelques années auparavant, à d'autres ambassadeurs venus de la Thrace. Bitis fut conduit de Carseoles à Rome avec ses compagnons, & en partit avec les trois Ambassadeurs du peuple Romain, pour être rendu à son pere. Peu de tems après Gentius fut mené en triomphe avec sa femme, ses enfans, son frere Caravantius, & quelques nobles Illyriens. Ainsi finirent la guerre de Macédoine & celle d'Illyrie, la 166e année avant notre ere. La république Romaine se trouva

Olymp. 153, an. 1, de R. 586.

par les deux conquêtes qui en furent le fruit, dans la position la plus singuliere où se soit jamais trouvée une grande puissance. Les Liguriens ne reconnoissoient point encore sa domination en Italie, & dans toutes les Gaules aucun peuple ne lui obéissoit, tandis qu'une grande partie de l'Espagne étoit déjà conquise. Les Alpes arrêtoient encore dans toute leur longueur l'audace de ses Généraux & la bravoure de ses soldats; l'Istrie lui obéissoit déjà. L'Illyrie proprement dite, qu'on appelle aujourd'hui l'Albanie, avoit reçu ses loix, & la Dalmatie, qui étoit entre elle & l'Istrie, n'avoit point encore vu ses armées. Dans toute la Grece, Rome avoit plus d'ennemis secrets que d'alliés fideles, & ne comptoit pas un seul sujet; la Macédoine, sous une apparence de liberté, étoit devenue une province de l'Italie. La Thrace nourrissoit aux Romains des sujets, des alliés & des ennemis; & derriere la Thrace, au nord de la Macédoine, à côté de l'Illyrie & de l'Istrie, étoit un grand pays dans lequel les Romains devoient trouver beaucoup plus d'ennemis que d'alliés, & des ennemis d'autant plus redoutables, qu'ils pouvoient faire entrer dans leur querelle tous les peuples

du nord, ou s'ils étoient détruits, leur laisser leurs terres à envahir & leurs malheurs à venger.

C'étoit dès-lors le tems où le nord avoit déclaré la guerre au midi; mais la férocité des peuples du nord étoit presque la même chez leurs plus proches voisins, & ceux-ci regagnoient par la connoissance de l'art militaire ce qu'ils avoient de moins du côté de la taille, de la force du corps & de ce courage téméraire qui renverse tout. Plus loin vers le midi, ces dernieres qualités étoient encore moins marquées, mais il y avoit la même proportion entre les peuples de ce troisieme climat & ceux du second, qu'entre ceux-ci & les peuples du nord. Cette espece de gradation ne finissoit qu'à la mer, & il n'y avoit que les Romains qui, par l'excellence de leur discipline & l'habileté de leurs Généraux, sortissent de cette proportion. Une suite de ces différences dut être que les incursions des peuples du nord eurent quelque succès, mais qu'il ne put pas être assez complet pour qu'après avoir vaincu leurs voisins, il leur restât assez de force & d'impétuosité pour vaincre encore les voisins de leurs voisins.

Mais les peuples du midi devoient

être dans le plus grand danger, si leurs voisins venant à s'unir avec les peuples du nord, il se formoit par cette union une masse énorme qui se jettât tout d'un coup vers le midi. Ce danger devoit être le même si les peuples du midi ayant conquis leurs voisins & leur ayant communiqué leurs arts & leurs mœurs, la gradation de force & de férocité se trouvoit détruite, ensorte qu'il n'y eût plus que deux classes d'hommes, & pour ainsi dire deux climats qui se touchassent. Il est vrai que dans le cas où une conquête auroit réuni en un même empire tous les peuples méridionaux, cette réunion auroit formé une masse énorme qui, moins solide dans chacune de ses parties, auroit pu résister avec quelque avantage aux peuples du nord, si ceux-ci ne se trouvoient pas également unis. Mais si les Romains, qui seuls pouvoient alors espérer la conquête du midi, venoient à dégénérer après l'avoir faite; si leur discipline venoit à dépérir, ensorte qu'il n'y eût plus aucune proportion entre la férocité & la force des Barbares d'un côté, & le courage & la science militaire des Romains de l'autre côté, le nord devoit enfin écraser le midi, & toute l'Europe devoit retomber dans la Barbarie.

Suivant ces réflexions générales, l'histoire des Barbares doit nous représenter un enchaînement de révolutions qui toutes furent au désavantage des peuples intermédiaires, tant qu'il y eut chez les Romains la meilleure discipline que l'on connût alors & les plus habiles Généraux ; ces révolutions devinrent également funestes & aux Romains & aux peuples qu'ils avoient conquis, dès qu'ils cesserent d'avoir cet avantage sur les peuples du nord, qui conserverent plus long-tems celui d'une bravoure féroce & d'une plus grande force de corps, parce que ces dernieres qualités tenoient davantage aux causes physiques, qui sont toujours plus durables que les causes morales.

Un exemple singulier paroît détruire le raisonnement que je viens de faire. C'est celui des Macédoniens, qui avoient été un peuple intermédiaire entre les Grecs & les Thraces, & entre les Grecs & les Perses. Cependant ils ne furent conquis ni par les Grecs, ni par les Thraces, & ils subjuguerent les Perses. Mais la parité n'est pas entiere dans cette comparaison. La puissance des Macédoniens, comme celle des Romains, dut sa premiere existence à un mêlange de Grecs & de Barbares. Il y

eut ſeulement cette différence entre les uns & les autres, que les Romains établirent chez eux le gouvernement républicain, qui donna plus de conſiſtance aux mœurs, au lieu que les Macédoniens furent toujours gouvernés par des Rois, ce qui ſoumit leurs mœurs & même leur puiſſance aux caprices du ſort, qui fait naître les enfans différens de leurs peres.

Les Macédoniens, qui allioient les arts de la Grece avec la barbarie de leurs voiſins, durent donc être dans leur contrée ce que les Romains furent en Italie, où ils eurent ſur le peuple de la grande Grece l'avantage de la barbarie, & ſur leurs autres voiſins celui de la diſcipline & de la ſcience dans l'art militaire. Les Macédoniens formés par Philippe, eurent le premier avantage ſur les Grecs, le ſecond ſur les Thraces, ils les réunirent tous les deux contre les Perſes; mais leur grandeur ne fut que momentanée, parce qu'ils n'eurent que deux grands Rois.

J'entends ici par les peuples intermédiaires, les Triballes, les Dardaniens, les Dalmates, les Pannoniens, les Noriques, les Rhetes & les Vindeliciens, & tout ce qu'il y avoit de Gaulois au midi du Danube. On peut y joindre les Thra-

ces à l'orient, & les Gaulois à l'occident, quoique la différence de leur position les tirât en quelque sorte de cette classe. Telle étoit la barriere qui séparoit le nord du midi. Tel étoit le terme moyen entre l'extrême barbarie jointe à l'etrême ignorance, & l'extrême politesse jointe alors à la plus excellente discipline. Mais pour ôter toute équivoque, je dois ajouter ici quelques remarques sur plusieurs faits qui paroissent s'écarter des regles que je viens d'établir.

Les Gaulois, qui après être sortis de leur ancienne patrie, erroient en quelque sorte entre le Danube, les Alpes, & la mer Adriatique, doivent ce semble être comptés parmi les peuples intermédiaires. Cependant ils firent des conquêtes dans le nord, ou du moins ils s'établirent au-delà du Danube. D'un autre côté ils furent souvent victorieux des Romains; ils le furent des Macédoniens & des Thraces, sans compter les avantages qu'ils durent remporter dans l'Illyrie, pour s'y procurer de grands établissemens.

Mais leurs conquêtes dans le nord ne méritent peut-être pas ce nom, ainsi que je le dirai ailleurs, & de plus il faut remarquer, 1°. que les invasions

des Gaulois furent les ſuites d'une véritable confédération, par laquelle plusieurs peuples s'unirent pour faire un puiſſant effort; & il n'eſt pas douteux que ſi les autres peuples intermédiaires euſſent formé une pareille confédération, les nations méridionales euſſent couru un très-grand danger. Obſervons en ſecond lieu, que les Gaulois par le genre de vie qu'ils menoient, par les guerres continuelles qu'ils firent, durent acquérir un degré de force, de férocité, & même d'expérience qui les rendit la nation la plus belliqueuſe de l'univers; enſorte que s'ils n'euſſent pas été auſſi diſperſés qu'ils l'étoient, lorſque la Macédoine fut conquiſe, il eſt très-incertain que les Romains euſſent pû leur reſiſter dans quelque partie de leurs frontieres qu'ils les euſſent attaqués.

Qu'on en juge ſeulement par ce que nous avons dit des Baſtarnes, qui pourtant n'étoient qu'une portion de ces armées formidables, qui avoient envahi la Grece & la Macédoine.

Je ne m'arrêterai pas davantage à ces remarques, pour ne pas m'écarter trop long-tems du fil de ma narration. Je vais le reprendre, en achevant de faire connoître les peuples qui ſéparoient le

nord du midi, & en racontant comment ils ſubirent le joug des Romains & ceſſerent ainſi d'être une barriere entre eux & les peuples du nord.

Je ſerai obligé d'interrompre ces recherches lorſque je ſerai arrivé au tems où les peuples du nord devancerent, pour-ainſi-dire, leur deſtinée en ſe portant rapidement vers le midi, ſoit qu'une révolution dans le phyſique leur eût fait perdre leur patrie, ſoit qu'une impulſion étrangere les eût précipités dans une entrepriſe téméraire, ſoit enfin que ce qui parut alors nouveau & extraordinaire, ne fût que le retour naturel, & pour-ainſi-dire périodique, d'une calamité que pluſieurs nations avoient éprouvée tour-à-tour depuis une longue ſuite d'années.

On voit que je veux parler de l'irruption des Cimbres & des Teutons, qui nous paroît n'avoir point eu d'exemples dans l'antiquité, à-peu-près comme on a cru pendant long-tems que l'apparition des cometes étoit un phénomene qui ne pouvoit être ni prévû ni calculé.

Mais avant de raconter les événemens qui ont rendu ſi fameux les noms des Cimbres & des Teutons, je dois recueillir les faits qui peuvent entrer dans l'hiſtoire des Barbares depuis l'an

587 jusqu'à l'an 640 de la fondation de Rome, c'est-à-dire pendant les cinquante-quatre années qui suivirent immédiatement la conquête de la Macédoine & de l'Illyrie.

Il s'en faut beaucoup que nous ayons de quoi remplir ce long espace de tems, comme nous avons rempli les années précédentes. Nous sommes réduits à consulter des abréviateurs qui ont indiqué peu de faits, & qui souvent en ont négligé les dates.

La frontiere de la Trace à l'orient, celle de la Dardanie au midi, & entre le midi & l'occident, la Dalmatie au midi, étoient les bornes de l'empire Romain du côté de la Grece, qui croyoit encore en être indépendante. L'extrémité occidentale & septentrionale de la Dalmatie, dans toute la largeur de l'Istrie, le pays des Iapides, & les montagnes des Carnes, continuées par celles de la Rhetie jusqu'au pays des Allobroges, terminoient l'empire Romain en Italie.

Telles sont aussi, à peu de choses près, les limites de nos connoissances historiques pendant les années que nous allons parcourir, & même jusqu'au siecle d'Auguste.

Polybe observe que la conquête de

la Macédoine & de l'Illyrie fut suivie d'une paix profonde dont l'Italie jouit pendant douze ans. Ainsi ces douze années, qui finirent au second consulat de Marcius Figulus, ne peuvent nous fournir qu'un très-petit nombre d'événemens peu considérables.

Olymp. 155, an. 2, av. J. Ch. 165
Luc. Flor. Breviar. in Tit. L. Sive Tit. Liv. Epitom. l. XLVI.

Nous ne devons pourtant pas omettre une guerre qui occupa un consul pendant l'année 587. Claudius Marcellus fut envoyé contre les Gaulois des Alpes, & les subjuga, comme son collegue Sulpicius Gallus subjuga les Liguriens; c'est-à-dire qu'il réprima leurs courses & les obligea de laisser en paix ceux de leurs voisins, à qui ils envioient la fertilité de leurs terres, & dont ils partageoient les moissons. Ce ne fut point une guerre offensive, & elle ne fut pas suivie d'une véritable conquête, au moins seroit-il très-difficile de dire quel peuple dans les Alpes subit alors le joug des Romains.

Ambass. de Pol. n. 124 & 125.

Enfin, on craignit à Rome qu'une trop longue paix n'amollît le courage des Italiens, & que la guerre leur ayant manqué pendant un grand nombre d'années, le courage, la discipline & l'habitude de combattre ne leur manquassent, si l'occasion se présentoit de venger un affront ou de repousser un ennemi re-

doutable. Il fallut donner de l'occupation aux guerriers, qu'on ne pouvoit employer en Efpagne, & le fort tomba fur les Dalmates.

Depuis que les Romains avoient chaffé de l'Illyrie Demetrius de Pharos, on avoit entierement négligé la partie de ce Royaume qui regardoit la mer Adriatique. Il me paroît cependant que depuis lors les Romains avoient pourvû à la sûreté de cette mer, en obligeant les Ardiéens à quitter les établiffemens qu'ils avoient eus de tout tems fur la côte oppofée à l'île de Pharos. J'ai dit que Teuta & Pinnès avoient regné fur ce peuple de pirates, & je fuis très-porté à croire que ce fut après la mort de Pinnès que les Romains expatrierent les Ardiéens, & les obligerent de fe transporter dans le milieu des terres & d'y vivre de leur travail, au lieu de mettre à contribution l'induftrie des autres nations. Si un remede fi violent fut le feul qu'on pût employer, rien ne prouve mieux combien font durables les penchans nationaux; mais le fuccès qu'eut cette opération odieufe, prouve encore mieux qu'il eft dangereux d'arracher un peuple à fes penchans, qu'on rifque de le détruire en lui faifant violence, & que le plus sûr

moyen de le corriger sans le perdre, est de le tourner vers les arts utiles, qui s'éloignent le moins de la profession qu'il affectionne. Il eût peut-être été facile de faire des Ardiéens un peuple de navigateurs industrieux & utiles; en les forçant de devenir agriculteurs, on
Lib. VII. p. 218. les anéantit. A peine existoient-ils encore au tems de Strabon, qui nous apprend cette anecdote. Il est vrai que par un excès de dureté, qui étoit digne des Romains, on les avoit forcés de s'établir dans un pays ingrat, stérile, & où l'art des plus habiles agriculteurs auroit à peine vaincu la nature.

Strabon ne dit point en quel tems les Ardiéens furent bannis de leur patrie; mais comme avec Pinnès finit cette ancienne Monarchie, qui fut remplacée par celle des Labéates, il y a tout lieu de croire que Pleuratus, premier roi d'Illyrie cette dynastie, fut le ministre intéressé de cette cruelle exécution, & qu'il en appuya le projet, si même il n'en fut pas l'auteur. Cette conjecture est d'autant plus solide, que Pleuratus succéda à tous les Etats de Pinnès; peut-être même dut-il aux Romains un Empire encore plus étendu que ne l'avoit été celui de ce Prince.

Polyb. ub. s. Il compta entre ses sujets les peuples

de

de l'Illyrie, qu'on appella *Dalmates*, & dont le nom subsiste encore. Tant qu'il vécut les Dalmates lui furent très-soumis; mais Gentius son successeur fut à peine monté sur le thrône qu'ils se révolterent: & non seulement leur défection ne fut point punie; mais loin de se renfermer dans une défensive timide contre le maître qu'ils venoient de rejetter, ils firent la guerre à leurs voisins & tâcherent de les subjuguer. Nous pouvons conjecturer avec beaucoup de vraisemblance deux choses que Polybe ne dit pas dans le fragment que nous suivons: la premiere, que la défection des Dalmates eut l'approbation des Romains, parce qu'elle affoiblissoit Gentius: la seconde, qu'un des avantages qu'ils en retirerent, fut de n'avoir point été subjugués par ses vainqueurs, & de n'avoir pas même été récompensés comme le furent les peuples & les villes qui l'avoient abandonné dès le commencement de la guerre. Il est au moins très-vraisemblable que les Dalmates profiterent, pour faire des conquêtes, de ce qui ne fut, pour les autres Illyriens, qu'une occasion de changer de servitude. *Quelques-uns même de leurs voisins*, ajoute Polybe, *leur payoient tribut, & ce tribut consistoit en bestiaux & en bled.* parce que les Dalmates s'obstinoient

encore à ne donner aucune valeur à ce qui, chez leurs voisins, étoit le signe de toutes les valeurs.

Je soupçonne qu'entre les peuples qui devoient un tribut aux Dalmates, se trouvoient quelques-uns de ceux qui avoient passé sous la domination des Romains, & en particulier les Lissiens & les Daorsiens. Les premiers se hâterent de réclamer la protection de leurs nouveaux maîtres contre les droits que les Dalmates s'étoient acquis à une portion de leurs richesses; ils envoyerent plusieurs ambassades à Rome pour se plaindre que les Dalmates infestoient leur pays & les villes de leur district, savoir Epution & Tragurion. Les Daorsiens suivirent leur exemple, & porterent les mêmes plaintes que les Lissiens avoient faites jusqu'alors inutilement. Les unes n'étoient pas mieux fondées que les autres; mais lorsque les Daorsiens se joignirent aux Lissiens pour accuser les Dalmates, il y avoit près de onze ans que les Romains se reposoient sur les lauriers de Paul Emile & d'Anicius. Ainsi le Sénat envoya C. Fannius dans l'Illyrie pour observer ce qui s'y passoit, & sur-tout comment s'y gouvernoient les Dalmates. A son retour d'Illyrie C. Fannius déclara que les Dalmates n'é-

Olymp. 155, an. 3, de R. 596, av. J.C. 156.

toient nullement disposés à réparer les torts qu'on les accusoit d'avoir eûs; que loin de faire satisfaction à ceux qui se plaignoient de leurs procédés, ils n'avoient pas même voulu l'écouter, & s'étoient contentés de lui dire qu'ils n'avoient rien à démêler avec les Romains; que leur audace avoit encore été plus loin, qu'ils lui avoient refusé le logement & les vivres nécessaires; qu'ils lui avoient enlevé les chevaux qu'une autre ville lui avoit fournis; qu'il auroit même couru risque de perdre la vie par les mains de ces barbares si, cédant au tems, il ne se fût retiré de leur pays sans éclat & sans bruit.

Sur ce rapport, le Sénat, indigné de la fierté & de la férocité des Dalmates, crut que le tems étoit venu de leur déclarer la guerre. J'ai déjà dit quels furent en partie les véritables motifs de cette résolution. On voulut renouveller l'ancienne ardeur des Italiens pour les armes, en les leur faisant prendre contre l'Illyrie. Polybe ajoute qu'on voulut aussi jetter l'épouvante parmi les Illyriens, afin que désormais ils fussent plus dociles aux ordres qui leur seroient envoyés; c'est-à dire, que les Romains ne vouloient pas qu'aucun peuple les connût sans les craindre & leur obéir.

Telles furent les vraies causes de la guerre contre les Dalmates. On publioit cependant hors de l'Italie qu'on ne la faisoit que pour venger l'insulte qui avoit été faite à Fannius; mais cette insulte n'en étoit que le prétexte, peut-être même Fannius se l'étoit-il attirée, ou n'avoit-elle de réalité que celle que lui donnoit la fierté des Romains.

Ceci se passa sous le consulat de Sextus Julius, ou même avant qu'il entrât en charge, c'est-à-dire, l'an de Rome 596 ou 595. Dans le dernier cas les Romains employerent une année entiere aux préparatifs de la guerre qu'ils méditoient contre les Dalmates, & qu'ils commencerent sous les auspices de Caius Martius Figulus, successeur de Julius. Avec ce Consul ils envoyerent en Illyrie des Commissaires qui furent chargés de mettre ordre aux affaires de cette contrée & des pays voisins. Tite-Live avoit parlé fort au long de cette guerre dans son XLVIIe Livre; mais il ne nous en reste que la raison pour laquelle il a prétendu que les Romains l'avoient entreprise. Ils attaquerent, dit-il, les Dalmates, parce qu'ils avoient ravagé les terres des Illyriens, alliés du peuple Romain. Son abréviateur nous apprend encore, & c'en est assez

Polyb. ibid. n. 127.

pour justifier la fierté des Dalmates, que Martius commença par être battu. A peine étoit-il entré dans leur pays qu'ils attaquerent ses postes avancés, & les pousserent jusque sur les bords du Naron ; cette circonstance prouve, ce qui est d'ailleurs très-vraisemblable, que le Consul avoit débarqué dans l'Illyrie proprement dite. L'hiver approchoit déjà, & Figulus n'avoit encore rien fait pour sa gloire, il avoit même plus souffert qu'il ne convenoit à un général Romain. Il résolut enfin d'entrer dans le pays ennemi, où il n'y avoit point d'armée qui tînt la campagne à cause de la rigueur de la saison ; & chaque ville, près de laquelle il passoit, lui ayant opposé ce qu'elle avoit de troupes, il se fraya un chemin par plusieurs victoires consécutives, mais peu importantes, jusque sous les murs de Delminium. Ces murs étoient si forts & si élevés, qu'on ne pouvoit espérer ni de les abattre par l'effort des machines, ni de les égaler par la hauteur des tours & des levées qu'on auroit pu faire. Dans cet embarras Figulus se réduisit au funeste expédient de faire à son ennemi un mal dont il ne devoit tirer aucun fruit. Il fit jetter dans la ville une quantité prodigieuse de pieces de

Olymp. 155, an. 4, de R. 597, av. J. C. 155.

bois garnies d'étoupes & enduites de poix, qu'il avoit fait allumer & qui porterent la flamme dans la plûpart des maisons de cette malheureuse ville. Par cette invention barbare il réduisit Delminium en cendres, & finit ainsi une expédition inutile : aussi n'eut-il pas l'honneur d'avoir achevé la guerre.

Olymp. 156, an. 1, de R. 598, av. J. C. 154.

Ce ne fut qu'en l'année suivante, & sous les auspices de Scipion Nasica, que les Dalmates furent domptés, ou que, pour parler plus exactement, on les força de demander la paix. Car la Dalmatie ne fut point une conquête de la république Romaine, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Lib. VII. p. 218.

Le plus grand exploit de Scipion Nasica consista dans le siége & la prise d'une grande ville appellée Dalmium ou Dalminium, capitale des Dalmates auxquels Strabon prétend qu'elle avoit donné son nom. Scipion la détruisit, ensorte que ce ne fut plus qu'un village dont les terres furent converties en pâturages. Strabon ajoute que Nasica en usa ainsi pour punir les Dalmates de leur avarice, par où il indique le prétexte de la premiere guerre que leur firent les Romains.

CHAPITRE IX.

Les Romains font la guerre aux Liguriens, voisins de Marseille, & pénètrent par terre dans les Gaules. Ils ne connoissoient alors d'autre route pour y entrer que celle de la côte de Gènes. Le pays des Allobroges leur étoit encore fermé. Un Consul fait la guerre aux Salasses, & n'ouvre point aux Romains la route qui les auroit conduits dans les Gaules à-travers cette partie des Alpes qu'occupoient les Salasses. Révolte d'Andriscus, qui se prétendoit fils de Persée. Il s'empare de toute la Macédoine, & s'y maintient pendant près de sept ans. Il est enfin battu & pris. Autre imposteur. Récapitulation & suite de l'histoire des Thraces. Eloge de Cotys. Les Thraces secourent Andriscus, & pourquoi.

LA guerre de Dalmatie étoit à peine finie, lorsqu'à l'autre extrémité des Alpes commença, sous un prétexte semblable, une nouvelle guerre qui s'accordoit aussi peu que celle-là, avec la résolution que les Romains avoient prise

quelques années auparavant, de respecter les bornes que la nature sembloit avoir données à leur empire, en plaçant cette grande chaîne de montagnes entre l'Italie & le reste de l'Europe. Les alliés de Rome lui procurerent l'une & l'autre de ces guerres, & le Sénat se détermina d'autant plus facilement à les entreprendre, que les peuples qu'il fit attaquer, étoient plus accessibles du côté de la mer. J'ai déja observé que les Romains, qui ne redoutoient sur mer aucun rival capable de les traverser, ne croyoient pas s'écarter de la loi qu'ils s'étoient faite, tant qu'ils se bornoient à conquérir des provinces maritimes, quelle que fût d'ailleurs leur position.

Après avoir négligé presque toutes les guerres que les Romains eurent avec les Liguriens, je ne devrois peut-être pas rendre compte de celle dans laquelle les Marseillois les engagerent avec les Oxybiens & les Deceates; mais celle-ci m'a paru mériter d'autant plus d'attention, qu'elle ne se renferma point en Italie comme les autres, & qu'elle contribua beaucoup à ouvrir les Gaules aux Romains.

Polyb. ambass. n. 134.

Les Marseillois avoient envoyé une ambassade à Rome pour y porter des

plaintes contre les Liguriens qui leur avoient déclaré la guerre, & qui ravageoient alors le territoire d'Antipolis & de Nicée.

Tit. Liv. Epit. L. XLVII.

Nous ne devons point demander si cette guerre étoit juste ou injuste de la part des Liguriens, puisque ce ne fut jamais de quoi les Romains se mirent en peine. Attaquoit-on leurs alliés ou repoussoit-on avec succès leurs attaques; c'en étoit assez pour qu'ils en prissent connoissance. L'insolence de leurs ambassadeurs punie par des outrages, étoit un moyen qui ne leur manquoit jamais pour acquérir un droit à toutes les guerres qu'ils vouloient s'approprier.

Le Sénat reçut sans examen les plaintes des Marseillois, & fit partir avec leurs Ambassadeurs trois Députés, dont le chef s'appelloit Flaminius. Ils firent voile ensemble vers la Ligurie, & s'arrêterent sur la côte des Oxybiens dans le dessein de débarquer devant Egitna, que les Liguriens assiégeoient. Ceux-ci apprirent bien-tôt que les Commissaires du Sénat étoient venus pour leur commander de lever le siége de cette ville, & dès ce moment ils résolurent de s'opposer au débarquement de ceux qui étoient encore sur les vaisseaux. Ils

Olymp. 156., an. 1., de R. 599., av. J. C. 153.

L v

n'arriverent pas à tems pour empêcher Flaminius de descendre. Il étoit débarqué, & ses balots étoient déjà sur le rivage. D'abord ils lui ordonnerent de sortir du pays. Il méprisa cet ordre. On se mit en devoir de piller ses bagages. Ses domestiques les voulurent défendre. On les repoussa & on les insulta. Flaminius lui-même vint à leur secours. On le couvrit de blessures, j'aimerois mieux dire qu'on le meurtrit de coups, & l'on jetta sur le carreau deux de ses gens. Les autres furent poursuivis jusqu'à leur vaisseau, sur lequel se retira aussi Flaminius. On ajoute que remonté sur son bord, il fut obligé, pour sauver sa vie, de couper les cables des ancres. Il alla se faire guérir à Marseille, où rien ne fut négligé pour exagérer les soins qu'on se donna pour sa guérison.

Le Sénat informé de ce triste événement, fit partir au plus vîte le consul Q. Opisnius, avec ordre de punir les Oxybiens & les Deceates. Les troupes destinées à cette expédition se rassemblerent à Plaisance, & de-là, en suivant l'Apennin, le Consul se rendit dans le pays des Oxybiens, & campa sur les rives de l'Apron. Il y attendit les ennemis qui s'assembloient pour le combattre ; mais comme ils tardoient

à paroître, il alla camper devant cette ville d'Egitna, près de laquelle le droit des gens avoit été violé d'une maniere si criante dans sa personne & dans célle de ses collegues.

Il y a ici quelques faussetés & quelques contradictions que je suis très-éloigné de mettre sur le compte de Polybe.

Le droit des gens, s'il fut violé par les Liguriens, ne l'avoit point été en la personne d'Opisnius. Polybe n'auroit-il point dit que Flaminius vint à la rencontre du Consul avec un corps de Marseillois, & qu'il campa devant Egitna? Voilà sans doute ce qu'a omis l'auteur de l'extrait ou par négligence, ou pour ne pas laisser entrevoir que Flaminius n'avoit pas tant été blessé que roué de coups. D'ailleurs Egitna devoit appartenir aux Marseillois; & si, depuis l'affront fait à Flaminius, elle avoit été prise par les Liguriens, ce n'étoit pas une raison pour que ses habitans fussent traités en ennemis. Voici pourtant ce qu'ajoute Polybe ou le compilateur des ambassades : *Opisnius prit la ville d'assaut, en réduisit les habitans à l'esclavage, & envoya liés & garottés à Rome les principaux auteurs de l'insulte qui leur avoit été faite*, c'est-à-dire, à celui-là même

qui prit la ville d'assaut, & à ses collegues. *Après cet exploit il alla au-devant des Oxybiens* qui, désespérant d'appaiser le courroux des Romains, avoient résolu d'en venir aux mains avec le Consul sans attendre les Deceates. Ils n'étoient cependant qu'au nombre de quatre mille hommes, & il y avoit de la témérité à opposer une troupe aussi foible à une armée consulaire. *Opisnius, capitaine habile & expérimenté, fut frappé de leur hardiesse; mais voyant qu'elle n'étoit fondée sur aucun principe, il s'attendit bien que de pareils ennemis ne feroient pas longue résistance.* Il sortit donc de son camp, rangea ses troupes, les exhorta à bien faire, & marcha aux Oxybiens au petit pas. Le choc fut si violent, qu'en un moment ils furent défaits, plusieurs resterent sur le champ de bataille, les autres prirent la fuite & se dissiperent. Les Deceates en corps d'armée, se présenterent pour secourir les Oxybiens, mais il étoit trop tard. Ils rallierent cependant les fuyards, & avec ce renfort ils vinrent attaquer les Romains. Après un combat très-vif, & qu'ils soutinrent avec beaucoup de courage, ils furent enfin obligés de céder au grand nombre, & peut-être à l'habileté des Romains. Leur défaite étoit appa-

remment sans ressource, ou ils espéroient que leur soumission seroit sans conséquence. Au moins ne firent-ils pas une longue résistance avant de recevoir la loi du vainqueur, & de lui livrer la ville capitale de leur pays. Opisnius distribua aux Marseillois toutes les terres qu'il venoit de conquérir, & mit dans leur dépendance tout ceux d'entre les Liguriens qui s'étoient soumis à lui. Mais, pour plus de sûreté, il les désarma, & régla qu'ils donneroient aux Marseillois des ôtages que d'autres ôtages devoient relever au bout d'un certain tems, & ainsi successivement. Les Romains ne vainquirent pourtant pas sans fruit, puisque leur armée eut des quartiers d'hiver dans les villes des Deceates & des Oxybiens, auxquels, sans doute, on ôta, avec leurs armes & leur liberté, tout ce qu'ils n'étoient plus en état de défendre.

Il s'en falloit pourtant beaucoup que toute la Ligurie fût assujettie. Nulle autre nation ne défendit aussi long-tems sa liberté, & ne fut moins asservie. On peut même observer que rarement les Romains furent les premiers à attaquer les peuples des Alpes, & que plus rarement encore le Sénat ordonna qu'on leur fît la guerre. Ce furent presque

toujours les Généraux des armées Romaines qui commencerent sans ordre ces guerres périlleuses, dont tout le fruit se réduisoit à un triomphe peu mérité, & encore moins magnifique.

Olymp. 159, an. 1, de R. 670, av. J. Ch. 142.

Ce fut ainsi qu'en l'an 610, Appius Claudius Pulcher entreprit une guerre injuste contre les Salasses, pour s'égaler à Metellus son collegue, à qui il envioit le bonheur d'avoir mérité les honneurs du triomphe. Dion Cassius dit à cette occasion que les Salasses étoient un peuple Gaulois; & ce que nous dirons dans un moment, d'après Julius Obsequens, paroît le confirmer. J'ai fait connoître ailleurs les Salasses, & l'industrie avec laquelle ils exploitoient leurs mines. Les eaux de la Duria leur étoient d'un grand secours pour laver l'or que leur sol leur fournissoit, & cette eau précieuse par l'usage qu'ils en faisoient alors & qu'en firent depuis les fermiers Romains, fut dans tous les tems le sujet des guerres que les Salasses eurent à soutenir contre les maîtres de l'Italie. Le département de l'Italie étoit échu à Claudius & ne lui fournissoit pas la matiere d'un triomphe. Les Romains n'avoient point de récompenses pour un consul, qui respectant les droits des nations, & uniquement occupé à faire fleurir les arts de

Fragments, n. 79, pag. 34.

la paix, laiſſoit expirer ſon conſulat ſans avoir fait couler des larmes & du ſang. Claudius étoit vain, & ne croyoit pas qu'un Conſul de ſa maiſon pût ſortir de charge ſans avoir rendu ſon conſulat fameux par le malheur de pluſieurs milliers d'hommes. Malheureuſement pour les Salaſſes ils avoient alors quelques démêlés avec leurs voiſins pour les eaux de la Duria. Claudius fut chargé de négocier un accommodement, chercha querelle aux Salaſſes & ravagea leurs terres. Ils coururent aux armes & battirent ce brigand. La terreur vola juſqu'à Rome; on conſulta les livres Sibyllins, & on y trouva que toutes les fois que les Romains porteroient la guerre chez un peuple Gaulois, ils ſeroient obligés de ſacrifier dans leur pays, s'ils vouloient avoir la victoire. Deux prêtres furent envoyés à Claudius, qui ſacrifia & ne fut pas vainqueur. La guerre finit, parce qu'il ſuffiſoit aux Salaſſes d'avoir repouſſé un agreſſeur injuſte. Claudius, ſans avoir obtenu le triomphe ni du Sénat ni du peuple, ſans l'avoir même demandé, ſuppoſa qu'il lui étoit dû, & prétendit qu'on lui en payât les frais.

Julius Obſeq. c. 8, vit. not. val. in h. l. Dionyſ.

Il n'eût pas fallu beaucoup de conſuls de cette eſpece pour ruiner la République; au-moins peut-on aſſurer que Clau-

dius n'ouvrit point aux Romains les deux routes par lesquelles on pouvoit passer les Alpes en traversant le pays des Salasses. Aussi me paroît-il certain que jusqu'en l'an 632, pour le plutôt, la route qu'avoit suivie Opisnius entre la mer & l'Apennin pour entrer chez les Oxybiens fut la seule que les Romains connussent pour entrer par terre dans les Gaules.

Plin. hist. nat. Lib. VII. n. 51. Flor. l. III, c. 2, liv. épist. 61.

Les Allobroges étoient maîtres de celle qu'Annibal avoit prise pour pénétrer en Italie, & ce ne fut qu'en 632 que les Romains battirent les Allobroges sur les bords de l'Isere. Les Arvernes partagerent le malheur des Allobroges; & cette victoire que remporta Q. Fabius Maximus, petit-fils de Paul Emile, au mois d'Août de cette année, fut un des exploits les plus mémorables par lesquels se fût signalé aucun consul depuis que les Romains n'avoient plus d'ennemis dans la Gaule Cisalpine. Mais par le peu que nous sçavons de cette guerre, il est clair que les Romains remonterent le Rhône pour arriver sur le champ de bataille que choisit Fabius, & qu'ainsi ils étoient entrés dans les Gaules par la côte de Gènes. On peut encore assurer que cette grande victoire ne leur ouvrit point le pays des Allobro-

ges, qui ne furent domptés que longtems après.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce qui se passa dans cette partie de l'Europe avant la grande expédition des Cimbres. L'orient nous fournit des événemens plus intéressans, & plus dignes de nous occuper.

Dès l'an 602 ou environ, la première année de la 157e olympiade, les Romains avoient pû s'appercevoir que les Macédoniens supportoient impatiemment le nouveau joug qu'ils avoient subi, & qu'ils chérissoient encore le sang de leurs rois. Av. J. C. 150.

Demetrius envoya à Rome un aventurier, qui se disoit fils de Persée, & qui étoit allé en Syrie pour implorer son assistance. Il s'appelloit *Andriscus*, & avoit pris le nom de Philippe. Les Romains disoient que c'étoit un homme de la lie du peuple, il soutenoit le contraire & les Macédoniens le crurent. Cependant il ne prétendoit pas lui-même être fils d'une reine. Une concubine avoit été sa mere; un citoyen d'Adramite l'avoit élevé. La veuve de son pere nourricier lui avoit fait connoître sa naissance, dès qu'il avoit été en âge de profiter d'une découverte aussi importante. Les mêmes lettres de Persée, qui Liv. épit. 48 & 49.

ne lui avoient pas permis de douter qu'il ne fût son fils, lui avoient aussi appris où étoient cachés deux trésors qu'il avoit dérobés aux Romains. Telle étoit la fable ou l'histoire qu'Andriscus racontoit.

Il trouva moyen de s'échapper de Rome & de se rendre dans la Macédoine, où il eut bien-tôt une armée nombreuse, avec laquelle il acheva de soumettre cette province, dont la plus grande partie l'avoit reçu comme son libérateur. Il paroît que cette révolution arriva sous le consulat de Marcius & de Manlius, l'an de Rome 604. Il faudroit pourtant dire qu'elle arriva près de trois ans plutôt, si l'on devoit préférer le témoignage clair & précis de Florus à l'ordre chronologique que paroît indiquer l'abrégé de Tite-Live. Le premier dit que par une espece de fatalité, les Carthaginois & les Macédoniens reprirent les armes dans le même tems, comme si les uns & les autres eussent été d'accord de se faire battre pour la troisieme fois. Mais, ajoute-t-il, les Macédoniens furent les premiers à secouer le joug, & donnerent aux Romains plus d'embarras qu'auparavant, parce qu'on les méprisa. Or la troisieme guerre punique commença l'an de Rome 602. Il y a donc un grand vuide dans

Olymp. 157, an. 3, av. J. C. 148. L. II, c. 14.

l'histoire d'Andriscus, & ce vuide ne peut être rempli que par les fautes des Romains, & par les sages mesures que prit cet homme, qui, s'il n'étoit pas du sang des Rois, méritoit d'en être. Philippe ne se contenta pas d'avoir recouvré le Royaume de ses peres, dès l'année 605 il porta la guerre en Thessalie, & l'auroit conquise sans le secours que les Achéens envoyerent aux lieutenans Romains, qui étoient chargés de la défendre. Mais s'il ne s'empara pas de cette province, il couvrit avec succès la Macédoine, qui fut tranquille pendant cette année.

Olymp. 157, an. 4, de R. 605, av. J. Ch. 147.

Enfin les Romains jugerent que la guerre de Grece demandoit un général accrédité, & le préteur Juvencius y fut envoyé avec une armée. Il me paroît que ce Préteur y fit la campagne de l'an 606, au moins en partie; car il n'acheva point l'année de son commandement. Ayant livré bataille à celui que les Romains regardoient comme un imposteur, il fut tué dans l'action, & son armée taillée en pieces. Il eut pour successeur Q. Cæcilius Metellus, qui fut ou plus heureux ou plus habile que lui. Cæcilius battit Philippe, le fit prisonnier, & recouvra toute la Macédoine, avec tant de gloire, qu'on lui donna le surnom de Macedonicus, & que le triomphe lui

fut décerné. C'est assez faire l'éloge du malheureux Andriscus, qui avoit relevé le courage d'un peuple subjugué, & dont la défaite fut un coup de fortune dont les Romains se firent honneur. Q. Cæcilius Metellus Macedonicus triompha d'Andriscus, la même année où Scipion l'Afriquain, fils de Paul Emile, triompha de Carthage & d'Asdrubal, c'est-à-dire en 607.

Olymp. 158, an. 2, de R. 607, av. J. Ch. 145.

Andriscus eut un successeur qui ne le valut pas, ou bien les Macédoniens étoient assez mécontens de leur état présent pour donner des espérances à un imposteur, mais n'avoient plus ni assez de courage, ni assez de ressources pour soutenir une révolte. Un autre pseudo-Philippe parvint à rassembler une armée vers l'an 609, & osa tenir la campagne en 610. Un simple questeur nommé Tremellius, battit & dissipa son armée, mais il eut du-moins le bonheur que n'avoit pas eu Andriscus, d'être tué les armes à la main.

Olymp. 159, an. 2, avant J. Ch. 142.

Après ce dernier malheur, il ne resta de ressources aux Macédoniens que dans les prieres & les plaintes juridiques. Ils en formerent en 612 contre le préteur Junius Syllanus, qui avoit ruiné la province par ses concussions, & on leur fit justice; au moins le coupable fut-il puni.

Olymp. 159, an. 3, de R. 612, av. J. Ch. 140.

Je ne pouvois mieux prouver que par ce récit combien la politique des Romains avoit été sage lorsqu'ils avoient accordé la paix & leur amitié aux Thraces, & sur-tout à Cotys, roi des Odryses. « Les Romains, dit Polybe, ayant » heureusement terminé tout ce qu'ils » s'étoient proposé en faisant la guerre » à Persée, ne crurent pas qu'il fût d'une » grande importance pour eux de re- » garder Cotys comme leur ennemi. » Son fils donné en ôtage à Persée avoit » été pris avec les enfans de ce Prince » infortuné. Ils le lui rendirent pour » donner des marques de leur clémence » & de leur générosité, & témoigner le » respect qu'ils avoient pour le Prince » qui leur demandoit cette grace ». Ambass. n. 96.

Je répete d'après Polybe, ce que j'ai déjà dit sur le témoignage de Tite-Live, parce que les motifs allégués par le premier, font mieux connoître la politique des Romains qui sçavoient choisir leurs ennemis, & font aussi plus d'honneur à Cotys. J'ai déjà fait l'éloge de ce Prince tel qu'il se trouve dans les fragmens de Diodore. On le trouve aussi entre les exemples de vertus qu'un compilateur a tirés de l'histoire de Polybe. « Outre » une mine avantageuse & une force » de corps qui le rendoit infatigable à N. 04.

» la guerre, on remarquoit dans ce » roi de Thrace un caractere d'esprit » fort différent de celui des Thraces. Il » étoit sobre, doux, & d'une prudence » peu commune ». C'est le premier Prince de Thrace, dont l'histoire fasse l'éloge depuis l'extinction de la monarchie Gauloise en Thrace sous le regne de Cavarus.

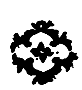
Ib. n. 7. Cavarus avoit pensé noblement, & avoit eu des sentimens dignes d'un Roi. Il avoit assuré la navigation & protégé efficacement le commerce sur le Pont-Euxin. Les Byzantins avoient éprouvé les effets de sa protection dans les guerres qu'ils avoient eu à soutenir contre les Traces & les Bythiniens. Cependant ce même Cavarus avoit vu s'écrouler sous lui le thrône qu'il remplissoit si dignement. Sa nation avoit été chassée de la Thrace méridionale, & les Odryses affranchis de ce joug étranger, avoient pu voler au secours de la Macédoine, qui désormais étoit pour eux un rempart contre leur ennemi le plus redoutable. La prudence consommée de Cotys, fut trompée par les vices & les fautes de Persée. La Macédoine énervée par l'extinction de ses Rois, ne fut plus qu'un chemin par où son vainqueur pouvoit pénétrer dans la Thrace, & ne

laissa aux Odryses que peu d'espérance d'en être secourus contre les Gaulois.

Ce fut encore un malheur que le sage Cotys ne put ni prévoir ni prévenir, que l'alliance de Philippe & de son fils Persée avec les Gaulois du nord, n'eût servi qu'à fortifier les Scordisques & à rappeller vers la Thrace les autres peuples Gaulois qui s'étoient établis au-delà du Danube. Dans le plan de Philippe, ce devoient être des ennemis redoutables pour l'Italie ; dans celui de Persée & de Cotys, ce durent être des défenseurs de la Macédoine. L'avarice de Persée les lui rendit inutiles, & en fit à la Thrace des voisins d'autant plus dangereux, que la Macédoine n'étoit plus, & que les Romains laisserent aux Thraces le soin de se défendre & de couvrir la Macédoine, qu'ils remplissoient d'appariteurs beaucoup plus que de soldats.

Il est incertain si Cotys vivoit encore lorsqu'arriva la grande révolution dont nous allons parler. Mais à n'en juger que par l'âge qu'il devoit avoir lors de la défaite de Persée, il est plus vraisemblable que ce grand Prince ne vit point les malheurs de sa patrie, & j'aime à croire qu'il les lui épargna tant qu'il vécut.

Je ne dirai point quel étoit ce prince de Thrace peu puissant, & encore moins connu chez qui Florus prétend que s'étoit réfugié Andriscus. Il n'y a aucune apparence qu'il soit le même que Cotys, quoique l'arrogance Romaine ait bien pû donner au roi des Odryses le titre de Roitelet (*Regulus*). Au moins est-il certain que les Thraces, pour la plupart, avoient senti combien il leur importoit de relever la monarchie de Macédoine. Ils donnerent de puissans secours à Andriscus, & eurent part à la défaite de Juventius. Florus ajoute que l'hôte d'Andriscus le livra à Metellus, ce que je ne voudrois pas nier, quoique Tite-Live paroisse dire le contraire. Mais je ne puis croire avec Florus que Metellus fût consul, lorsqu'il battit Andriscus, & en triompha. C'est une faute de cet historien qui n'est pas toujours fort exact.



CHAPITRE X.

CHAPITRE X.

Empire fondé par les Scordisques & qui embrasse la Thrace, une grande partie de l'Illyrie, les îles du Danube, & pendant un tems le royaume de Macédoine. Ils portent leurs armes jusques dans le cœur de la Grece & attaquent le temple de Delphes. Leurs guerres avec les Romains depuis l'an 518 jusqu'à l'an 644 de la fondation de Rome.

LA guerre des Thraces, dit Florus, suivit celle de Macédoine. Mais il ne faut pas s'en laisser imposer par le nom que cet Historien donne aux peuples qui releverent les Macédoniens, pour tenir toujours en haleine les vainqueurs du monde. Quoiqu'il dise que ces peuples avoient été tributaires des Macédoniens, il observe peu après que les plus cruels d'entre eux & les derniers vaincus furent les Scordisques, qui certainement n'étoient pas Thraces d'origine, & n'avoient jamais été tributaires de la Macédoine. La vérité est que les Scordisques furent alors confondus avec les Thraces, parce qu'ils affecterent sur eux

un empire, qui rendit communes aux deux nations les entreprises dont les seuls Scordisques furent les chefs.

Après les Autariates, qui avoient subjugué les Tribales & donné des loix aux autres Illyriens & aux Thraces, l'empire de ces contrées passa aux Scordisques vainqueurs des Autariates; ensorte qu'à son tour ce peuple Gaulois étendit sa domination sur les Illyriens & sur les Thraces. Telle est la véritable cause des grands événemens que nous allons indiquer.

J'ai déjà fait connoître les Scordisques autant que me l'a permis la négligence des historiens qui en ont parlé.

On connoissoit encore au tems de Strabon deux de leurs villes principales, Heorta, qu'on appella depuis Herta, & qui paroît avoir été située entre la Save & le Margus, & Capedunum, dont il ne reste d'ailleurs aucun vestige, à moins qu'on ne rapporte à l'ancien nom de cette ville celui de Dunum, que la notice place dans la seconde Mesie, ou celui de Cuppes, qu'elle place dans la premiere, non loin du Margus. Mais le nom de Capedunum étoit certainement Gaulois, ainsi que le prouve sa terminaison, sur quoi on peut remarquer que deux autres villes dans cette même con-

Notit. orient. c. 152. C. 153.

trée, furent autant de monumens qui attesterent l'origine des peuples qui les avoient bâties. La premiere & la plus célebre fut Viminacio dans la premiere Mesie. C'étoit aussi le nom d'une ville d'Espagne du côté des Pyrenées vers la Méditerranée. Cette ressemblance est d'autant plus frappante, que suivant nos observations, les Scordisques devoient avoir la même origine que les Sordes sur la frontiere d'Espagne du même côté; l'autre ville, dont j'ai voulu parler, s'appella Mediolanum, & étoit située dans la seconde Mesie. Je n'ai pas besoin d'avertir que ce nom fut aussi celui de la capitale des Insubriens en Italie, soit qu'il eût été transporté de l'une à l'autre, soit qu'une position semblable eût fait donner le même nom à deux villes bâties par deux peuples différens, mais qui parloient la même langue.

Notit. orient. c. 151. Anton. Flin. p. 449.

Notit. orient. c. 152.

Le Margus séparoit en deux le pays des Scordisques que bornoit la Save à l'occident, & qui à l'orient s'étendoit jusqu'où habitoient les Mysiens & les Tribales. C'est ainsi que Strabon décrit le pays des Scordisques, avec cette seule différence, qu'il appelle Martus ou Bargus une riviere qui fut plus connue dans la suite sous le nom de *Margus*.

Je suis bien trompé, ou les Bastarnes

qui s'étoient ſéparés du reſte de la nation, pour reſter au midi du Danube, & ſe joindre aux Scordiſques contre les Dardaniens, ne repaſſerent point le Danube, après avoir renoncé à l'eſpérance de pénétrer en Italie ſous les auſpices de Philippe ou de Perſée. Nous ſçavons que long-tems après la mort du premier de ces Princes, ils firent encore la guerre aux Dardaniens contre leſquels il les avoit appellés.

Il y a donc beaucoup d'apparence qu'ils réuſſirent en partie dans leur projet, & qu'avec l'aſſiſtance des Scordiſques ils ſe firent un établiſſement dans leur voiſinage pour ne compoſer plus qu'un même peuple, comme ils faiſoient déjà partie d'une même nation.

Ce fut pour les Scordiſques un accroiſſement de forces très-conſidérable, & qui les mit en état de former des entrepriſes plus vaſtes qu'aucune de celles qu'ils avoient faites depuis la mort de Brennus & la retraite de Batanatus.

Strabon paroît compter entre les conquêtes qui les rendirent célebres, l'établiſſement qu'ils ſe procurerent dans pluſieurs îles du Danube, & j'en crois plutôt ce Géographe qu'Appien, qui prétend que les Scordiſques ſe réfugierent dans ces îles, après que les Romains

les eurent chassés de leur pays ; il ajoute pourtant qu'ils revinrent peu de tems après s'établir dans la partie la plus orientale de la Pannonie.

Je suis tenté de croire que, non contens de s'attribuer l'empire de la Thrace, ils s'en approprierent une partie, & que c'est à ce tems qu'il faut rapporter ce que dit Ammien Marcellin, que les Scordisques habiterent autrefois une partie de la Thrace. Il ajoute que les anciens les avoient représentés comme des hommes également cruels & féroces, qui immoloient leurs prisonniers à Bellone & à Mars, & qui, avec une avidité barbare, buvoient le sang des morts dans leurs crânes. Le pays qu'ils occupoient, au tems où cet auteur écrivoit, étoit très-éloigné de la Thrace, ce qui se rapporte à ce que dit Appien, que de son tems ce qui restoit encore des Scordisques composoit un des peuples de la Pannonie. Mais je crois, contre le sentiment d'Appien, que leur établissement dans la Pannonie fut aussi un monument de leur ancienne grandeur, & un reste de leurs vastes possessions, plutôt qu'une retraite qu'ils ne se fussent procurée que dans le tems de leur infortune.

Lib. XXVII, p. 623.

L'abrégé de Tite-Live prouve que

Florus en parlant des Thraces, a substitué ce nom plus célebre à celui des Scordisques, quoique ceux-ci eussent été les chefs & les auteurs de la guerre dont il a parlé.

Lib. LVI. Suivant cet abrégé, ce fut sous le consulat de Fulvius Flaccus & de Calpurnius Piso, que se donna entre les Romains & les Scordisques, la premiere bataille mémorable, dont Tite-Live eût fait mention dans son histoire. Le consulat de Fulvius fut le premier de la

Olymp. 161, an. 1, de R. 618, av. J. Ch. 134. 161[e] olympiade, & ainsi ce fut l'an de Rome 618, que se donna la bataille dont nous parlons.

Mais je dois encore observer qu'en cette même année Fulvius subjugua les Vardéens en Illyrie, & que ce ne dut pas être une expédition peu importante que celle dont fut chargé un consul, tandis qu'un préteur commandoit contre les

Pl. hist. nat. lib. III, n. 26. Scordisques. Les Vardéens étoient un peuple de Dalmatie, dans la dépendance de Salone.

Pline, malgré son laconisme, les distingue de tous les autres peuples de cette contrée, en disant qu'ils avoient autrefois été les dévastateurs de l'Italie, ce qui pourroit convenir aux Ardiens à cause de leurs pirateries & des descentes qu'ils avoient souvent faites sur

les côtes de l'Italie. Le petit nombre auquel ils étoient réduits, lorsque Pline en parloit, s'accorde aussi très-bien avec cette conjecture. Mais si elle n'est pas fondée, nous ne sçavons en quel tems les Vardééns furent un des fléaux de l'Italie, ou bien ils le furent dans le tems dont nous parlons, & Fulvius les subjugua pour mettre fin à leurs excursions. Dans l'une & l'autre supposition, je suis très-porté à croire que les deux guerres de cette année ne furent pas sans liaison entre elles, & que dès-lors la puissance des Scordisques avoit menacé l'Italie.

Les Thraces, dit Florus, ne se contenterent pas d'envahir les provinces qui étoient les plus voisines de leur Empire, telles que la Thessalie & la Dalmatie; ils pénétrerent jusqu'à la mer Adriatique, & ne voulurent point d'autres limites que cette mer. Encore auroit-on dit qu'ils vouloient aussi la subjuguer, ou qu'ils s'indignoient contre elle de ce qu'elle arrêtoit leur course triomphante, car ils lancerent des traits contre ses flots. *Lib. III, c. 4.*

Cependant il n'y avoit eu aucune espece de cruauté à laquelle ils ne se fussent portés contre leurs prisonniers. Ils faisoient à leurs dieux des libations de

sang humain ; ils buvoient dans le crâne de ceux qu'ils avoient massacrés ; ils ajoutoient à l'horreur de la mort même, en employant le feu & la fumée pour défigurer les cadavres de leurs malheureuses victimes ; & afin que leur cruauté n'épargnât rien, ils arrachoient du sein de leurs meres les enfans qui n'avoient pas encore vû le jour. A ces traits on reconnoît les mœurs féroces des Scordisques ; aussi Florus ajoute-t-il qu'entre les Thraces les Scordisques étoient les plus cruels. Cette guerre ne fut donc point différente de celle dont les Scordisques furent les auteurs, & dans laquelle ils entraînerent les Thraces, parce qu'alors ils affectoient l'empire de la Thrace & de l'Illyrie.

Je suis très-porté à croire qu'elle est aussi la même dont parle Appien, lorsqu'après avoir dit que les Illyriens & les Gaulois avoient été punis de leur entreprise sacrilege sur le temple de Delphes, il ajoute, que la vengeance des dieux ne les corrigea pas ; que les uns & les autres, mais sur-tout les Scordisques, les Medes & les Dardaniens parcoururent la Macédoine & la Grece, pillant par-tout les choses sacrées & renouvellant l'entreprise que leurs an-

cêtres avoient faite ſur le premier temple de la Grece. Mais ce fut avec le même ſuccès, dit encore Appien, & ils ne ſe retirerent qu'après avoir perdu beaucoup de monde. Cet Hiſtorien paroît dire qu'ils firent cette entrepriſe ſacrilege trente-deux ans après la premiere bataille qu'il y avoit eue entre les Romains & les Gaulois ; mais cette date eſt fautive ou inintelligible, à moins qu'on ne la rapporte à ce qui ſuit ; auquel cas ce fut trente-deux ans après le conſulat de Fulvius qu'arriva une autre excurſion des Scordiſques, qui ne fut pas moins terrible que la précédente. Quoi qu'il en ſoit, Appien nous apprend quels peuples, après les Scordiſques, ſe rendirent alors les plus fameux par les malheurs de leurs voiſins ; il nomme les Medes, qui étoient un peuple de Thrace, & les Dardaniens, qui ſans doute avoient ſubi le joug des Scordiſques après avoir long-tems défendu contre eux leur liberté.

Pendant que le conſul Fulvius ſubjuguoit les Vardéens, un préteur nommé Cæſonius combattoit les Scordiſques dans la Thrace. La victoire lui reſta ; mais il s'en fallut beaucoup qu'elle ne mît fin à la guerre.

Les Scordiſques joignoient la ruſe à *Flor. ub. ſ.*

la force ; & comme ils habitoient un pays rempli de forêts & de montagnes, leur génie avoit de quoi se déployer, & les moyens leur manquoient rarement pour vaincre leurs ennemis, ou pour se soustraire à leurs vainqueurs.

Depuis leur défaite dans la Thrace, en 618, jusqu'au consulat de C. Caton, la guerre qu'ils firent aux Romains coûta à ceux-ci beaucoup de sang & d'inquiétude, ainsi que nous l'apprend Ammien; mais tous les détails nous manquent sur cette longue guerre, & nous devons peu les regretter, puisqu'apparemment ils ne composeroient qu'un tableau hideux, & que d'ailleurs nous sçavons ce qu'il nous importe le plus de sçavoir : c'est que les Scordisques pendant vingt-deux ans d'une guerre continuelle maintinrent leur domination dans toute son étendue, resserrerent quelquefois celle des Romains, & conserverent autant de forces & de courage qu'il en falloit pour braver avec succès la politique & les armées de cet ennemi redoutable.

L'an de R. 639. av. J.C. 113. Lib. IV. Caius Porcius Caton fut consul avec M. Acilius Balbus dans la seconde année de la 166e olympiade. Eutrope appelle ainsi le consul que la République chargea de continuer la guerre qu'elle soutenoit depuis si long-tems contre les

Scordiſques ; mais quand Eutrope ne nous auroit pas conſervé ſon nom, nous ne pourrions le confondre avec Marcus Caton, qui avoit été conſul cinq ans auparavant, & qui avoit auſſi eu le gouvernement de la Macédoine, auquel paroît avoir été attachée la commiſſion de continuer la guerre contre les Scordiſques. Ce Marcus Caton eſt le même qui, au rapport de Velleius Paterculus, *Lib. II, c. 8.* fut accuſé de concuſſions à ſon retour de Macédoine. Or c'eſt ce qui n'arriva certainement pas à Caius Caton. L'abréviateur de Tite-Live ſe contente de dire que Caton fut malheureux dans une bataille contre les Scordiſques. Mais ce malheur fut auſſi grand qu'il pouvoit l'être, & tint en quelque ſorte du prodige. Le conſul Romain fut enveloppé par les Scordiſques & défait ſi complettement, qu'il reſta lui-même ſur le champ de bataille avec toute ſon armée. Un ſi grand malheur devoit avoir les *Olymp. 166, an. 3, de R. 640, av. J. Ch. 112.* ſuites les plus funeſtes, & n'étoit pas facile à réparer. Un conſul dut être encore envoyé contre les Scordiſques en l'année ſuivante. Je crois que ce fut Caius Metellus, premier conſul de cette *Lib. II, c. 8.* année, le même qui, au rapport de Velleius, triompha en même tems que ſon frere. Les marbres Capitolins nous ap-

prennent que ce fut des Thraces qu'il triompha. En ce cas je ne ferois pas éloigné de croire qu'un préteur ou un lieutenant de Caton, nommé Didius, soutint jusqu'à son arrivée les affaires chancelantes des Romains en Macédoine, & que les Scordisques s'étant dispersés après leur victoire pour piller, il les rechassa dans la Thrace, & les y contint pendant quelques mois. Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'en l'an 641 que Livius Drusus, premier consul de cette année, combattit les Gaulois Scordisques, & remporta sur eux une victoire qui lui fit un honneur infini. Ce fut encore dans la Thrace que se donna cette bataille, qui ne recula point les frontieres de l'empire Romain, & dont il semble au contraire que les Scordisques ayent rerecueilli tout le fruit. Florus a certainement exagéré lorsqu'il a dit que Drusus poussa les Scordisques encore plus loin que ne l'avoit fait Didius, & qu'il empêcha qu'ils ne pussent passer le Danube. Il devoit tout au plus parler du Strymon ou de l'Hebre, puisque, suivant Eutrope, quatre ans après la défaite de Caton, Minucius Rufus subjuga les Scordisques & les Tribales dans la Macédoine, & que Florus lui-même assure que Minucius vainquit les ennemis ou rava-

Flor. l. 3 c. 4.

Olymp. 166, an. 4, de R. 641, av. J. Ch. 111.

Tit. Liv. Epit. l. 63.

gea leur pays dans les environs de l'Hebre, mais non ſans perdre beaucoup de monde dans ce fleuve, dont la glace ſe rompit ſous ſa cavalerie. Il y avoit bien loin de-là au Danube. Eutrope n'eſt pourtant pas abſolument exact. On ne ſubjugue point une nation hors de ſon pays lorſqu'elle peut y rentrer, & le témoignage de Florus prouve qu'on ne coupa point la retraite aux Scordiſques. Eutrope s'eſt donc trompé ou il a voulu dire que les deux peuples, qu'il nomme, ayant envahi la Macédoine, Minucius qui la gouvernoit en qualité de proconſul, remporta une victoire ſur eux la troiſieme année de la 167ᵉ olympiade. Cette victoire fut ſi fameuſe qu'elle me paroît avoir été d'une toute autre importance que ne l'eût été une action, dont l'effet ſe ſeroit borné à faire ceſſer une incurſion ſubite & momentanée.

Olymp. 167, an. 3, de R. 644, av. J. Ch. 108.

Outre que Minucius obtint le triomphe, & qu'une médaille fut frappée en ſon honneur, Velleius Paterculus, après avoir parlé des événemens les plus remarquables de cet âge, dit en termes exprès, que plus fameux encore fut le triomphe décerné à Minucius pour avoir vaincu les Scordiſques. Il ajoute que le vainqueur de cette nation bâtit

des portiques qu'on admiroit encore de son tems, ce qui suppose que la richesse des dépouilles, qui embellirent le triomphe de Minucius, égala l'importance de la victoire.

Ces remarques & les autres événemens de ce tems-là m'autorisent à assurer que Minucius reconquit la Macédoine sur les Scordisques & les Triballes; & qu'ainsi l'empire des Scordisques fut pendant plusieurs années aussi étendu & aussi puissant que cette nation étoit courageuse & entreprenante. L'abréviateur de Tite-live, qui attribue la défaite de Caton aux seuls Scordisques, ne parle que des Thraces, lorsqu'il indique la victoire de Minucius aussi légement que le malheur de Caton. Le proconsul Minucius, dit-il, fut heureux dans une bataille contre les Thraces; mais ce bonheur fut compensé par tant d'autres revers qu'essuyoit alors la République, que cet abréviateur paroît l'avoir regardé comme un foible dédommagement des malheurs qu'elle éprouvoit dans l'occident. Les Romains eurent pour maxime constante de ne pas s'applaudir du recouvrement des provinces qu'ils avoient une fois possédées, pour ne pas avouer la grandeur de leurs pertes, lors même qu'elles étoient répa-

rées. Cependant nous avons recouvré une preuve de plus que les Thraces ne doivent pas être diſtingués des Scordiſques dans le tems dont nous parlons, & que pendant long-tems leur bravoure contrebalança toute la fortune & toute l'habileté des Romains.

Nous interromprons ici l'hiſtoire de cette nation, qui devoit encore fatiguer la conſtance des Romains, pour paſſer à d'autres événemens auxquels l'ordre des tems nous rappelle. L'an 640 de la fondation de Rome, eſt une époque fameuſe dans l'hiſtoire de toute l'Europe, par la premiere apparition des Cimbres. Mais avant d'entreprendre le récit des grands exploits qui rendirent leur nom fameux, je dois dire encore comment les Romains s'étoient mis à portée d'être vaincus par cette nation, & de la vaincre au-delà des Alpes.



CHAPITRE XI.

Nouvelle guerre des Romains contre les Iapides qui ne sont pas domptés. Les Salyens moins heureux subissent le joug, & Aix est bâtie dans leur pays. Guerre qui fait perdre aux Allobroges leur liberté & aux Arvernes leur empire. Guerre contre les Sarniens ou les Carnes, & contre les Dalmates, qui ne sont pas subjugués.

LES Romains se bornoient encore à attendre dans la Macédoine & dans l'Illyrie maritime les ennemis qu'ils avoient sur les bords de l'Ister, & ne leur faisoient pas la guerre autrement que ne l'auroit pû faire un roi de Macédoine. En suivant ce plan, plus timide que sage, ils avoient contre eux les obstacles que la nature opposoit à tous ceux qui, de la Macédoine ou de la Thrace, voudroient pénétrer dans l'intérieur de l'Illyrie. De ce côté-là toutes les montagnes étoient escarpées & les passages difficiles, tandis que les Scordisques & leurs alliés parvenoient par une pente douce au sommet de ces montagnes, &

les descendoient sans peine pour se jetter où il leur plaisoit de porter la désolation & la mort.

Lorsqu'Ammien Marcellin concluoit d'une remarque semblable que la nature sembloit avoir destiné aux Romains la conquête de l'Orient, il oublioit que jamais ils n'avoient attaqué les peuples voisins de l'Hemus & du Rodope que du côté de l'orient, & que ce n'avoit été que très-tard qu'ils avoient pénétré jusque sur les bords de la Save. Il falloit que les peuples policés fussent partout les premiers conquis, & que de chez eux la servitude ne passât que lentement chez les barbares leurs voisins.

Aux portes de l'Italie & sur la route qui conduisoit chez les Scordisques, étoient des barbares qui méprisoient encore la fierté des Romains, tandis que la Grece, la Macédoine & l'Asie ou avoient subi le joug, ou alloient au-devant de la servitude.

J'ai déjà parlé des Iapides, auxquels les Romains avoient fait la guerre sans les subjuguer. Ils la leur firent encore en 624, & un consul fut chargé ou de les réprimer ou de les attaquer, car nous ignorons qui fut l'agresseur. C. Sempronius Tuditanus, premier consul de cette année, livra bataille aux Iapides & fut

Olymp. 162, an. 3, de R. 624, av. J. Ch. 128.

Tite-L. Epit. l. 59.

malheureux. Il l'auroit été une seconde fois sans la bravoure de Junius Brutus, qui avoit subjugué la Lusitanie, & qui servoit alors sous lui. Un seul homme donna la victoire à une armée Consulaire, qui n'avoit d'autres ennemis que les Iapides, peuple obscur & peu nombreux, que nourrissoit un pays ingrat & d'une étendue très-médiocre. Sempronius répara sa défaite autant qu'un pareil malheur peut être réparé; mais si les Iapides racheterent de plus grands maux par des soumissions, ce ne fut point aux dépens de leur liberté, & les Romains n'en furent pas plus à portée de sçavoir quels ennemis les attendoient derriere la Iapidie.

Olymp. 163, an. 3, de R. 628, av. J. Ch. 124.

Quatre ans après commença une autre guerre entre les Romains & d'autres peuples des Alpes.

Les Marseillois leur fournirent encore cette occasion d'assurer & d'élargir la route par laquelle ils pouvoient entrer dans les Gaules. On dit que les Salyens, ou Salviens, peuple Gaulois ou Ligurien, qui avoit vû bâtir Marseille dans son territoire, attaqua cette alliée fidele du peuple Romain & ravagea ses terres. Il est vraisemblable que les Marseillois, peuple marchand & qui ne devoit tourner son ambition que du côté

Flor. lib III, c. 2. Tit. Liv. Ep. l. 60.

de la mer, ne furent pas les premiers à porter la guerre dans un pays aride & peu fertile, tel que celui des Salyens; mais comme ils voyoient sans jalousie que les Romains leurs bons alliés s'étoient appropriés l'empire de la mer, on pourroit croire aussi qu'ils formoient de leur côté de petits projets d'agrandissement sur terre, & que toutes les guerres qu'ils avoient avec leurs voisins, n'étoient pas purement défensives. Ce n'étoit pas au reste de quoi les Romains s'inquiétoient beaucoup. Les Marseillois réclamerent leur assistance, & ils volerent à leur secours.

Fulvius Flaccus fut le premier qui dompta les Lyguriens d'au-delà des Alpes, dit l'abréviateur de Tite-Live; c'est pourtant aussi cet abréviateur qui dit que les Salyens étoient Gaulois; mais il n'est pas plus vrai qu'ils fussent Gaulois qu'il ne l'est que Flacus les ait domptés. Apparemment il remporta sur eux quelque grande victoire, & laissa à son successeur l'espérance de les subjuguer.

Nous ignorons si Caius Sextius prit le commandement de l'armée de Flaccus pendant son consulat, ou si celui-ci fit encore la campagne de 629 contre les Salyens en qualité de proconsul, au-moins est-il certain que Sextius commandoit

Olymp. 163, an. 4, de R. 629, av. J. Ch. 123.

en cette qualité l'armée employée contre les Liguriens, lorsqu'après la réduction des Salyens & dans leurs terres, il conduisit & établit une colonie qu'il appella *Aquæ Sextiæ.* Cette colonie fut la premiere que les Romains fonderent dans la grande Gaule.

Teutomatius régnoit sur les Salyens lorsque les Romains leur déclarerent la guerre. Obligé de prendre la fuite ou d'aller chercher lui-même des alliés contre un ennemi plus puissant & plus heureux que lui, il se retira chez les Allobroges, qui le reçurent avec beaucoup d'humanité & le secoururent puissamment.

Telle fut la cause ou le prétexte de la guerre que les Allobroges soutinrent à leur tour contre les Romains. On ajoute qu'ils avoient aussi ravagé les terres des Heduens, qu'on prétend avoir été alliés du peuple Romain. Mais je suis très-porté à croire qu'ils ne contracterent cette alliance qu'au moment où ils se trouverent pressés par leurs ennemis, & après seulement que les Romains se furent approchés d'eux par la conquête du pays des Salyens. Le premier exploit mémorable que produisit cette guerre, fut une bataille que je rapporte à l'an 632, puisque Domi-

Olymp. 164, an. 3, de R. 632, av. J. C. 120.

tius étoit Proconſul lorſque l'armée Romaine la gagna ſous ſes auſpices. Elle ſe donna près de Vindalium, dans le pays des Allobroges, & fut ſuivie au mois d'Août de la même année, d'une victoire mémorable que Fabius Maximus remporta ſur les armées réunies des Allobroges & des Arvernes. J'ai parlé ailleurs de Bituitus, roi des Arvernes, qui perdit cette grande bataille, & qui finit ſes jours dans les fers. Son fils Congentiat eut le même ſort, & les Allobroges, privés, par une perfidie, de l'eſpérance d'être ſecourus, furent obligés de ſe ſoumettre au peuple Romain.

Je ne ſais où je dois placer les Sarniens, autre peuple des Alpes, que ſubjugua Cn. Marcius, le même, ſans doute, que Q. Marcius Rex, qui fut Conſul en 635 : car les Sarniens furent jugés dignes d'être vaincus par un Conſul. Je crois cependant qu'ils habitoient les Alpes du côté où elles ſéparoient les Gaules de l'Italie, puiſque le même Conſul fonda une colonie à Narbonne, qui par cette raiſon fut appellée *Narbo Marcius*. Mais ce Conſul fonda-t-il une colonie dans une conquête nouvelle? ou s'il n'avoit pas lui-même conquis ce canton, par quel Général & en quel tems avoit-il été conquis ? Ces deux

Olymp. 165, an. 2, de R. 635, av. J. Ch. 117. Vellei. Paterc. lib. II, c. 8.

questions prouvent combien peu nous pouvons compter sur l'exactitude des abréviateurs, & combien l'histoire Romaine est jusqu'à présent imparfaite. J'ai conjecturé ailleurs que les conquêtes du peuple Romain dans la Gaule méridionale, furent la suite & le fruit de la défaite de Bituitus, & de la perfidie par laquelle on le retint dans les fers. J'observerai encore ici que la même révolution donna pour alliés aux Romains les Tolosates, ou ceux d'entre les Tectosages, dont Toulouse étoit la capitale. Ma conjecture sur les Sarniens n'a d'autre fondement que la liaison que je suppose entre leur défaite & la fondation de Narbonne; mais si on veut que le consul Martius ait eu à lui seul tout le département d'Italie, & que son collegue M. Porcius Caton ait eu celui de Macédoine, on pourra placer les Sarniens dans telle partie des Alpes que l'on voudra, & je ne serai pas éloigné de croire que l'abréviateur de Tite-Live, souvent très-peu exact, a substitué ce nom inconnu à celui des Carnes, dont nous avons déjà parlé. En ce cas il faudroit lier la conquête de leur pays avec les affaires d'Illyrie, plutôt qu'avec celles des Gaules, & nous pourrions supposer que la campagne de 636 fut à quelques

égards une ſuite de la guerre que Martius avoit faite aux Carnes en 635.

L'abréviateur de Tite-Live eſt encore ici notre ſeul guide. Il dit que L. Cœcilius Metellus, premier Conſul de l'an 636, aſſiégea les Dalmates. Il ne dit point ſi ce fut dans une ville qu'il les aſſiégea, ou s'il les reſſerra ſeulement dans leurs montagnes, ni avec quel ſuccès. *Lib. XLII.*

Les Dalmates ne furent point encore ſubjugués, & ne purent l'être pendant long-tems, parce que le peuple Romain ne ceſſa de combattre contre les Cimbres pour ſes foyers & ſes autels, que pour ſe livrer à des factions plus cruelles que l'invaſion des Cimbres. Il eſt vrai que les citoyens ambitieux qui déchirerent leur patrie, parurent encore faire de grandes choſes pour elle. Mais comme les guerres qu'ils entreprirent au-dehors, n'étoient qu'un moyen dont ils ſe ſervoient pour reſter armés ou pour mériter la préférence ſur leurs rivaux, & ſe mettre en état d'acheter un peuple vénal, ils n'ambitionnerent que les entrepriſes éclatantes, & ne troublerent point le repos des peuples qui n'avoient point d'or, comme les Dalmates, ou qui n'en avoient pas aſſez pour payer un Tribun ou un Orateur mercénaire.

Il ne nous reste plus pour le présent qu'à parler des Cimbres, des Teutons & des Ambrons; & ce ne sera qu'après avoir raconté leurs exploits & leurs malheurs, que nous pourrons achever l'histoire des conquêtes par lesquelles l'empire Romain s'étendit jusqu'aux rives du Rhin & du Danube.

Fin du Livre troisieme.

LIVRE

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

CAUSES de l'invaſion des Cimbres. Les Huns ou les Tartares Aſiatiques chaſſent les Yve-chi, nation Getique, qui ſe jette à ſon tour ſur les Ligiens & ſur les Su. Les Su ſe retirent en Scanzie & y fondent la nation des Suions. Les Sarmates leurs camarades s'établiſſent dans la plaine nommée des Toxolans. Les Ligiens s'uniſſent avec les Gaulois de la Thrace, & forment la nation des Celtoſcythes. Ils ravagent l'Illyrie & pénetrent dans les Gaules. Les Cimbres déplacés par les Su, ſe jettent ſur l'Italie. Défaite & diſperſion de ces deux nations. Leurs débris ſe réuniſſent & occupent les bords de l'Océan ſeptentrional depuis le Rhin juſqu'à l'embouchure de l'Oder. Deſtruction de l'empire des Scor-

disques par les Romains. Conquêtes, alliances, projets & mort de Mithridate. Ses successeurs dans le royaume de Bosphore. Suite de l'histoire de Thrace jusqu'au commencement des guerres civiles. Guerre contre les habitans des Alpes. Les Romains subjugent les Allobroges. César porte la guerre dans la grande Gaule. Les Boïens de la Pannonie & les Helvétiens y font une irruption & y restent. Guerre d'Arioviste. César passe le Rhin & s'allie avec le roi de la Norique. Description de la Germanie. Les Daces détruisent l'empire des Boïens dans la Pannonie. Histoire des Daces. Suite de l'histoire de l'Illyrie. Auguste subjugue les Dalmates. Irruption des Scythes dans la Thrace. Les Jazyges occupent l'ancien pays des Daces. Auguste conquiert les Alpes, la Rhétie, la Vindélicie, la Pannonie. Guerre de Thrace. Exil d'Ovide, description de la Thrace septentrionale d'après ce

poëte. Elle est réduite en province par Vespasien.

CHAPITRE PREMIER.

Différentes opinions sur la premiere cause de l'invasion des Cimbres, des Teutons & des Ambrons. Que ce n'étoient point des peuples Nomades. Qu'il fallut une impulsion violente pour les déplacer. Que cette impulsion ne put venir que de l'Orient.

TACITE a fixé la date de la premiere apparition des Cimbres dans le midi de l'Europe. Ce fut, selon lui, l'an 640 de la fondation de Rome qu'ils vainquirent le premier général & la premiere armée que les Romains leur opposerent. Ce général fut Carbon dont le consulat est le troisieme de la 166e olympiade, suivant notre calcul, & par conséquent celui de l'an 640 de la fondation de Rome, en supposant avec Polybe & Tite-Live que cette ville fut fondée lorsque l'on comptoit en Grece la vingt-quatrieme année de

la période olympique. Cette même année répond à la 113e avant Jesus-Christ, & notre calcul se trouve parfaitement d'accord avec celui de Tacite.

Rien n'est plus surprenant dans l'histoire que l'invasion des Cimbres, des Teutons & des Ambrons dans le midi de l'Europe, où il paroît que jusqu'alors ils avoient été entierement inconnus.

Les Romains étoient en guerre avec les Scordisques ; les Salyens venoient de perdre leurs terres, leur liberté, & leur roi Teutomalus, dont on ne parle plus depuis sa fuite chez les Allobroges ; Buituite, roi des Arvernes & son fils Cogentiat, victimes d'une affreuse perfidie, languissoient dans les fers, lorsque tout-à-coup le nord s'ébranla & parut s'écrouler sur le midi. Plusieurs nations se mirent en mouvement & tomberent sur les nations voisines qu'elles entraînerent. Comme un torrent qui rompt les digues, se grossit des eaux auxquelles il ouvre un passage ; cet amas confus de vingt peuples divers devint d'autant plus terrible, qu'il s'éloigna davantage des contrées où il s'étoit formé.

On ignore encore aujourd'hui quand

& comment les Cimbres & les Teutons commencerent à se rassembler & à s'avancer vers le midi. Plusieurs historiens avoient écrit avant Strabon, qu'un déluge effroyable avoit chassé les Cimbres de la presqu'île qu'ils habitoient, soit que les fleuves grossis eussent couvert leur pays, soit que l'Océan, en s'élevant au-dessus de ses limites ordinaires, eût englouti leurs champs & leurs maisons, & qu'avertis à tems du malheur qui les menaçoit, les Cimbres eussent cherché leur salut dans la fuite. Posidonius avoit condamné ces fictions, & après lui, Strabon les a rejettées, mais en avouant qu'il ne pouvoit rien assurer de positif sur le motif qu'avoient eu les Cimbres pour s'adonner à une vie errante, & pour chercher leur subsistance dans le brigandage. Il est cependant très-porté à adopter la conjecture de Posidonius qui avoit écrit que les Cimbres étoient des brigands & des vagabonds, qui avoient porté leurs armes & poussé leurs incursions jusqu'aux Palus Mœotides, & donné leur nom au Bosphore Cimmerien. Car, ajoute-t-il, les Grecs appellent Cimmeriens ceux auxquels les Romains donnent le nom de Cimbres.

Mais nous nous garderons bien d'ajouter notre suffrage à celui de Strabon qui n'a pas remarqué que le Bosphore Cimmerien portoit ce nom, & que la nation qui le lui avoit donné étoit connue près de mille ans avant l'expédition dont il s'agit, qu'elle avoit été dispersée & qu'on avoit cessé de la connoître en Asie environ six cens ans avant qu'elle se rendît célebre en Europe, & qu'il est impossible que pendant un si grand nombre de siecles elle ait vécu de brigandage aux dépens des autres peuples du nord qui étoient aussi pauvres qu'elle, & non moins belliqueux.

On pourroit soupçonner que de même que les Gaulois avoient été appellés en Italie, les Cimbres le furent dans le midi de l'Europe, soit par les Scordisques, soit par les Iapides, soit enfin par Teutomalus, roi des Salyens, ou par les Arvernes, que les Romains avoient encore plus outragés que vaincus. Mais cette opinion ne peut être ni prouvée, ni rejettée, & n'explique point assez comment tant de peuples s'unirent pour envahir le midi. Il est même assez difficile de croire que l'invitation d'un Prince ou d'un peuple malheureux, ait mis en mouvement tant & de si puissantes

nations. Si on aime mieux croire que les Scordisques les avoient appellés, ce que paroît indiquer la route que prirent d'abord les Cimbres, il faudra expliquer pourquoi ils ne s'unirent point ensemble, & comment les Scordisques, dont les affaires étoient encore florissantes, se déterminerent à attirer dans leur voisinage des défenseurs aussi dangereux. J'avoue cependant que cette opinion ne me paroît pas sans vraisemblance, par la raison que j'ai déja alléguée, & parce que les Cimbres s'avancerent jusqu'au pays des Scordisques & paroissent avoir respecté leurs frontieres. Elle se rapproche aussi de l'opinion d'Appien qui mérite d'être rapportée. Cet Auteur prétend que les Gaulois & les Autariates n'ayant rapporté de leur entreprise sur le temple de Delphes que le courroux des dieux (& ces Gaulois ou Celtes étoient, selon lui, les mêmes que les Cimbres), les uns & les autres avoient éprouvé chez eux des désastrès qui leur rendirent le séjour de leur patrie aussi funeste que leur expédition avoit été malheureuse. J'ai déja fait mention de ce que cet Auteur a dit des Autariates. Quant aux Celtes, ajoute-t-il, Apollon ébranla la terre qu'ils habi-

toient, & leurs villes furent englouties. Cette affreuse calamité dura jusqu'à ce qu'enfin ils se déterminerent à sortir encore une fois de chez eux, & à revenir chez les Illyriens complices de leurs crimes. Il les trouverent affoiblis par la peste qui les tourmentoit, & les vainquirent sans peine ; mais lorsqu'ils croyoient s'enrichir de leurs dépouilles, ils gagnerent la peste, & prirent encore une fois la fuite pour se soustraire à ce fleau. La terreur qui les faisoit fuir & les devançoit, les conduisit jusqu'aux monts Pyrenées.

Jusqu'ici on ne voit pas qu'il puisse être question de la grande expédition des Cimbres, puisqu'assurément la peste n'affligea point les Illyriens depuis l'entreprise de Brennus jusqu'en l'an de Rome 640. C'est pourtant de cette expédition qu'Appien a voulu parler, en quoi il a eu peu d'égard à la chronologie, sans que l'on puisse conclure de-là qu'il a eu tort de lier des événemens si éloignés les uns des autres. Il manque certainement quelque chose à son récit ; mais s'il eût rempli ce vuide, nous aurions une certitude historique à laquelle nous avons déja renoncé. Il continue ainsi. Lorsqu'ensuite les

Celtes ou Cimbres eurent tourné leurs pas vers l'Orient en s'éloignant des Pyrenées, les Romains en furent d'autant plus épouvantés, qu'ils avoient déja eu avec eux un combat sanglant, & craignant qu'ils ne passassent les Alpes pour entrer en Italie, ils leur opposerent deux Consuls & deux armées, qui toutes les deux furent taillées en pieces. Ainsi leur épouvante alla toujours croissant jusqu'au tems où ils chargerent de la conduite de cette guerre Marius qui venoit de finir celle de Numidie & de Mauritanie.

Cette premiere bataille dont le souvenir remplit les Romains d'épouvante, est la même que perdit Carbon en 640, & lorsque les Cimbres sortoient de l'Illyrie.

J'ai peine à croire que la défaite des Illyriens par les Celtes, soit différente de la victoire qui dut soumettre aux Scordisques la plus grande partie de l'Illyrie. Mais en ce cas, Appien a confondu ce peuple Gaulois avec les Cimbres, & c'est par cette confusion même qu'il se rapproche de l'opinion que nous avons proposée sur la part que purent avoir les Scordisques au déplacement des Cimbres. Je voudrois

bien au reste qu'Appien n'eût pas représenté les Cimbres comme des pestiferés qui couroient l'Europe pour chercher un air plus salubre, & qui tourmentés de ce terrible fléau, portoient avec eux la terreur qu'inspirent le courage & le nombre des ennemis à ceux qui doivent défendre leurs temples & leur foyers.

J'ai déja cité Plutarque sur la dispersion des Cimmeriens, & sur l'établissement des Cimbres dans le nord de l'Europe; mais les causes de cette ancienne révolution ne peuvent être celles d'une invasion qui lui fut postérieure de plusieurs siecles. Cet auteur dit à ce sujet

Marius, p. 108. que « le peu de commerce que les Cimbres & les Teutons avoient avec leurs » voisins, & le grand éloignement des » pays qu'ils occupoient avoient fait » qu'on n'avoit su au vrai, ni quelles » nations c'étoient, ni d'où elles étoient » parties, pour venir se répandre comme un gros nuage sur la Gaule & sur » l'Italie. On conjecturoit seulement que » c'étoient quelques nations de la Germanie, à cause de leur grande taille » & de leurs yeux bleus, & parce que » les Germains appelloient les voleurs » & les bandits des Cimbres.

» D'autres disent, ajoutent Plutar-
» que, que la Celtique à cause de la
» profondeur & de la vaste étendue de
» son continent, qui s'étend depuis la
» mer Océane & les climats septen-
» trionaux vers le levant jusqu'aux Pa-
» lus Méotides, touche d'un côté à la
» Scythie Pontique, & que le voisina-
» ge fit que ces deux nations (sçavoir
» les Celtes & les Scythes) se mêlerent
» ensemble, & sortirent de leur pays,
» non pas tout-à-la-fois, ni tout de
» suite, mais chaque année vers le prin-
» temps, & que gagnant ainsi peu-à-
» peu du terrein par les armes, il arriva
» qu'après plusieurs années, elles eurent
» traversé ce grand continent de l'Eu-
» rope, & entrerent en Italie. C'est
» pourquoi, bien qu'elles eussent plu-
» sieurs noms différens, selon la diver-
» sité des peuples qui les composoient,
» toute leur armée fut pourtant com-
» prise sous un nom général, & appel-
» lée du nom de Celto scythes ».

Cette derniere opinion qui n'est pas la moins singuliere, me paroît être celle qui s'approche le plus de la vérité; mais elle suppose un mouvement imprimé à quelques peuples orientaux, qui en se portant vers l'occident en entraînerent d'autres avec eux, & se for-

tifierent toujours à mesure qu'ils s'éloignoient de leur patrie, précisément comme nous savons que les Cimbres se fortifierent d'autant de peuples qu'il y en eut qui voulurent les suivre, lorsqu'ils étoient déja vers la fin de leur course, & que les Romains pouvoient les observer dans leurs mouvemens & leur conduite.

Deux choses sont certaines par rapport aux Cimbres. La premiere, que ce ne fut point un peuple destructeur; la seconde, qu'ils étoient agriculteurs, & que, s'ils ont passé pour être des vagabonds & des bandits, c'est qu'on a insulté à leur infortune, en donnant un nom odieux à l'état dans lequel elle les avoit réduits.

La suite de leur Histoire fournira la preuve de ces deux vérités. Ils se firent des alliés & des amis de la plûpart des peuples qu'ils rencontrerent; & quoiqu'ils fussent au nombre *de trois cens mille hommes portant les armes*, outre les femmes & les enfans qui les suivoient, *ils demandoient tous des terres suffisantes pour nourrir cette multitude innombrable, & des villes pour s'y établir*; comme ils avoient oüi-dire qu'avoient fait avant eux les Celtes ou Gaulois, lorsqu'ils s'étoient emparés de la meilleure & de la plus

Plutarq. Marius, p. 108.

fertile partie de l'Italie qu'ils avoient enlevée aux Toscans.

Ce n'étoient donc point des peuples Nomades ou errans par état ; & dès-lors on ne peut supposer qu'ils aient quitté sans une raison pressante le pays dans lequel ils étoient nés. L'inondation générale de ce pays ne peut passer que pour une fable. On en doit dire autant du bouleversement de leur patrie par des tremblemens de terre qui auroient tenu du prodige dans le nord, & dont la durée n'auroit point d'exemple sous les climats les plus chauds & dans les contrées les plus sujettes à cette calamité.

L'accroissement excessif de la population n'expliqueroit pas mieux ce phénomene politique, puisque trois cens mille combattans avec leurs femmes & leurs enfans ne peuvent être tout-à-la-fois l'excédent de la population d'aucun pays, & encore moins de celui d'où l'on prétend que les Cimbres étoient partis.

Mais si toutes ces causes doivent être rejettées, la seule que nous puissions admettre, est une invasion faite par une nation plus éloignée, soit du côté du nord, soit du côté de l'orient.

Au-delà des Cimbres & des Teutons, dans la position que nous leur avons

assignée, le nord ne devoit nourrir que des peuples misérables, sans art, sans industrie, sans ambition, tels que sont, & tels que devoient être dès-lors les Lapons, les Samoyedes, & même les Finlandois. Des peuples si pauvres, si foibles & d'un pareil caractere, étoient peu propres à devenir les premiers agens d'un mouvement aussi prodigieux. C'est donc dans l'orient de l'Europe, ou, ce qui revient au même, dans la partie septentrionale de l'Asie, que nous devons chercher la cause primitive de la révolution dont nous voulons rendre compte. Dix ans plutôt nous n'aurions pû donner que des conjectures, bien fondées à la vérité, mais très-éloignées de la certitude historique. Un ouvrage qui a paru depuis quelques années, nous met en état d'offrir quelque chose de plus à nos Lecteurs. Nous devons ce tribut de reconnoissance au savant Auteur de l'histoire générale des Huns. Nous devons à la vérité la hardiesse avec laquelle nous oserons nous éloigner quelquefois de ses opinions. On pourra regarder le détail dans lequel nous allons entrer, comme une digression sur l'histoire de l'Asie septentrionale; mais elle est tellement liée avec le sujet que nous traitons, qu'il y auroit

de l'injustice à nous la reprocher, & j'aurai si souvent occasion de parler des nations qui se répandirent en Europe par la même route que je vais tracer, que l'on peut regarder comme autant de peuples Européens, ceux dont je vais m'occuper. L'espece de courant qui les entraîna successivement vers l'occident, avoit déja existé plusieurs siecles auparavant par une cause semblable. Il se renouvella vingt fois dans des siecles plus connus & moins reculés. Combien n'est-il pas croyable qu'il produisit le même effet au tems dont nous parlons, sur-tout si nous découvrons que la cause en exista dans ce même tems ?

CHAPITRE II.

Remarque sur la Scythie d'Europe. Expulsion des Yve-chi par les Huns ou Tartares. Ils s'enfuient vers l'occident. Description de la Scythie & de la Sarmatie Asiatique. Traces & monumens de plusieurs révolutions qui causerent le déplacement d'un grand nombre de peuples. Des Siraces & des Aorses.

LES Scythes Royaux furent pendant long-tems la nation dominante

dans la contrée à laquelle on donna leur nom en Europe. Ils n'avoient point cessé de l'être au tems dont nous parlons, & le furent encore depuis, ainsi qu'il nous sera facile de le prouver. J'ai déja dit que c'étoit une tribu Alanique, qui, de proche en proche, avoit étendu ses conquêtes jusqu'au Danube, mais à qui la révolte des Sarmates avoit fait perdre un grand pays entre celui qu'elle continua d'occuper, & celui d'où elle étoit partie pour s'étendre vers l'occident. Les Alains furent donc séparés les uns des autres par un grand intervalle que remplirent les Sarmates & les autres peuples, qui, comme eux, s'etoient affranchis du joug des Scythes Royaux.

Ceux-ci n'occuperent proprement que le pays situé entre le Tanaïs & le Boristhène; leur domination n'eut pas les mêmes bornes, mais ses limites durent varier, selon que les peuples voisins eurent plus ou moins de force & de courage. A l'orient ils avoient les Sarmates, à l'occident le desert auquel les Getes donnerent leur nom, & le pays des Agathyrses qu'occupoient alors les Getes & les Daces. Du même côté ils virent s'établir dans leur voisinage les Bastarnes & d'autres peuples, partie Gaulois & partie Thraces. Du côté du

nord, en tirant vers l'orient, les Thyſſagetes étoient leurs plus proches voiſins. Plus loin encore & auſſi vers l'orient, Herodote avoit connu d'autres Scythes qui s'étoient détachés des Scythes Royaux, & s'étoient refugiés dans ce pays éloigné. Ce qu'en dit Herodote eſt la traduction du nom que l'on donna aux *Tectoſaces* orientaux, & le pays qu'il aſſigne à ces Saces fugitifs, eſt le même que Ptolémée leur aſſignoit encore plus de 100 ans après notre ere. L. IV, c. 22.

On continuoit à donner le nom de Saces & de Maſſagetes aux Alains orientaux, depuis le Volga juſqu'à une diſtance indéterminée du côté de l'orient.

Au-delà des Saces & des Maſſagetes, qui habitoient au nord de la Bactriane, étoient pluſieurs nations, dont les Grecs ne connoiſſoient que l'exiſtence, & auxquels ils ne donnoient un nom que pour cacher en quelque ſorte leur ignorance. Ils les appelloient Scythes & Nomades, parce qu'ils donnoient le premier de ces noms à toutes les nations du nord, & que le ſecond dans leur langue étoit celui de tous les peuples paſteurs.

On a depuis donné à ces nations les noms preſque auſſi vagues de Huns & de Tartares, Nous les connoiſſons au-

jourd'hui par les historiens Chinois. Mais les Chinois comme les Romains & les Grecs, connoissoient peu les nations avec lesquelles ils n'avoient point de liaisons suivies, & pour eux les Tartares les plus occidentaux étoient des peuples très-éloignés, quoiqu'ils ne fussent encore voisins ni des Grecs ni des Romains. Il arriva aussi aux Chinois comme aux peuples lettrés de l'occident, de rapprocher d'eux l'origine de tous les peuples qu'ils connurent, sans savoir précisément en quel tems ni comment ils s'étoient établis dans le pays où ils les avoient trouvés pour la premiere fois. La raison de cette erreur générale étoit très-naturelle. Les Chinois & les Grecs sortis pour la premiere fois de chez eux connurent leurs voisins avant d'avoir entendu parler des peuples qui étoient plus éloignés; leurs historiens en parlerent, parce qu'il y eut entre eux & les deux nations lettrées des rapports de guerre & de paix, qui ne pouvoient exister avec des peuples qu'un grand espace séparoit de leur pays. Lorsqu'ensuite leurs connoissances s'étendirent, s'ils vinrent à découvrir qu'un peuple éloigné avoit une ressemblance marquée avec un autre peuple plus voisin & plus anciennement connu, ils ne manque-

rent pas de dire que celui qu'ils avoient découvert le dernier descendoit de celui qui étoit pour eux le plus ancien, parce qu'il y avoit plus long-tems qu'ils le connoissoient.

Ce fut par une suite de cette erreur, que la plupart des peuples crurent que leur pays avoit été le berceau du genre humain, ou du moins avoit donné naissance à tous les peuples avec lesquels ils vouloient bien avoir quelque parenté.

Mais l'ignorance de ceux qui ont écrit avant nous, ne doit point asservir nos jugemens. Nous savons quel fut le berceau du genre humain, & nous devons réformer d'après cette notion toutes les fables qui rapportent à une antiquité trop reculée des émigrations en sens contraire à la marche primitive de tous les peuples.

Ainsi quoique les Yve-chi puissent être les mêmes que les Jeta ou les Yetan, & que ceux-ci soient les mêmes que les Getes, nous n'en conclurons point que les Getes qui étoient de la même nation que les Thraces, fussent originaires du pays où étoit So-tcheou, & que de-là ils fussent venus s'établir au midi du Danube. Nous dirons au contraire que les Saces, les Massagetes, les Dahes,

Histoire gén. des Huns, liv. 1.

les Tussagetes, les Tyrigetes, les Getes, & les Daces étant une seule & même nation, les Yve-chi en firent aussi partie, ensorte que cette puissante nation s'étendit depuis la Macédoine jusqu'au nord des Indes, où elle fut connue dans la suite sous les noms de Goths & d'Alains.

Les Yve-chi étoient, dit-on, les ennemis des Huns; mais pendant longtems ils n'avoient pû être forcés qu'à leur payer tribut. Tel fut le sort des Saces après cette grande révolution, qui força les Scythes Nomades à se précipiter vers l'occident où ils détruisirent l'Empire des Cimmeriens. Une reine courageuse délivra les Saces de cette servitude, sous laquelle les avoient fait gémir leurs voisins que les Grecs appellerent Arimaspes; car pour les Essedons, j'ai déja dit qu'ils pouvoient bien n'être qu'une tribu des Alains ou Getes orientaux.

Cependant un grand prince, nommé Kit-yo par les auteurs Chinois, étoit monté sur le thrône des Huns vers l'an
L'an de Rom, 578. 174 avant Jesus-Christ, 62 ans avant l'apparition des Cimbres, dans le même tems ou à-peu-près, que mourut Philippe, roi de Macédoine. Je rapproche ces époques, parce qu'il n'est pas indifférent

de ſavoir ce qui ſe paſſoit dans le même tems aux deux extrémités de la Scythie.

Le Tanjou ou empereur des Huns, que nous venons de nommer, ne ſe contenta pas du tribut que les Yve-chi avoient payé à ſes prédéceſſeurs. Il les attaqua dans le pays de So-tcheou qu'ils habitoient depuis long-tems, remporta ſur eux de grandes victoires, tua leur roi, & fit du crâne de ce prince un vaſe dont il ſe ſervit toujours depuis dans les grandes cérémonies. Remarquons que cette coutume n'étoit pas celle des Eſſedons, que l'on pourroit ſuppoſer avec quelque fondement avoir fait partie de la nation Tartare. Chez ces peuples c'étoit un devoir que les enfans rendoient à leurs peres, lorſqu'ils façonnoient leurs crânes pour en faire des coupes dont ils ſe ſervoient enſuite dans leurs feſtins. La coutume que ſuivit apparemment le Tanjou, étoit la même chez les Scordiſques, qui certainement étoient Gaulois, & chez les Boïens alliés des Tectoſages, s'ils n'en faiſoient point partie.

Les Yve-chi défaits & chaſſés de leur pays par les Huns, ſe diviſerent en deux bandes, & allerent chercher de nouvelles demeures plus à l'occident. Une par-

tie de cette nation composée des plus foibles & des moins audacieux, s'éloigna peu de son ancienne habitation, & se retira dans les montagnes situées au nord du Tibet, où elle s'établit. On appella petits Yve-chi ceux qui prirent ce parti. Les autres qui étoient plus braves & en plus grand nombre, s'avancerent d'abord vers le nord-ouest sur les bords de la riviere d'Ili, d'où ils chasserent une nation appellée *Su* par les Chinois.

Les *Su* qui s'étoient avancés dans le pays situé au nord de la Bactriane, entrerent vers ce tems-là dans cette grande contrée où ils détruisirent la monarchie que les successeurs d'Alexandre y avoient fondée.

On dit pourtant que les Yve-chi s'établirent eux-mêmes dans la Bactriane, qu'ils n'étoient point différens des Jeta ou Getes, ou qu'au moins ceux-ci étoient des Hordes des Yve-chi & des Kaotche, autres peuples Tartares. Il faudroit donc supposer ou que les Yve-chi, les *Su* & les *Kaotche* entrerent en même tems dans la Bactriane, ou que cette contrée éprouva une seconde révolution qui en fit sortir les *Su*, pour faire place aux deux autres peuples que nous venons de nommer.

Mais, quoiqu'en cette matiere on ne doive pas rejetter le témoignage des historiens Chinois, il me semble qu'il y auroit encore plus d'injustice à refuser toute créance aux historiens Grecs, puisque ce fut aux Grecs que les peuples dont nous parlons enleverent la Bactriane. Or Strabon nous apprend que cette contrée fut enlevée aux Grecs par quatre peuples qu'il nomme, savoir les Asiens, les Pasians, les Tachares, & les Sacaraules. N'opposons pas légerement l'une à l'autre deux narrations qui ne paroissent différentes que par la diversité des noms. Les contradictions apparentes ne sont pas un motif d'incrédulité ; elles nous avertissent souvent de notre ignorance, & avec quelques notions de plus elles nous conduiroient à des vérités intéressantes. Il ne s'agit donc pas de savoir lesquels des Grecs & des Chinois ont rendu le plus exactement les noms des peuples dont ils ont parlé comme des conquérans de la Bactriane. Il seroit plus utile de les concilier en distinguant les différentes tribus d'un même peuple, ou en recherchant les raisons pour lesquelles on donna à une seule nation deux ou plusieurs noms différens. Si je disois ici que les Asiens étoient les mêmes que les Sus, on me

Lib. XI. p. 352.

taxeroit de témérité, & on ne verroit d'autre fondement à cette opinion qu'une légere ressemblance entre ces deux noms. Je le dirai cependant, sans faire violence ni à l'un ni à l'autre nom, & je prouverai du moins combien il est facile d'étouffer le germe d'une vérité intéressante, en niant hardiment sur une simple apparence.

Mais, sans nous arrêter à cette difficulté, nous pouvons assurer que les peuples qui envahirent alors la Bactriane, & qui posséderent aussi le pays situé au nord du Jaxantes, n'étoient point des hordes de Tartares, que c'étoient des Alains, qui dépouillerent d'autres Alains, connus auparavant sous les noms de Saces & de Massagetes.

L'irruption que les Alains orientaux chassés par les Huns firent dans le pays des Saces & des Massagetes, dut forcer les peuples compris sous ces deux noms, ainsi que les Dahes orientaux, à chercher d'autres habitations.

On ne se trompera peut-être pas si l'on attribue l'agrandissement des Parthes au malheur de leurs voisins. Arsaces, qui étoit de la nation des Dahes, ainsi que nous l'avons dit, fut forcé de chercher un établissement vers le midi; il envahit le pays des Parthes à la tête d'une

d'une tribu des Dahes, qu'on appelloit les Parnes, & qui étoient un peuple Nomade, établi jusqu'alors sur les bords de l'Ochus. Il eut de grandes guerres à soutenir contre ce même Antiochus, qui envahit la Grece & fut relegué par les Romains au-delà du Taurus. Nous apprenons à cette occasion que l'Hircanie étoit alors possédée par des Barbares, dont la principale force consistoit dans leur infanterie, en quoi ils étoient très-différens des Tartares & même des Alains Nomades. Mais on ne peut pas dire s'ils étoient différens des anciens Hyrcaniens, ni, s'ils avoient envahi l'Hyrcanie, en quel tems ils s'en étoient emparés.

Polyb. lib. x, c. 4.

Dans la suite les Parthes, devenus beaucoup plus puissans, attaquerent Eucrates, qui paroît avoir été un des successeurs d'Alexandre, & qui s'étoit maintenu dans la Bactriane. Ce même Eucrates en ayant été chassé par les Scythes, les Parthes firent la guerre à ces derniers, & leur enleverent cette partie de leurs conquêtes. Mais nous ignorons en quel tems arriverent ces deux révolutions. Tout ce que nous pouvons avancer, c'est qu'elles furent postérieures au regne du premier Arsaces & à celui d'Antiochus. Avant Eucrates, Diodotus avoit

Strabon ubi sup. p. 355.

regné dans la Bactriane, & les auteurs qui soutenoient qu'Arsaces étoit Bactrien, disoient qu'il avoit fait révolter les Parthes, pour s'opposer à l'agrandissement de Diodotus.

Quoi qu'il en soit, la conquête de la Bactriane par un successeur du premier Arsaces, dut être suivie d'un nouveau déplacement des peuples du nord, & avoir des suites fâcheuses pour quelques-uns de ces peuples.

Dès le tems d'Antiochus, on trouve entre l'Oxus & le Tanaïs un peuple Nomade, qui y avoit été inconnu sous ce nom au tems d'Alexandre. Ces Nomades s'appelloient Aspasiens & habitoient entre les deux fleuves que je viens de nommer, & dont l'un se déchargeoit dans les Palus Méotides; l'autre, savoir l'Oxus, avoit son embouchure dans la mer d'Hyrcanie. On étoit surpris que les Aspasiens passassent l'Oxus & entrassent dans l'Hyrcanie par terre & avec des chevaux, quoique ce fleuve fût assez grand pour être navigable. Je ne dirai point comment on expliquoit la possibilité de ce trajet. J'observerai seulement que les Aspasiens devoient être des gens de cheval, qu'ils devoient occuper alors tout le pays situé au nord de la mer Caspienne, & que par ces deux raisons il faut croire qu'ils n'é-

Polyb. lib. x, c. 8.

toient pas différens des Alains. Il paroît qu'ils prirent leur nom des monts Aſpaſiens que Ptolémée place dans la Scythie Aſiatique, ainſi que les Aſpeſiens. Il y place auſſi les monts Alanes & le peuple du même nom, que nous appellons Alains. Enfin il ne ſera pas inutile d'avoir remarqué que dans cette même Scythie habitoient, ſuivant ce Géographe, les Aorſes & les Alanorſes, enſorte que ces différens noms, qui tour-à-tour remplirent en quelque ſorte toutes ces contrées, paroiſſent n'avoir jamais été ceux de toute la nation, laquelle ne les recevoit que ſelon qu'une tribu devenoit dominante, ou cédoit la domination à une autre. Ce n'eſt donc ni au nom des Alains, ni à tout autre nom que l'on doit s'attacher. Mais pour confirmer une partie de ce que j'ai dit de l'étendue du pays qu'occupoient les Alains ou les Getes orientaux, je n'ai beſoin que du témoignage des hiſtoriens Chinois.

Lib. VI, c. 14.

Suivant eux le Kam-kiu, qu'on appelloit auſſi Kam & Kamli, & que nous nommons aujourd'hui le Kaptchaq, étoit un grand pays ſans villes ni villages, & dont les habitans étoient Nomades. Ils vivoient comme les grands Yve-chi, auxquels étoient ſoumis ceux

Deſcription générale de la grande Tartarie, c. 3, art. 1.

d'entre eux qui habitoient du côté du midi ; ils étoient au nord-ouest du pays de Ta-uon, dont le nom ressemble beaucoup à celui des Dahes ou Daves. La partie orientale de cette contrée avoit quelquefois été soumise aux Huns. Il y eut un tems où plusieurs royaumes de ce pays furent gouvernés par des princes descendus du roi des Yve-chi. Les peuples de ce pays n'avoient aucune ressemblance avec les Huns, si ce n'est qu'ils avoient les yeux enfoncés ; mais d'ailleurs ils avoient le nez élevé & beaucoup de barbe. Ils se rasoient les cheveux tous les ans à certain jour.

Le royaume de *Su* faisoit partie de l'ancien Kam-kiu.

Les modernes ont connu ce pays sous le nom de Cangles, & l'ont placé au nord & au nord-est de la mer Caspienne. Mais il paroît que les Chinois l'étendoient davantage du côté du fleuve Sihon ou Jaxantes. Ils plaçoient au nord du Kam-kiu un fleuve dont le nom ressembloit à celui de l'Atel qu'on appelle aujourd'hui le Volga.

Au nord-ouest de cette contrée, les anciens Géographes Chinois plaçoient le Yentçai que l'on appelloit aussi Olanna, & qui, suivant eux, étoit voisin d'un grand lac, dont le rivage n'étoit bordé

par aucune montagne, & qu'on appelloit la mer du Nord. Ce pays étoit certainement celui des Alains. Il y eut un tems où leur empire s'étendit jusqu'à la mer Baltique, qui est ce grand lac sur le rivage duquel il n'y avoit point de montagne. Mais ce qu'il importe de remarquer, est que les peuples du Yentçai avoient les mêmes mœurs que ceux du Kam-kiu.

Ce que les Géographes Chinois ont dit du pays de Tauon ne differe de ce que les Grecs ont dit des Dahes orientaux, qu'en ce que les premiers lui ont donné une beaucoup plus grande étendue du côté de l'orient ; du reste, ils l'ont placé au midi du Kam-kiu, ce qui convient parfaitement au pays des Dahes. On n'en peut dire autant de la position qu'ils lui assignent au nord des Grands Yve-chi, qu'autant que l'on placera ces derniers dans la Bactriane, ou que même on les confondra avec les Parthes, ce qui seroit assez vraisemblable.

Les peuples du Dauon avoient, comme ceux du Kam-kiu, les yeux enfoncés, & beaucoup de barbe. Mais ce qui est encore plus remarquable, c'est que depuis l'extrémité orientale de ce pays jusqu'aux Parthes, tous les peuples s'en-

tendoient, quoique leurs langues fussent un peu différentes. Je crois pouvoir conclure delà que tous les peuples qui avoient habité depuis le pays des Ousiun, occupé autrefois par les Yve-chi, à l'occident de l'Yrtisch & des monts Atai, jusqu'au pays des Parthes, vers le midi, & jusqu'au Tanaïs à l'occident, tous les peuples, dis-je, du Kamkiu, du Dauon, & du Yentçai avoient fait partie d'une seule & même Nation, que cette Nation étoit celle des Scythes Nomades ou Alains, qui n'étoit point réellement différente des Jeta ou des Getes, & qui avoit la même origine que les Cimmériens.

Mais comme les Alains furent la Nation dominante de ces contrées immenses, jusque vers le milieu du IV[e] siecle, je suis autorisé à dire que jusqu'à ce tems-là quelques tribus Hunniques purent s'établir dans l'occident de l'Asie, ou dans l'orient de l'Europe, sous leur protection, mais que la nation des Huns ne fit point de conquêtes dans la Sarmatie Asiatique, ni même dans cette partie de la Scythie, qui étoit au nord de la Bactriane.

Une autre conséquence de ce que je viens de dire, est que si les Yve-chi étoient de race Getique, les Su en

étoient à plus forte raiſon, puiſqu'ils étoient originairement plus occidentaux que les Yve-chi. On peut encore remarquer qu'après la révolution dont nous avons parlé, les Su furent diſperſés dans le Tauon & le Kam-kiu, où ils habiterent par tribus de trois ou quatre cens familles, ce qui reſſembloit aſſez aux débris d'une Nation, dont les peuples voiſins ſouffroient l'exiſtence.

Les peuples du Kam-kiu & les Yve chi ſuivoient la Religion de Fo ou de Boudha. Cette remarque trouvera ſon application dans la ſuite de ces recherches.

Ce ſeroit une entrepriſe téméraire, & dont on ne pourroit eſpérer que peu de ſuccès, de vouloir dire quels peuples furent déplacés par l'irruption des Yve-chi, & s'avancerent vers l'occident à cette occaſion; quels autres, déplacés à leur tour par ces derniers, s'efforcerent de marcher encore plus à l'occident, & périrent dans cette entrepriſe, ou s'échapperent vers le nord.

Dans le nombre prodigieux de peuples différens, qui habitoient ces vaſtes contrées, & qui pour la plûpart étoient errans, les Auteurs anciens avoient peine à ſe reconnoître, & n'étoient preſque jamais d'accord entre eux. C'eſt

Lib. xi, n. 19. une remarque de Pline, qui me paroît très-judicieuse, mais qui doit nous ôter toute espérance de rien dire de satisfaisant sur les émigrations de ces peuples. Une autre remarque de cet Auteur est, que les Perses avoient appellé Saces tous les peuples Scythiques qui habitoient au nord du Jaxarte, & que tous avoient la même façon de vivre que les Parthes. Ceci justifie ce que nous avons dit de l'origine des uns & des autres. Car entre les Scythes, dont il parle en cet endroit, Pline comprend les Saces proprement dits, les Massagetes, les Dahes, les Essedons, les Edons, les Carnes, dont le nom a beaucoup de rapport avec celui du Kam ou Kam-kiu, les Camaces, les Asœens. Il est vrai que dans cette énumération, Pline comprend aussi les Arimaspes, dont il dit que l'ancien nom étoit celui de Cacidares, mais le premier de ces noms étoit trop fabuleux, pour qu'on ne pût pas le donner indifféremment à plusieurs peuples.

Deux noms, qui méritent davantage d'être remarqués, sont ceux des Aorses & des Getes que Pline a placés à l'orient de la mer Caspienne, avec les Matians, & cela sur l'autorité de Démodamas, qui avoit commandé dans ces contrées pour Seleucus & pour Antio-

chus, & qui avoit paffé le Jaxante au midi duquel étoient ces trois peuples. Il ajoute que les Getes étoient auffi appellés Cadufiens par les Grecs.

Or nous favons qu'il y avoit auffi des Cadufiens & des Matians à l'occident de la mer Cafpienne, & que les Getes étoient un peuple de la même contrée entre l'Albanie & le pays des Amazones. Les Aorfes font encore plus remarquables par la multiplicité des pofitions qu'on leur affigne, ou plutôt par le nombre de leurs colonies ou de leurs émigrations. Car dans l'incertitude où nous fommes, fi tout ce qu'a dit un Géographe doit fe rapporter au même tems, ou fi après avoir copié les Anciens dans un endroit, il a écrit dans un autre ce qu'il favoit par les relations de fes contemporains, nous ne pouvons jamais affurer qu'un peuple ait été partagé en plufieurs tribus, féparées par un grand efpace, ou qu'il ait habité fucceffivement plufieurs contrées très-éloignées les unes des autres.

Polyb. lib. V, c. 10.

Pline feul affigne trois pofitions différentes aux Aorfes. Il dit dans un endroit qu'ils habitoient, avec les Mefiens & les Getes, le revers le l'Hemus entre cette montagne & le Danube. Ailleurs il dit que les Aorfes ou Hamaxobiens

Lib. IV, n. 18.

Ibid. n. 25.

faisoient partie des Sarmates, & habitoient au nord du Danube aussi-bien que les Alains & les Daces. Dans le passage qui a donné lieu à cette remarque, il place aussi des Aorses entre la mer Caspienne & les Indes.

Strab. l. XI, p. 338. Strabon, dont l'autorité est très-grande en cet endroit, place les Aorses avec les Siraces dans la premiere partie de l'Asie, c'est-à-dire entre le Tanaïs & le Pont-Euxin, à l'occident, l'Océan au nord, la mer Caspienne à l'orient, l'Albanie & l'Arménie au midi. A quoi il ajoute que les Aorses & les Siraces s'étendoient jusqu'au mont Caucase, & avoient *Ib. p. 349.* les Sarmates au nord. Dans un autre endroit il dit que le Caucase, en s'abaissant vers le nord, fermoit un pays d'autant plus uni, qu'il s'approchoit davantage du pays des Siraces, qu'entre cette montagne & les Palus Méotides, étoit un peuple Troglodyte qui habitoit dans des cavernes, que plus loin étoient les Chœanœtes & les Polyphages, & au-delà de ces derniers les Eisadices, qui étoient agriculteurs; plus loin encore & jusqu'aux Palus les Nabiens & les Panxanes, & aujourd'hui, ajoute-t-il, les Siraces & les Aorses; mais pour ces derniers, dit-il encore, ils paroissent avoir été chassés d'un pays plus

élevé & les Siraces sont plus septentrionaux que les Aorses.

Dans le style des Anciens, un pays plus élevé ou plus haut, signifie un pays plus éloigné, ou même plus oriental. Quant à ce qu'on fait ajouter à Strabon, que les Siraces étoient plus septentrionaux que les Aorses, cela ne s'accorde point avec ce qu'il avoit dit des campagnes des Siraces relativement au Mont Caucase, & la construction de la phrase grecque me paroît si vicieuse que je suis tenté de lire Ἄορσοι aulieu d'Ἄορσιον, ce qui donnera un sens contraire. Mais cette correction devient indispensable quand on lit ensuite que les Aorses habitoient sur les rives du Tanaïs, & que les Siraces occupoient le pays arrosé par l'Achardée, qui, prenant sa source dans le Mont Caucase, alloit se perdre dans les Palus Méotides. Ces deux positions marquées avec précision, placent nécessairement les Siraces au midi des Aorses.

Cette derniere Nation étoit beaucoup plus puissante que la premiere, puisqu'il y eut un tems où le Roi des Aorses mettoit deux cens mille hommes de Cavalerie en campagne, tandis que le Roi des Siraces n'en mettoit que vingt mille. Les Aorses qui habitoient *plus*

haut, étoient encore plus puissans, si l'on en croit Strabon, & la raison en étoit qu'ils occupoient un plus grand pays, toute la côte septentrionale de la mer Caspienne leur étant soumise.

On voit combien ceci rapproche les Aorses du peuple de ce nom, qui habitoit avec les Getes, à l'orient de la mer Caspienne, & combien aussi il devient probable que les Getes, voisins de l'Albanie, n'étoient point étrangers aux Getes orientaux, qui étoient aussi voisins des Aorses.

On a pu remarquer que l'établissement des Aorses dans le pays où ils furent si puissans, n'étoit pas fort ancien au tems de Strabon, puisqu'on se souvenoit encore du tems où il n'y avoit point eu d'Aorses dans cette contrée.

Mais les Aorses orientaux habitoient certainement entre la mer Caspienne & les Indes, dès le tems de Seleucus & d'Antiochus. C'est une puissante raison de croire que tous les Aorses venoient de l'orient, qu'une partie d'entre eux passa le Jaxarte, & s'avança vers le midi avec une tribu des Getes & des Matians; que les autres s'étendirent le long de la mer Caspienne & au nord de cette mer, ou la plus grande partie d'entr'eux se fixa; qu'une autre colonie très-

puissante s'avança jusqu'au Tanaïs, où elle fonda une grande Monarchie au nord du mont Caucase; que delà une autre colonie passa le Tanaïs, pénétra jusqu'au Danube, passa encore ce fleuve, & le repassa ensuite, à l'occasion de plusieurs révolutions, qui changerent successivement la face de ces contrées & la position des peuples qui les habitoient.

Observons au reste, que les Aorses étoient une Nation Alanique, & qu'ils ne peuvent être différens des Alains que Josephe dit avoir habité près le fleuve Tanaïs & les Palus Mœotides, & avoir été originaires de Scythie. *De Bel. Jud. lib. VII, c. 19.*

Cette puissante Nation n'étoit rien moins qu'un peuple de Sauvages. La preuve en est que les Arts ne leur étoient pas inconnus, & qu'ils s'adonnoient au commerce. Ils faisoient, dit Strabon, un grand commerce des marchandises des Indes, qu'ils échangeoient contre celles des Babyloniens, ils achetoient ces dernieres des Medes & des Arméniens, & se servoient de chameaux pour le transport des unes & des autres. Leurs richesses étoient très-considérables, & ils poussoient le luxe jusqu'à employer l'or dans leurs vêtemens.

Je ne puis m'empêcher à cette occa-

sion de faire quelques observations sur ce qu'a avancé un Auteur moderne, touchant l'empire du Ta-tsin dont il est parlé dans les Historiens Chinois.

Ce n'est pas que je prétende en sçavoir davantage que l'Historien des Huns. Je lui dois tout ce que j'ai dit sur l'autorité des Auteurs Chinois, & la description que je vais faire du Ta-tsin, je la tire toute entiere de son savant ouvrage.

CHAPITRE III.

On examine ce que les historiens Chinois ont écrit touchant l'empire de Li-ken & de Ta-tsin, & on se détermine à croire que cet Empire fut celui des Aorses sous le second de ces noms, & celui des Ligiens ou Ambrons sous le premier. Marche des Ligiens vers l'occident, & des Su *vers le nord, où ils fondent la monarchie des Suions. Le tems de cette révolution se rapporte à celui de l'irruption des Cimbres à laquelle elle n'est antérieure que de peu d'années.*

ON trouve encore dans les environs & au nord de la mer Caspienne des monumens antiques, qui ne nous permet-

tent pas de douter que cette région n'ait été habitée autrefois par une nation policée, savante dans plusieurs arts, & même lettrée. Sans nous perdre ici dans des conjectures hazardées sur une antiquité, dont il n'est pas vraisemblable qu'il puisse encore rester des monumens, pourquoi ne saisirions-nous pas ce que Strabon nous apprend des Aorses, pour rapporter au-moins en partie à cette nation commerçante & industrieuse ce qui ne peut avoir été l'ouvrage d'un peuple errant & qui n'auroit connu que ses tentes & ses troupeaux? Je fais ici cette observation pour préparer mes lecteurs à ce que je vais dire du Ta-tsin. Ils verront dans un moment que je ne perds point de vue la grande révolution dont j'ai entrepris de découvrir la cause primitive.

Le Ta-tsin étoit connu des Chinois dès le tems des *Han*, dynastie Chinoise qui commença deux cens sept ans avant notre ere, & finit en la septieme année de cette même ere.

On l'appelloit alors Li-ken, c'est-à-dire que ce nom fut le premier sous lequel les Chinois connurent l'Empire dont nous parlons. Il étoit situé à l'ouest

de la mer d'occident ou de la mer Caspienne.

Tables chronol. l. 1, §. 8, p. 27. Il y a apparence que cet empire conservoit encore son ancien nom, lors d'un grand voyage que fit un général Chinois vers l'occident par ordre de l'empereur Vou-ti.

Ce général partit de la Chine l'an 126 avant J. C. & ne fut de retour que onze ans après, c'est-à-dire en l'an 115. Il se rendit d'abord aux environs du fleuve I-li dans le pays des *Ousions*; de-là il alla dans celui des Taouans au nord de la Bactriane. Il parcourut ce pays, celui de Kam-kiu & le Khorasan, dont le nom répond, ce me semble, à celui de Khorsars que les Scythes donnoient aux Perses. *Plin. l. 81, n. 29.*

Il se trouva à une bataille que les Scythes livrerent aux Parthes; il connut par des relations la Perse ou le Gan-sie & la Sarmatie Asiatique ou le Yen-tçai. Les marchandises de l'Inde qu'il vit dans le Khorasan exciterent sa curiosité, & il voyagea dans la partie de l'Inde, où sont aujourd'hui les Etats du Grand Mogol.

Il me semble que ce voyage du général Chinois nous fournit à-peu-près

la date de la seconde révolution que produisit dans ces contrées la supériorité que les Parthes acquirent sur les Scythes, & dont une suite fut la nécessité où se trouverent ces derniers de tourner contre l'occident les efforts que jusqu'à ce tems ils avoient faits contre le midi. Cette date est d'autant plus intéressante que les Scythes, dont parloit le général Chinois, doivent avoir été les Aorses de Strabon, & que l'an 126 avant notre ere répond à la quatorzieme année avant la premiere apparition des Cimbres dans le voisinage de l'Italie.

Suivons encore pour un moment les historiens Chinois.

Onze ans après le retour du voyageur dont nous venons de parler, Vou-ti, empereur de la Chine, envoya une armée dans le Taouan; & vingt-cinq ans seulement avant J. C. le roi de Samarcande ayant tué des ambassadeurs Chinois, Tching-ti, aussi empereur de la Chine, envoya une armée contre ce Prince qui fut détrôné.

L'an 97 après J. C. Pantchas, empereur de la Chine, envoya un de ses officiers jusque sur le bord de la mer Caspienne, dans le dessein de pénétrer jusqu'au Ta-tsin ou à l'empire situé au-

tion du Ta-tſin par cette remarque ; mais en la faiſant il n'a pas réfléchi à ce qu'il dit lui-même, que le nom de Chine eſt inconnu dans le pays auquel nous le donnons ; qu'il nous vient des Indiens qui appelloient la Chine Maha-tchin, c'eſt-à-dire grande Tchin ; que les Perſans l'avoient auſſi pris des Indiens, mais que les Arabes diſoient plus communément *ſin*, mot que les Occidentaux avoient adopté au tems de Ptolémée qui appelle les Chinois *Sincæ*.

Tables chronol. liv. 1, c. 31, pag. 75.

Si cela eſt, l'étymologie que l'on donne du nom de Ta-tſin, ne peut ſignifier en Chinois *grand* comme la Chine ou *grand* comme les Chinois. Et quand même on admettroit cette étymologie, les deux mots joints dans celui de Ta-tſin ſignifieroient la grande Chine ou les grands Chinois, dénomination qui ne peut avoir été adoptée par les écrivains de cette nation orgueilleuſe.

L'auteur que nous citons conclut par dire que la deſcription du Ta-tſin déſigne trop clairement l'empire Romain, pour qu'il ſoit beſoin d'y inſiſter. Je ſuis moi-même étonné de ma hardieſſe ; mais dût-on m'accuſer de témérité, j'avoue que cette clarté ne frappe point mes yeux. Reprenons en peu de mots

les principaux traits de cette description.

Si les Chinois connurent le Ta-tsin dès le tems des Han, ou par le voyage fait en l'an 126 avant J. C. ils durent connoître la République & non l'empire Romain. Mais il faut avouer que dans ce tems-là les Romains dont les conquêtes ne s'étendoient point au-delà de la Macédoine à l'orient, & de l'Istrie au nord, étoient bien loin de la mer occidentale ou de la mer Caspienne. Rome pouvoit alors être très-redoutable; mais Antiochus devoit être plus grand aux yeux des Chinois. Convenons que les Romains ne pouvoient être alors les grands Chinois; mais s'ils n'étoient encore que les Li-ken, quelle raison donnera-t-on du changement arrivé dans leur nom? Leur accroissement ne peut en avoir été la cause. Il dut paroître peu considérable dans un si grand éloignement.

On appella quelquefois le Ta-tsin d'un nom qui signifioit le royaume situé à l'occident de la mer Occidentale, & on ajouta qu'à l'occident de ce royaume il y avoit une autre mer. L'historien François décide que cette autre mer étoit la Méditerrannée. Mais si la mer Caspienne méritoit que les Chinois lui

donnassent le nom de mer Occidentale ; le Pont-Euxin méritoit-il d'être oublié, ou doit-on supposer que les Chinois ne le connussent pas ?

L'empire Romain n'étoit pas le seul où il y eût de grandes villes, & duquel dépendissent plusieurs royaumes. Ces auberges dont on parle, sont moins célebres dans l'empire Romain que dans l'Asie, & sur-tout dans l'empire des Perses. Les murs de pierre & l'agriculture ne prouvent rien, non plus que les tambours, les drapeaux & les tentes. Pour les vers à soie, il faut ou reculer la date de la description après le regne de Justinien, ou convenir que ces vers à soie n'ont rien de commun avec l'empire Romain.

Hérod. l. 1.

On n'a jamais parlé des chariots couverts de blanc comme d'une chose qui méritât d'être remarquée chez les Romains. Ils n'étoient point Hamaxobies, & cette particularité recueillie par les auteurs Chinois, feroit peu d'honneur à leur jugement.

Quant aux beaux habits, il y en avoit moins chez les Romains que chez leurs esclaves d'Asie.

Je ne comprends rien à la description de la capitale des Ta tsins. Elle avoit cent lieues de circonférence, & conte-

noit cinq palais à dix lieues de distance l'un de l'autre, & tous bâtis sur le bord de l'eau. On ne voyoit à Rome rien de semblable ; & un diametre de cinquante lieues sur cent lieues de circonférence, ne fait qu'une ligne sans largeur. Si on entend cette description de la ville de Constantinople, elle a quelques défauts de moins ; mais il lui en reste assez pour qu'elle soit insoutenable. Les audiences données chaque jour par le Roi dans un des cinq palais, le char du Roi, l'officier qui alloit devant avec un sac, eussent été autant de nouveautés pour les Romains de tous les tems. Je dis la même chose des trente-six officiers qui commandoient les armées, & qui tenoient conseil ensemble sur les affaires de l'empire. Il faudroit avoir beaucoup d'indulgence pour pardonner aux auteurs Chinois d'avoir décrit ainsi le sénat Romain sous quelque époque qu'on le considere.

L'article de la déposition des Rois est encore plus absurde. Il ne convient pas même aux foibles Empereurs sous lesquels s'écroula le trône d'occident vers la fin du cinquieme siécle.

La richesse, le commerce, la monnoie des Ta-tsins ne sont point des caracteres par lesquels on puisse dire que

les Romains soient clairement désignés. Les Romains pouvoient être aussi grands & aussi bien faits que les Chinois, sans que pour cela leur taille ait mérité d'être remarquée.

Voilà une partie de ce qu'on peut dire contre le sentiment que je combats ici; mais dans cette occasion, comme en beaucoup d'autres, il est beaucoup plus facile de détruire que d'édifier.

En décomposant la description pour rapporter ses différentes parties à des époques différentes, on pourroit reconnoître à quelques traits l'empire des Perses, celui d'Antiochus & celui de Mithridate; & alors il faudroit dire que les Chinois donnerent en différens tems le même nom aux peuples qui dominerent successivement dans le même pays ou à-peu-près. Ils n'auroient fait en cela que ce que firent les auteurs Grecs & Romains.

Mais si la description est indivisible, je ne désespérerai pas de trouver quelque empire qui ait plus de ressemblance avec le Ta-tsin, que n'en avoit l'empire Romain.

Le Ta-tsin étoit situé entre la mer Caspienne à l'orient, & une autre mer à l'occident. Cette seconde mer devoit être le Pont-Euxin; & dès-lors il est prouvé

prouvé que le Ta-tſin étoit l'Empire des Aorſes. Les Chinois purent le connoître, dès qu'ils s'étoient avancés juſqu'au nord du Jaxarte, ils purent envoyer une armée juſque ſur le bord de la mer Caſpienne, dans l'eſpérance de pénétrer dans le Ta-tſin; mais s'ils en vouloient à l'empire Romain, comment comptoient-ils pour rien l'empire des Aorſes & les peuples du Caucaſe, ou ceux qui habitoient entre le Tanaïs & le Danube?

Les Aorſes ou Alains orientaux eurent certainement beaucoup de royaumes dans leur dépendance; & l'on ne ſçauroit douter qu'il n'y ait eu des villes dans l'étendue de leur domination. Les Sogdiens ou Sogdoïtes, qui leur obéirent, nourriſſoient une quantité prodigieuſe de vers à ſoie, avant que les Romains en euſſent jamais vu.

Ils commerçoient avec les Indiens, avec les Medes, avec les Arméniens, & par eux avec tous les peuples de l'Aſie. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'ils euſſent beaucoup d'or, d'argent, de pierres précieuſes, & d'étoffes magnifiques. Il l'eſt encore moins qu'employant l'or dans leur habillement, ainſi qu'ils le faiſoient, ſelon Strabon, ils euſſent de beaux habits. Un peuple à moitié

Nomade, tels qu'étoient les Aorses, devoit avoir des chariots ; & on pouvoit remarquer avec surprise que la couleur en étoit uniforme, toute la nation se servant de chariots. Le Roi sortoit tous les jours dans un char ; c'étoit ainsi que voyageoient les rois de Bosphore, quoiqu'ils fussent moins Scythes que les Aorses.

Quant aux trente-six officiers, c'est une anecdote que nous devons aux auteurs Chinois ; mais il n'y a que le nombre qui fasse anecdote ; car tous les peuples qui habitoient au nord du Jaxarte & de la mer Caspienne, ayant les mêmes moeurs que les Parthes ; & l'usage de ceux-ci étant qu'un conseil des sages & des mages gouvernât la monarchie, il étoit facile d'imaginer qu'il y avoit un conseil des sages chez les Aorses. Qu'ils fussent au nombre de trente-six, c'est ce que nous n'aurions point su sans les auteurs Chinois. Mais voici encore une ressemblance que nous n'avons point trouvée dans la comparaison de l'empire Romain avec le Tatsin.

Strab. l. XI, p. 355.

Chez les Parthes on choisissoit les Rois dans les deux conseils indifféremment, c'est-à-dire dans celui des sages, ou dans celui des parens. Il est très-

poſſible que ce dernier conſeil n'exiſtât chez les Parthes ſous une forme conſtante, que depuis leurs conquêtes qui devoient avoir conſacré la famille régnante. Mais le conſeil des ſages étoit une inſtitution digne d'un peuple libre, & qui devoit être commune aux Aorſes & aux Parthes. Or chez les Ta-tſins on choiſiſſoit un ſage pour le mettre ſur le thrône. Ce conſeil chez les Parthes étoit auſſi compoſé de mages, c'eſt-à-dire de prêtres. Cependant voici une différence notable entre les Aorſes & les Parthes; & cette différence doit encore s'être introduite depuis le changement arrivé dans la fortune des deux peuples; chez les derniers la royauté étoit perpétuelle; elle ne l'étoit point dans le Ta-tſin. Lorſqu'il arrivoit quelque malheur extraordinaire, quelque pluie ou vent à contre-tems, on dépoſoit le Roi, & il n'en faiſoit paroître aucun mécontentement. Un trait de l'hiſtoire des Daces que nous rapporterons en ſon tems, a quelque reſſemblance avec cette coutume ſinguliere. L'impreſſion exceſſive que les phénomenes les plus ordinaires faiſoient ſur les Scythes de l'Europe, nous fait comprendre comment la pluie & le vent pouvoient être comptés entre les mal-

heurs pour lesquels on déposoit un Roi.

Mais que dira-t-on, si entre les barbares de l'Europe orientale nous trouvons une nation puissante qui observoit précisément la même coutume que les Chinois avoient remarquée dans le Tasin ?

Lib. 28. p. 640. Chez les Bourguignons, dit Ammien, le nom général des rois est Hendinos, &, suivant une coutume qui est très-ancienne chez eux, le Roi doit renoncer au sceptre & être déposé, lorsque sous son administration la nation n'est pas heureuse à la guerre, ou lorsque la terre ne donne point des moissons abondantes, à-peu-près comme chez les Egyptiens, lesquels attribuent à ceux qui les gouvernent les accidens de cette nature. Il n'en est pas de même du souverain pontife des Bourguignons. On l'appelle Sinistus, & il est perpétuel, n'étant point sujet comme les Rois à répondre des événemens. Qui ne croira après cela que dans le conseil des Bourguignons il y avoit aussi des prêtres ou des mages ? Si j'étois savant dans les langues, je trouverois peut-être dans quelque idiome Asiatique l'étymologie des deux titres d'Hendinos & de Sinistus, & en les décomposant l'un & l'autre, je ferois remarquer la ressemblance qu'il y avoit entre la syllabe *Sin*,

dans le mot ſiniſtus, & le monoſyllabe *tſin*, & celle qui ſe trouvoit entre la terminaiſon du mot Hendinos, & celle des noms de deux rois des Aorſes & des Syraces. Le ſeul roi des Aorſes nommé dans Strabon, s'appelloit Spadines. Un roi des Syraces, dont il eſt fait mention dans les annales de Tacite, s'appelloit Zorſines. Le nom d'Eunon que portoit un roi des Aorſes ſon contemporain, ne reſſembloit en rien au mot Hendinos, à moins qu'il n'ait été étrangement corrompu par les Romains. Mais ces remarques ſont peu importantes, & il l'eſt beaucoup plus de ſavoir que les Bourguignons furent une nation Gothique, qu'ils habiterent la partie la plus orientale de l'Europe, & qu'il reſta même dans la Sarmatie Aſiatique un peuple du même nom, ſi l'on en croit Agathias.

ubi ſup. *Lib.* 12. *c.* 4.

Si les Aorſes étoient une nation Gétique, ils devoient ſe couper les cheveux, puiſque telle étoit la coutume des Getes. Il eſt vrai que les Alains dont parle Ammien, paroiſſent avoir porté les leurs qui étoient blonds comme ceux des Germains; mais je ſuis très-éloigné d'aſſûrer que le même peuple qui avoit fait donner aux Alains le nom d'Aorſes, au lieu de celui de Maſſagetes qu'ils

Lib. 31.

portoient auparavant, ait continué à y être le peuple dominant, & qu'une nouvelle peuplade ne l'ait pas remplacé dans un aussi long espace de tems. Il est même très-vraisemblable qu'une révolution de cette nature fit disparoître le nom d'Aorses, qu'on ne trouve plus dans aucun historien depuis Tacite.

Ammien observe que les chariots des Alains Orientaux étoient couverts d'écorces d'arbres, ce qui peut s'accorder très-bien avec ce qu'ont écrit les Chinois, qu'ils étoient tous couverts de blanc. Il ajoute que dans la vaste région qu'ils possédoient à l'orient du Tanaïs, il y avoit beaucoup d'arbres fruitiers; c'étoit aussi ce que disoient les Chinois.

Les seules difficultés qui restent, sont donc de savoir comment les Aorses avoient de grandes villes, s'ils étoient Nomades, & comment ils bâtissoient en pierre. Mais nous observerons à ce sujet qu'encore que les Alains d'Europe fussent Nomades, ils avoient des villes dans leur pays & comptoient entre leurs sujets des peuples très-adonnés à l'agriculture. Nous ajouterons que les Parthes ou Dahes, originaires du même pays, bâtissoient des villes & étoient dans l'usage de remplir leurs provinces d'un nombre prodigeux de châteaux,

en quoi ils ressembloient beaucoup aux Bourguignons qui paroissent avoir tiré leur nom d'une coutume semblable. Nous observerons encore qu'au midi & au nord du Jaxarte, il y avoit plusieurs villes très-puissantes, & que les Chinois, lorsqu'ils parlent de chariots & de villes, indiquent suffisamment que dans le Ta-tsin il y avoit un mêlange de Nomades & de peuples sédentaires & agriculteurs. De ce nombre pourroient être les Atidorses, dont le nom a beaucoup de rapport avec celui des Aorses ou Adorses, comme les appelle Tacite, & que Pline dit avoir été laboureurs. Ils habitoient la côte de la mer Caspienne au-dessus de l'Albanie. Il place aussi au nord du Caucase & à l'orient du Tanaïs un peuple ou plusieurs peuples auxquels il ne donne d'autre nom que celui de *Georgi*, lequel indique assez qu'ils étoient laboureurs.

l. VI, n. 15.

N. 14.

Au reste quoique j'aye peine à croire qu'il y ait jamais eu chez les Aorses une ville semblable à celle que décrivent les historiens Chinois, & encore plus que l'art d'écrire ait été assez commun chez eux, pour qu'un officier ramassât dans un sac les placets qu'on présentoit au Roi; je dois remarquer que le roi des Adorses avoit un palais

Annal. l. XII, c. 4. ou ville royale, dont Tacite fait mention, & que les arts ne devoient pas être inconnus dans un pays où le commerce étoit florissant, & où le luxe étoit très-grand.

S'il est vrai, comme le dit un ancien auteur, qu'un canal fait de main d'homme joignit le Volga au Tanaïs, il n'est guere possible d'attribuer ce grand ouvrage à une autre nation qu'à celle des Aorses, laquelle faisant un grand commerce, pouvoit & devoit faire de grandes dépenses pour l'augmenter encore.

Il me semble que l'on pourroit rapporter à cette communication établie entre les Indes & le pays situé au nord du Pont-Euxin, un fait recueilli par Cornelius Nepos, & répété par Pline, Solin, & Pomponius Mela. Dans le tems, dit Pline, que Q. Metellus Celer, qui avoit été Consul avec C. Afranius, (ce Consulat est celui de l'an 693, 59 ans avant Jesus-Christ) gouvernoit la Gaule en qualité de Proconsul; le roi des Sueves lui fit présent de quelques Indiens, qui navigeant pour faire le commerce, avoient été jettés dans la Germanie par une tempête. Pomponius Mela substitue les Bœtes aux Sueves; Vossius a voulu corriger Pline sur Pomponius Mela, & a entendu par les Bœtes

Lib. II, n. 67.

Lib. III, c. 5.

les Bataves. D'autres ont lû dans ce dernier auteur le nom des Boïens ; mais il se pourroit bien que toutes ces variantes fussent des inventions des commentateurs & des éditeurs, & il y a beaucoup d'apparence que Mela avoit parlé des Sueves, comme on lit ce nom sans variante dans la vieille édition de Bâle. Il ne peut être question ici ni des peuples de la Bétique, ni des Bataves, puisqu'il s'agit dans les deux passages de Pline & de Pomponius Mela, non de l'Océan occidental, mais d'une mer qui environnoit la terre du côté du nord, ou au delà de la mer Caspienne, & dont ces deux auteurs prouvoient l'existence par l'aventure des Indiens donnés à Q. Metellus ; il ne peut pas, dis-je, être question ici des Bataves, par la raison que Q. Metellus gouverna en qualité de Proconsul, non la grande Gaule, à l'extrémité de laquelle habitoient les Bataves, mais la Gaule Cisalpine, d'où il étoit impossible qu'il entretînt aucune liaison avec cette nation.

Une différence plus réelle & plus importante entre Pomponius Mela & Pline, est que, suivant ce dernier, les Indiens paroissent avoir été jettés par la tempête sur les côtes de la Germanie, au lieu que suivant le premier la tempête les

avoit fait sortir des mers Indiennes, après quoi ils avoient parcouru un grand espace & s'étoient trouvés sur le rivage de la Germanie. Je suis persuadé que cette derniere circonstance n'étoit point dans le récit du roi des Sueves, qui vraisemblablement ignoroit le nom de la Germanie, & les limites que les Romains lui assignoient sans la connoître. Ceux-ci parlerent de la Germanie pour expliquer ce qu'avoit dit le roi des Sueves, & crurent l'expliquer très-bien, parce que les Sueves étoient un peuple de Germanie. Mais si nous faisons réflexion qu'il y avoit un commerce établi entre l'Inde & la mer Caspienne par l'Oxus, que de-là remontant le Volga & entrant dans le Tanaïs, ou l'on descendoit dans le Pont-Euxin, ou bien on s'avançoit vers l'occident en remontant aussi le Tanaïs, l'aventure des Indiens sera pour nous une preuve, non que la mer du nord communiquât avec la mer Caspienne, ou avec la mer des Indes, mais qu'il y avoit une navigation établie entre les Indes & un pays peu éloigné de celui des Sueves. Les Aorses commerçoient avec les Indiens, ils s'étendoient jusqu'au Tanaïs. Ces deux faits expliquent c[illegible]i qui a donné lieu à cette digression.

Il me resteroit à prouver que les Aor-

ses, plus que les Romains, mériterent l'attention des auteurs Chinois. Mais après avoir dit que le royaume des Aorses le moins puissant, celui qui s'étendoit jusque sur les rives du Tanaïs, mettoit sur pied deux cens mille hommes de cavalerie, & que le Roi de la même nation, dont les Etats étoient au nord de la mer Caspienne, avoit encore des forces plus considérables, je n'ai pas besoin de faire observer qu'une nation aussi puissante & très-voisine d'un pays où les Chinois envoyerent des armées sous la dynastie des Hans, devoit les intéresser beaucoup plus que les Romains, dont le nom & les armes ne pénétrerent sur le bord occidental de la mer Caspienne, qu'au tems & sous les auspices du grand Pompée. Pour juger de la place que les Chinois assignoient aux puissances dans leur systême politique, il faut nous transporter chez eux, & alors nous ne croirons point qu'ils aient envoyé une armée sur le bord oriental de la mer Caspienne, pour pénétrer de-là dans l'Italie ou dans la Macédoine.

Ce fut en l'an 134 avant J. C. que les Yve-chi détruisirent la monarchie fondée par les successeurs d'Alexandre dans la Bactriane & le long de l'Indus.

Tables chronol. l. III, §. 15.

Les Parthes qui depuis quelque tems

avoient été les ennemis les plus dangereux de cette monarchie, le devinrent alors des Scythes. J'ai déja observé qu'ils furent en guerre avec eux entre l'an 126 & l'an 115 avant notre ere. Je crois que dès-lors les Scythes avoient pénétré dans l'Inde, où ils étendirent leur empire jusqu'à l'embouchure de l'Indus. Ils étoient encore maîtres d'une côte assez étendue sur l'Océan Indien, au tems de l'empereur Adrien. Cependant ils avoient dès-lors eu du dessous dans les guerres qui étoient continuelles entre eux & les Parthes, & ces derniers leur avoient enlevé Minnagara qui étoit une ville importante au milieu des terres.

Arrian, Peripl. Maris. Erythrai Géogr. Græci minores. p. 21.

Je suis bien trompé ou ces Scythes orientaux étoient les grands Aorses de Strabon, & les Yve-chi des Chinois. Une de leurs colonies passa le Volga, lorsque leurs affaires eurent commencé à décheoir du côté du Jaxarte, au midi duquel ils avoient aussi envoyé une colonie, & ces Aorses occidentaux furent ceux que Strabon a décrits. Ils sont aussi la même nation que Josephe dit être sortie de la Scythie Asiatique, pour s'établir près des Palus Méotides.

On ne doit donc pas s'étonner que Strabon & ses contemporains conservassent encore le souvenir du tems où

les Aorses & les Syraces n'avoient point habité sur les bords du Tanaïs & de l'Achardée. Voyons maintenant quels peuples furent déplacés par les Aorses, & dans quel pays ils se retirerent.

Les Aspasiens, dont Polybe décrit les incursions dans l'Hyrcanie, se présentent d'abord à nous; mais il n'est pas certain qu'ils ne fissent pas eux-mêmes partie des Yve-chi, puisqu'il est prouvé qu'au tems de Seleucus, pere d'Antiochus, une tribu des Aorses avoit déja pénétré au midi de l'Oxus, & que d'ailleurs il resta des Aspasiens dans la Scythie Asiatique, où ils ne doivent pas avoir été réellement différens des Aorses.

Plusieurs autres peuples, au défaut des Aspasiens, peuvent avoir occupé les contrées où les Aorses & les Syraces s'établirent avant le siecle de Strabon. Ces peuples sont les Lygiens, les Liges ou Leges, les Matians, les Essedons, les Dahes, & les Sarmates. Je ne parle point des Saces, parce que ce nom trop vague ne désignoit peut-être alors aucun peuple particulier.

Les Matians ont cela de remarquable, qu'on les trouve aux deux extrémités de la mer Caspienne avec les Getes, & que leur existence dans un pays voisin de la Perse, est prouvée par Hérodote.

Je ne doute point que les Lygiens dont parle cet Historien, ne soient les Leges que Strabon place avec les Getes, entre les Amazones & les Albaniens, & qu'il dit avoir été un peuple Scythique, aussi bien que les Getes leurs voisins. Ainsi nous pouvons en dire autant des Matians, qui étoient voisins des Getes à l'orient & à l'occident de la mer Caspienne.

Lib. VII.

Lib. XI, p. 347.

Si on joint aux peuples que je viens de nommer, les Dahes ou Daces, les Parthes, les Essedons & les Sarmates, on aura à-peu-près le dénombrement de tous les peuples auxquels l'invasion des Yve-chi imprima un mouvement violent qui les porta dans tant de contrées différentes. Je nomme les Dahes entre ces peuples, parce qu'outre qu'en se joignant aux Parthes, ils parvinrent à former un grand empire au midi du Jaxarte & de la mer Caspienne; je suis très-porté à croire qu'une partie de cette nation s'éloigna aussi vers l'occident, où on la connut sous les deux surnoms de Pariens & Xantiens. Mais comme leur établissement dans les environs du Palus Méotide étoit encore récent au tems de Strabon, & que leur puissance y étoit éclipsée par celles des Aorses, on doutoit encore au tems de ce Géographe, s'il y avoit véritablement des Dahes dans cette contrée.

L'émigration des Essedons est prouvée par le témoignage de Pline qui les place à l'orient du Bog & au nord des Palus Méotides. Il place aussi des Syraces à l'occident du Borysthène & près la carriere d'Achille, ce qui me feroit croire qu'une partie de cette nation avoit fui vers l'occident, ou bien s'étoit jointe aux Essedons, & à quelques Aorses pour aller chercher des terres au-delà du Tanaïs. Liv. IV, n. 26.

Une autre migration plus remarquable encore que toutes celles dont je viens de parler, fut le passage des Sarmates de l'orient à l'occident, où ils se trouverent depuis dans le voisinage des Germains & des Bastarnes, tandis qu'autrefois on n'en avoit connu que sur la rive gauche du Tanaïs. Mais j'aurai peut-être encore occasion de parler de cette migration, qui pourtant ne fut pas complette, puisqu'il resta des Sarmates dans leur ancienne patrie. Je viens aux Lygiens dont le nom écrit diversement, est toujours celui des Liguriens, & a un rapport marqué avec le nom de Li-ken que les Chinois avoient donné anciennement à l'empire qu'ils appellerent depuis le Ta-tsin.

J'ai prouvé ailleurs qu'il y eut anciennement un peuple de Liguriens dans la

Chersonnèse Cimmérienne, & les remarques que j'ai faites à ce sujet, m'ont conduit à croire que le nom d'Ambrons fut inséparable de celui de Liguriens. Maintenant je trouve des Lygiens ou Liguriens à l'orient du Tanaïs, & dans un pays qui leur servoit de retraite depuis qu'ils avoient quitté la Scythie Asiatique, d'où ils étoient originaires. J'observe de plus que leur nom avoit été celui d'un grand empire entre la mer Caspienne & le Pont-Euxin; & lorsque de-là je me transporte vers l'occident avec les autres peuples que déplaça l'invasion des Aorses, je trouve à côté des Sarmates & dans la partie la plus orientale de la Germanie, une nation nombreuse & puissante qui porta le même nom. Au-delà d'une chaîne de montagnes qui coupe en deux la Suevie, habitent plusieurs nations, dit Tacite; & entre ces nations, la plus étendue est celle des Lygiens *qui sont partagés en plusieurs peuples & en plusieurs républiques*. Je ne puis m'empêcher de reconnoître dans cette puissante nation, les débris encore respectables de l'empire, dont la ruine est indiquée par le changement arrivé dans le nom du pays qui en avoit autrefois été le siege; & je me confirme dans cette idée, lorsque je

vois qu'entre les peuples qui, par une suite de cette révolution, se trouverent sans patrie, il y en eut un qui porta le nom d'Ambrons, nom qui étoit aussi celui des Liguriens ou Lygiens occidentaux.

Ici une conjecture peut être fortifiée par une autre, & se changer en certitude, autant qu'on peut en espérer dans l'Histoire du siecle & des peuples dont je parle ici.

J'ai déja dit que les *Su* furent dispersés & dépouillés de leur ancienne domination par l'invasion des Yve-chi. Il en resta quelques tribus peu nombreuses & éparses dans leur ancienne patrie ou dans les pays voisins. On ignore ce que devint le gros de la nation ; mais en concluant d'un peuple à l'autre, nous devons croire qu'il fut se soustraire par la fuite à la mort & à la servitude. Deux routes étoient ouvertes aux *Su*, pour éviter les coups que leur portoient les Yve-chi. Ils pouvoient fuir vers l'occident, ou s'enfoncer dans le nord. Quelque parti qu'ils eussent pris dans leur premiere épouvante, ils durent toujours finir par s'approcher de l'Océan septentrional, parce que le midi avoit alors des défenseurs qui étoient plus puissans qu'eux ; & qu'ac-

cablés les premiers par l'invasion des Yve-chi, ils étoient plus affoiblis & plus découragés que les autres peuples qui prirent aussi la fuite, & qui les devancerent dans les contrées les moins septentrionales de celles où ils pouvoient trouver un azyle. Mais transportons-nous tout d'un coup dans le nord.

Germ. c. 24. Les Suions, dit Tacite, habitent au milieu de l'Océan, & n'ont pas seulement des hommes & des armes, ils ont encore des flottes. Ils font cas des richesses & obéissent à un seul qui a sur eux une puissance illimitée, à laquelle il ne leur est pas libre de se soustraire. Ils n'ont pas, comme les Germains, la liberté de porter des armes & d'en avoir chez eux., elles sont enfermées, & un esclave en a la garde. L'Océan, qui les garantit des incursions, rendroit leurs armes dangereuses entre leurs mains, faute d'occupation au-dehors; & l'intérêt de leur Roi n'est pas d'en confier la garde à un noble ni à un homme libre, ni même à un affranchi.

Les Suions ne ressembloient donc en rien aux Germains. Ce n'étoit point un peuple originaire du pays qu'il habitoit, ni qui y fût établi depuis longtems, lorsque Tacite décrivoit ainsi ses

mœurs & son gouvernement. Disons donc que les *Su* fugitifs, comme le furent depuis les Herules, passerent comme eux dans la Scansie sur une flotte qu'on leur prêta, ou qu'ils construisirent; qu'ils y porterent avec eux leur langue, la doctrine & les fables de leur Boudha, leur gouvernement monarchique, leurs mœurs & jusqu'à leur nom. De-là l'histoire & la religion de Wodin conservées par une tradition constante chez les peuples du nord; de-là les traces d'une langue Orientale mêlée dans ces contrées avec la langue Teutone; de-là enfin l'origine des Suions.

Un jour de la semaine conserve encore en langue Suédoise le nom de Wodin ou de Boudha. On remarque la même singularité dans les Pays-Bas. Si cette ressemblance n'a pas une origine plus ancienne, l'histoire des Cimbres, & sur-tout celle des Ambrons, peuvent seules nous faire comprendre comme le Boudha des Orientaux eut des adorateurs vers l'embouchure du Rhin & sur la Meuse.

Le tems auquel on rapporte l'arrivée de Wodin dans le nord, peut s'accorder très-bien avec l'origine & les aventures que nous attribuons aux Suions.

Ce dieu vint dans le nord avec ses adorateurs ; mais il avoit vécu long-tems auparavant, si ce fut jamais un homme ; & sa prétendue arrivée dans le nord marque non le tems où il vécut, mais celui où les *Su* porterent dans la Scansie son culte & ses fables.

La plus grande difficulté qu'on puisse opposer à ma conjecture, est que les *Su* fugitifs doivent avoir trouvé dans la Scansie plus d'ennemis à combattre que de terres à cultiver. Mais on pourroit faire la même objection contre les migrations les mieux avérées, puisque rarement un peuple changea de patrie & passa d'une région à l'autre, sans avoir auparavant perdu son premier établissement. J'ajouterai à cette remarque générale que la Scansie pouvoit n'être que très-médiocrement peuplée, lorsque les *Su* entreprirent de s'y établir, & que peut-être elle venoit de perdre une grande partie de ses habitans. Il suffit pour cela que les *Su* n'aient passé la mer qu'après le départ des Teutons, & lorsque l'Europe méridionale étoit déjà en proie aux Cimbres & aux Ambrons.

Il ne reste qu'à concilier les auteurs Chinois avec les historiens Grecs sur le nom & les aventures des *Su*. J'ai pro-

mis de le faire ; & c'eſt ici le lieu où je dois remplir cette promeſſe. Pour y réuſſir je n'ai beſoin que des traditions Suédoiſes.

Suivant ces traditions, Odin ou Wodin avoit habité la ville d'Aſgard ou le château d'As ſur le Tanaïs, avant de paſſer dans le nord. Son ſurnom étoit Aſa, ce qui fit donner à ſes compagnons le nom d'*Aſæ* ou d'*Aſiani*. Voilà donc un des peuples que les Grecs connurent au nord de la Bactriane ; & ce peuple eſt le même que les *Su* qui porterent dans le nord avec le culte de Boudha les deux noms de Suions & d'Aſana. Que le conducteur des *Su* ait joint à ſon nom celui de leur légiſlateur, ou que celui-ci ait eu deux noms, dont l'un reſta à la nation des *Su*, c'eſt ce que je ne déciderai pas ; mais ſi Aſciburgium, cette ville dont Tacite a parlé, porta le nom de l'Ulyſſe du nord ou du conducteur des *Su* ; ſi ce nom fut le même que celui d'Aſgard, comme on l'a prétendu, concluons-en que les *Su* fonderent une colonie ſur le Rhin, & que la ville d'Aſciburgium fut bâtie long-tems avant le ſiécle de Tacite : autrement comment auroit on pu en attribuer la fondation à l'Ulyſſe Grec ? Si les Aſſipittes furent les Aſſes ou les *Aſiens reſtés* en arriere,

ainsi que leur nom le signifie, c'est une preuve de plus que les *Su* suivirent la route que je leur ai marquée, & on n'en peut rien conclure contre mon opinion. Cette conjecture ne sert même qu'à prouver la solidité de la mienne sur la cause primitive du déplacement des Cimbres & des Teutons.

Je ne pousserai pas plus loin cette discussion qui m'écarteroit trop de mon sujet, & qui appartient à l'histoire ancienne de la Scandivanie.

CHAPITRE IV.

Formation de la grande armée des Celto-Scythes par la jonction des Asiatiques fugitifs, d'abord avec les Gaulois établis au nord de la Thrace, & ensuite avec les Cimbres. Leurs guerres avec les Boïens septentrionaux. Ils entrent dans l'Illyrie, battent les Illyriens, restent vainqueurs dans une bataille contre les Romains ; se font joindre par les Boïens & les Helvétiens ; entrent dans les Gaules & y font la guerre pendant quatre ans avec avantage. Qu'ils ne firent pas la guerre à tous les Gaulois indistinctement.

IL n'eſt pas certain qu'avant la grande invaſion des Cimbres dans le midi de l'Europe, cette nation eût occupé la Cherſonnèſe qui porta depuis ſon nom. Nous ſavons ſeulement qu'elle s'y retira après ſa défaite. C'eſt à la vérité une raiſon de croire qu'elle étoit partie delà pour aller chercher de meilleures terres & un pays plus étendu. Mais cette raiſon n'eſt pas déciſive ; & il eſt au-moins très-croyable que la Cherſonnèſe n'avoit fait qu'une partie de ſon territoire. Quant aux Teutons, on ne peut douter qu'ils n'euſſent anciennement occupé les Iſles du nord ; mais il eſt également certain qu'au tems de Pythéas de Marſeille, & bien avant l'irruption des Cimbres, ils habitoient déjà dans le voiſinage de la nation qui recueilloit l'ambre dans ſon pays, & que dès-lors il y avoit un commerce établi, au-moins indirectement, entre eux & les Marſeillois. Les Teutons occupoient donc la contrée qu'arroſe la Viſtule vers ſon embouchure, lorſqu'arriva la grande révolution, qui, après avoir bouleverſé le nord de l'Aſie, ébranla toute l'Europe, & changea la fortune de pluſieurs peuples.

Les *Su*, les Eſſédons, les Sarmates ;

les Lygiens chercherent en Europe une nouvelle patrie, après avoir abandoné la leur aux Aorses. Les Scythes royaux défendirent leurs pâturages avec toute la bravoure qu'ils avoient encore conservée, ou, s'ils souffrirent que les peuples fugitifs entrassent dans leur pays, ils ne permirent pas qu'ils s'y arrêtassent en plus grand nombre qu'il ne leur convenoit. Après avoir évité ou traversé le pays des Scythes royaux, les peuples Asiatiques trouverent encore une plaine immense, dans laquelle se fixerent les Sarmates qu'on appella depuis Roxolans ou Roxolains. A gauche étoit le pays des Daces, & plus près celui où depuis quelque tems s'étoient établis les Gaulois chassés de la Thrace. Nous ignorons si les peuples fugitifs essayerent de conquérir un pays déjà cultivé & qui, en leur offrant l'image de leur ancienne patrie, les invitoit à s'y établir. Mais soit que des combats sanglans aient appris aux fugitifs Asiatiques & aux Gaulois à se respecter les uns les autres, soit que ces derniers au lieu de combattre, aient conçu & donné à leurs hôtes de meilleures espérances, je ne doute point que les uns & les autres n'aient commencé dès lors à faire cause commune, & que ce n'ait été

été sur les bords du Bog ou du Prut, que se soit fait le mêlange des Celtes & des Scythes.

Les monts Carpathiens & le courage des Daces opposoient un obstacle invincible au projet qu'auroient pu former les Celtoscythes de pénétrer dans l'Illyrie par la route la plus courte. Ils prirent le parti de s'avancer vers l'occident, & arriverent jusqu'au pays qui séparoit les Teutons, des Boïens établis dans la contrée à laquelle ils ont laissé leur nom.

Ce fut-là que s'arrêta une partie des Li-kens ou des Ligiens, soit qu'ils eussent chassé de cette contrée quelques peuples moins puissans, soit qu'ils y eussent trouvé un désert susceptible de culture, soit enfin que les anciens habitans eussent abandonné leurs terres pour s'associer aux espérances des Celtoscythes. Il y auroit pourtant des raisons de croire que les Ligiens ne s'avancerent point alors jusque-là, & qu'ils étoient restés plus à l'orient, pour ne s'étendre jusqu'au pays qu'ils occuperent depuis, qu'après s'être d'abord emparés de celui que les Teutons abandonnerent.

Ceux-ci ne se rendirent point d'abord aux instances des Celtoscythes, qui

durent les solliciter de se joindre à eux. Ils n'étoient pas assez mécontens de leur fortune présente pour se livrer à des espérances qui pouvoient leur paroître encore chimériques.

Il n'en fut pas de même des Cimbres. Quelque part qu'ils habitassent alors, ils ne se trouverent pas éloignés de la route que suivoient les Celtoscythes, & ils prirent le parti de se joindre à eux.

C'est ainsi que je me représente les progrès de cette révolution. Les premiers peuples qui perdirent leur patrie, s'avancerent à pas lents vers l'occident, & pousserent devant eux d'autres peuples dont ils prirent la place. Chaque année produisoit une nouvelle révolution. L'hiver arrêtoit les progrès & suspendoit la marche de ces armées, qui étoient des peuples entiers avec toutes leurs richesses. Elles devoient s'arrêter où elles avoient amassé des fourrages pour nourrir pendant l'hiver leurs nombreux troupeaux. Le printems, en faisant renaître la verdure, remettoit en mouvement ces bandes toujours prêtes & toujours forcées à changer de climat.

Je conjecture que les Celtoscythes s'arrêterent quelque tems dans le nord

de la Germanie, entre la mer & les montagnes, & que si dès-lors ils n'avoient pas été joints par les Cimbres, ce fut de-là qu'ils traiterent avec eux pour leur faire goûter leurs vastes projets.

Les Gaulois venus de l'orient, devoient diriger & la marche de leurs compagnons & les autres mesures qu'ils prenoient en commun pour se procurer une nouvelle patrie. La preuve en est que la résolution fut prise dès-lors de pénétrer en Italie. Or, de tous les Celtoscythes, les Gaulois devoient être les seuls qui connussent bien cette fertile contrée, & qui dans l'espérance de la conquérir, ne se contentassent d'aucun autre établissement. Ils savoient aussi par ce que leur en avoient appris leurs peres, combien cette entreprise étoit difficile; & ce fut sans doute ce qui les détermina à chercher plûtôt des alliés qu'à faire des conquêtes en Germanie.

Jugeons de ce qu'ils avoient fait jusqu'alors, par ce qu'ils firent depuis le moment où ils commencerent à attirer l'attention des peuples lettrés.

La premiere nation paisible que rencontrerent alors les Celtoscythes, fut celle des Boïens qui habitoient la forêt

Hercynie. Ce n'étoit pas la route que devoient tenir les Cimbres, s'ils ne fussent sortis de la Chersonnèse que pour chercher une autre patrie. Mais c'étoit la route que devoient choisir les Celtoscythes, s'ils se laissoient conduire par les Gaulois, dont les peres avoient habité la Pannonie & pénétré jusque dans la Thrace, après avoir traversé l'Italie, ou y avoir fait plus d'une fois la guerre.

Ils proposerent aux Boïens de se joindre à eux; & sur le refus qu'en firent les Boïens, ils leur laisserent le choix de se rendre à leur demande, ou de voir ravager leur pays. Les Boïens ne voulurent ni faire l'un, ni souffrir l'autre, & prirent les armes pour se défendre. On ne dit point si les Celtoscythes étoient entrés bien avant dans leur pays avant d'être châtiés de leur témérité, ni par quel côté ils en sortirent. Ce qu'il y a de certain, est qu'après avoir échoué dans cette tentative, ils s'avancerent vers le Danube qu'ils passerent, & descendirent de là jusqu'au pays des Scordisques, c'est-à-dire jusqu'à l'extrémité orientale de la Pannonie. Ce dut être encore un conseil des Gaulois qui connoissoient les Scordisques, & qui peut-être avoient combattu plus d'une fois sous leurs enseignes. Il y a apparence

Strabon lib. VII, p. 203.

ou qu'ils voulurent se joindre à eux, ou qu'ils espérerent de partager leur fortune. Il est encore assez vraisemblable que tous ensemble ils livrerent bataille aux Illyriens, & les vainquirent. J'ajouterai même, si l'on veut, qu'une maladie contagieuse les obligea de sortir de l'Illyrie pour remonter jusque dans le pays des Teuristes ou des Taurisques, qui étoient aussi Gaulois, dit Strabon, c'est-à-dire qu'ils ne composoient qu'une nation avec les Boïens méridionaux qui étoient Gaulois.

Les Celtoscythes durent être plus heureux dans leurs négociations avec cette tribu des Boïens & avec leurs alliés, qu'ils ne l'avoient été avec les Boïens septentrionaux; & comme les Taurisques tenoient en quelque sorte les clefs de l'Italie de ce côté-là, il fut résolu qu'on feroit une tentative pour y entrer par leur pays & par celui des Nores qui étoient dans leur dépendance.

Ce fut alors que pour la premiere fois une armée Romaine fut envoyée contre les Cimbres; Cn. Papyrius Carbon la commandoit. C'étoit un des Consuls de cette année. Strabon prétend qu'il s'avança jusqu'à Norcia à douze cens stades d'Aquilée vers le nord, & *Lib. v, p. 148.*

que ce fut dans les environs de cette ville qu'il combattit sans succès contre les Cimbres. L'abréviateur de Tite-Live lui fait dire que cette nation vagabonde entra dans l'Illyrie qu'elle ravagea, & qu'elle mit en fuite l'armée que com-
Lib. II, mandoit Papyrius Carbon. Velleius dit
c. 12. aussi que ce Consul fut mis en fuite. Il ne faut pas plus d'autorités pour rendre authentique la défaite d'une armée Romaine. On devroit cependant douter qu'elle ait été complette, quand on voit que les Celtoscythes ne profiterent pas de leur victoire pour entrer en Italie. Mais si ce fut près de Norcia qu'ils furent victorieux, il leur restoit encore bien des obstacles à surmonter avant d'arriver dans les plaines du Pô ; & qui sait si quelque peuple opprimé par les Romains ou par d'autres voisins, ne leur offrit pas des succès plus faciles dans quelque autre entreprise ? Quoi qu'il en soit, les Celtoscythes ne profiterent point de la fuite de Carbon, & prirent la route de l'occident.

Il me paroît certain que les Cimbres offrirent alors leur alliance aux Helvétiens qui jouissoient paisiblement de leur fortune présente, & qui étoient surtout très-riches en or. C'étoit sans doute le fruit des travaux de leurs peres ; car

depuis long-tems ils n'avoient eu occasion d'augmenter leurs richesses par la guerre. Aussi trouverent-ils que les Cimbres étoient encore beaucoup plus riches qu'eux ; & comme ceux-ci ne devoient qu'à leurs brigandages les richesses qu'ils traînoient à leur suite, les Helvétiens en général, mais sur-tout les Tugenes & les Tigurins, se rendirent sans peine à leurs invitations, & formerent de nouveau des projets d'établissement en Italie.

Si les Cimbres se firent joindre par les Helvétiens, aussitôt après la défaite de Carbon, il n'est pas facile d'imaginer quel peuple assez opulent ils avoient dépouillé pour s'enrichir de l'or qu'ils lui avoient enlevé ; & ce seroit une raison de croire qu'entre les Celtoscythes il y avoit des peuples qui avoient apporté beaucoup d'or de l'Asie.

Les Celtoscythes continuerent de s'avancer vers l'occident jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sur les bords du Rhin qu'ils passerent, on ne dit point en quel endroit.

Les Gaules devinrent alors le théatre d'une guerre sanglante qui dura quatre ans entiers, entre les Celtoscythes & les seuls Gaulois. Ce fut autant de tems gagné par les Romains, & c'étoit

Q iv

beaucoup pour eux, puisque chaque année devoit affoiblir leurs ennemis.

Cæsar, comm. l. II, c. 4. Strabon, lib. IV, p. 135.

Les Celtoscythes employerent ce tems à conquérir une partie des Gaules & à piller le reste. Les Belges furent les seuls peuples de la Gaule qui leur disputerent avec succès l'entrée de leur pays, & qui par-là se firent un nom immortel, tant il étoit glorieux de n'avoir pas été vaincu par les Cimbres. Il est cependant vraisemblable que si la victoire ne se déclara pas pour ces derniers, elle ne resta pas non plus aux Belges; mais qu'un traité d'amitié termina leurs différends, puisque les Cimbres & les Teutons, ou plutôt les Celtoscythes choisirent dans le pays des Belges un camp qu'ils fortifierent, & où ils laisserent la plus grande partie de leur bagage & de leur butin, sous la garde de six mille hommes seulement. Cesar prétend qu'ils choisirent ce camp sur le Rhin, lorsqu'ils étoient en marche pour la province Romaine & pour l'Italie. Mais seroit-ce une preuve que les Celtoscythes étoient retournés dans le nord de la Germanie, pour revenir ensuite dans les Gaules? ou bien Cesar auroit-il négligé de marquer exactement le tems & l'occasion où fut fortifié ce camp qui devint une puissante ville? J'avoue que

Cæsar, comm. l. II, c. 29.

l'exactitude de Cesar m'est un peu suspecte en cet endroit, & que j'aimerois mieux n'attribuer qu'aux Teutons ce qu'il prétend avoir été l'ouvrage de l'une & de l'autre nation. Si cela étoit, le camp qui devint ensuite la ville des Aduatiques, n'auroit été fortifié que quelques années plus tard, & nous saurions à-peu-près quelle route avoient prise les Teutons pour aller se joindre aux Cimbres.

Je n'ai que deux remarques à faire sur la guerre que les Celtoscythes continuerent pendant quatre ans entiers dans les Gaules. La premiere est que les Gaulois pour avoir été moins heureux, peut-être moins braves & moins habiles que les Belges, ne cederent pourtant pas lâchement la victoire à cet ennemi formidable; ils perdirent plusieurs batailles avant de les laisser maîtres de la campagne, & lorsqu'ils ne furent plus en état de défendre leurs frontieres & leurs terres, loin de se soumettre à leurs vainqueurs, ils eurent recours à la derniere ressource qui leur restoit, & s'enfermerent dans leurs villes. Les Celtoscythes les y assiegerent, & ne desespérérent pas de les réduire au moins par la famine. Ils y auroient réussi, si les Gaulois n'avoient pas enfin pris le parti de

Cæsar, comm. L. VII, c. 77.

se défaire des bouches inutiles, & de les faire servir à la nourriture des combattans, les corps de ceux à qui leur âge ne permettoit pas de contribuer autrement à la défense de leur patrie. Cet exemple horrible fut cité par un seigneur Arverne, lorsque Cesar assiégeoit les Gaulois dans la ville des Mandubiens. Cet homme féroce ajouta que par ce moyen, leurs peres avoient évité de s'abandonner à la discrétion des Cimbres; que cependant la guerre que leur avoient faite ces ennemis redoutables, avoit été bien différente de celle que leur faisoient les Romains; qu'après avoir ravagé les Gaules, & y avoir fait beaucoup de mal, les Cimbres en étoient enfin sortis pour aller porter ailleurs les mêmes calamités, & avoient laissé aux Gaulois leurs droits, leurs loix, leurs terres, & leur liberté. Je ne concluerai point de là que les Celtoscythes n'en eussent voulu qu'à l'or & à l'argent des Gaulois, & qu'ils ne se fussent pas appropriés leurs terres & leurs villes, s'ils eussent pu s'en emparer, ou qu'ils n'eussent pas renoncé trop tôt à cette entreprise pour courir à d'autres conquêtes. Mais j'observerai que c'étoit un Arverne qui parloit à des Gaulois septentrionaux, & qui pour la plûpart étoient Arvernes comme lui; &

que ce qu'il disoit de la guerre que les Cimbres avoient faite aux ancêtres de ceux à qui il parloit, ne prouve point que tous les Gaulois eussent eu également à se plaindre des Celto-scythes. Ceci me conduit à une autre remarque sur la guerre des Gaules. C'est qu'elle n'affligea point indistinctement tous les peuples de cette contrée, que les Celto-scythes ne furent point des bêtes féroces qu'on ne put appaiser, qu'ils offroient leur alliance en même tems qu'ils portoient la terreur & l'effroi, & que s'il y eut des peuples auxquels ils ne laisserent pas le choix entre la guerre & la paix, il y en eut aussi qui ne desespérerent pas d'être plus heureux dans leur alliance que dans celle des Romains. Il est vrai que la guerre de quatre ans dont nous parlons ici, ne nous fournit aucune preuve de ce que nous venons d'avancer, puisque nous en ignorons tous les détails ; mais l'exemple des Tolosates est d'autant plus remarquable qu'ils étoient Tectosages, & que c'étoit de chez eux qu'étoient sortis pour la plus grande partie, ces Gaulois dont les descendans étoient les alliés [illegible] les guides des autres Celtoscythes. C'est une raison de croire que si les Arvernes oppresseurs des Tectosages, & quelques-au-

tres peuples des Gaules n'eurent rien à espérer des Celtoscythes, les Tectosages furent mieux traités, & purent comme les Boïens & les Helvétiens, devenir les alliés plûtôt que la proie de cette grande armée.

Plutarq. Marius, p. 139. Tite-Live, lib. 34.

Nous allons voir qu'entre les Rois qui en partageoient le commandement, il y en avoit un qui s'appelloit Bojorix, nom qu'avoit aussi porté quatre-vingts ans auparavant un roi des Boïens, & qui ne pouvoit convenir qu'à un prince Boïen. Soit donc qu'entre les Gaulois qui s'étoient joints les premiers aux Scythes, il y eût des Boïens du nombre de ceux qui avoient occupé la Thrace; soit que les Boïens alliés des Taurisques eussent pris parti avec les Celtoscythes, il est certain que les Tectosages eurent des parens parmi ces derniers, & l'on peut croire avec beaucoup de raison que ce fut à eux qu'ils durent l'alliance de cette nation &, antérieurement à cette alliance, des ménagemens & des offres qui la leur firent espérer, en même tems que la conduite des Romains à leur égard étoit pour eux une raison de la désirer.

On voit par-là qu'Appien ne s'est pas éloigné beaucoup de la vérité, lorsqu'il a dit que les Gaulois qui avoient attaqué le temple de Delphes sous la con-

duite de Brennus, furent les mêmes qui sous le nom de Cimbres ou de Gaulois rentrerent dans l'Illyrie, & en sortirent encore pour s'avancer jusqu'aux Pyrenées. Il n'a manqué à l'exactitude de son récit que d'avoir dit en quel pays s'étoient retirés les Gaulois après la déroute de Brennus, quels alliés ils avoient trouvés, & en quels pays ils s'étoient joints à un peuple dont la société avoit fait changer leurs noms en ceux de Cimbres & de Celtoscythes. Le témoignage d'Appien, quoiqu'il soit peu exact, est donc une preuve très-forte de la vérité de ce que j'ai dit jusqu'ici. Car on peut s'assurer d'avoir trouvé la vérité, lorsqu'on est parvenu à concilier tous les Auteurs dignes de foi, & qu'en même-tems on épargne des mensonges à un Historien qui n'a eu aucun intérêt à nous en imposer.

Quatre années s'étoient à peine écoulées depuis la défaite de Carbon, lorsque les Tigurins se détacherent des autres Helvétiens, pour épouser la querelle des Celtoscythes. Cette défection ainsi que l'appelle l'Abréviateur de Tite-Live, & le pays où les Tigurins se signalerent pour la premiere fois, me feroient croire que les Helvétiens n'occupoient point encore la contrée dans *Lib. 65.*

laquelle ils furent depuis resserrés, lorsque les Cimbres les rencontrerent ; que ce fut une conquête des Tigurins qui cherchoient un passage par où ils pussent conduire en Italie leurs nouveaux alliés, & que cette conquête resta à toute la nation, lorsqu'elle eut perdu ses autres possessions.

Je conclus encore du tems où les Tigurins combattirent pour les Celtoscythes, que leur alliance étoit presque aussi ancienne que la défaite de Carbon ; & qu'ainsi les Celtoscythes avoient dès-lors de grandes richesses, à la vue desquelles les Tigurins & les Tugenes se déterminerent à courir la même fortune pour s'enrichir avec eux.

Si l'on m'accorde qu'au tems de Polybe, les Helvétiens n'occupoient point encore le pays où le Rhône & le Rhin prennent leur source, ce dont je suis convaincu, on ne peut, depuis ce tems là jusqu'au siecle de César, choisir une époque à laquelle il soit plus naturel de rapporter la révolution par laquelle commença le déplacement des Helvétiens, qu'acheverent les revers qu'ils éprouverent ensuite du côté de la Germanie.

CHAPITRE V.

Les Celtoscythes, après avoir ravagé les Gaules indépendantes, entrent dans la province Romaine, demandent des terres aux Romains & battent un Consul. Les Tigurins en battent un autre. Les Celtoscythes entrent en Espagne, d'où ils sont chassés par les Celtibériens. Ils recommencent la guerre contre les Romains. Histoire de cette guerre jusqu'à la défaite des Teutons & des Ambrons par Marius, & des Cimbres par Catulus. Dispersion des Celtoscythes. Qu'ils se retirerent pour la plûpart dans le nord de la Germanie, & en occuperent la partie maritime depuis le Rhin jusqu'au fleuve Suevus. Remarque sur les Suions & les Ammiriens ou Ambrons.

ON comptoit la troisieme année de la 167e olympiade, & la cinquieme depuis la défaite de Papyrius Carbon, lorsque Junius Silanus fut Consul avec Cæcilius Metellus. *L'an de Rome 644 av. J. C. 108.*

Les Celtoscythes quitterent alors la contrée voisine des Pyrenées suivant Appien ; je dirois qu'après avoir désolé la Gaule septentrionale & occidentale,

ils tournerent leurs armes vers l'orient & le midi, pour enlever aux Romains ce qu'ils avoient dans les Gaules, & passer de-là en Italie.

A cette nouvelle, la frayeur fut très-grande à Rome, & partout où l'on craignoit plus les Cimbres qu'on ne connoissoit pas, qu'on ne haïssoit les Romains. Ceux-ci ne doutérent point que l'armée formidable qui avoit déja battu Carbon, ne fût prête à entrer en Italie, & peut-être à y entraîner toutes les Gaules avec elle.

Tit. Liv. ép. l. 65. Fl. l. 3, c. 3.

Syllanus ne fut pas plus heureux que Carbon, mais ayant combattu comme lui au-delà des Alpes, sa défaite n'ouvrit point encore l'Italie à ses vainqueurs.

Les Celtoscythes, deux fois vainqueurs des Romains, envoyerent des Ambassadeurs dans le camp de Syllanus, d'où ils passerent à Rome, & conduits à l'audience du sénat, ils demandoient que le peuple Romain leur donnât autant de terre seulement qu'il leur en falloit pour pouvoir s'y établir & y subsister. Ils promettoient de regarder le présent comme une solde perpétuelle, à raison de laquelle ils se croiroient obligés de consacrer au service de la république leurs bras & leur sang, quel-

que part que le peuple Romain voulût les employer.

Je suis surpris que quelque savant n'ait pas prouvé par cette proposition faite au sénat cent huit ans avant notre ere, l'antiquité du droit féodal & son origine purement Germanique: La même proposition fut souvent renouvellée depuis par d'autres peuples qui n'avoient pas la moindre idée de ce droit né du mêlange des loix Romaines avec les mœurs Germaniques. J'aime donc mieux voir dans cette démarche des Celtoscythes, un piege qu'ils tendoient aux Romains, & un exemple des devoirs qu'un peuple supérieur imposoit à son inférieur, lorsqu'il pouvoit le détruire ou le chasser. Mais si on ne croit pas que les Celtoscythes voulussent tromper les Romains, il faut croire avec Florus qu'ils ne pouvoient ni pénétrer en Espagne, ni rester davantage dans les Gaules, & que la nécessité leur arracha une offre qui les avilissoit, avant qu'une seconde victoire sur les Romains eût relevé leurs espérances.

Florus suppose en effet que les Cimbres envoyerent leurs Ambassadeurs à Syllanus avant de l'avoir vaincu, ce qui ne paroît pas s'accorder avec l'abrégé

de Tite-Live. Mais, ajoute-t-il, quelles terres auroit pû donner le peuple Romain qui devoit bien-tôt après se livrer aux dissenssions les plus cruelles pour le partage des terres dont il manquoit, après avoir déja dévasté tant de provinces ?

Cette réflexion de Florus est peu judicieuse. Ce n'étoit point les terres qui manquoient au peuple Romain, mais bien cette égalité de fortunes qui rend les républiques florissantes. Et, si les citoyens les moins aisés demandoient un partage qui ramenât l'ancienne égalité, c'étoit en Italie & dans les environs de Rome qu'ils vouloient avoir une partie de ce que les riches avoient envahi & rempli de leurs esclaves.

Un refus absolu fut la seule réponse de ce même sénat qui avoit envié à douze mille Gaulois, & ensuite à trois mille seulement une terre inculte & inhabitée qu'ils s'étoient offert à défricher.

Les Cimbres répondirent à ce refus en battant Syllanus, s'il ne l'avoient pas encore fait, ou en continuant à désoler la province Romaine que les Alpes ne couvroient point.

Deux ans après L. Caſſius, l'un des deux Conſuls, fut envoyé dans le pays des Allobroges pour fermer au-moins à ces Barbares l'entrée de l'Italie. *L'an de Rome 646, 106 av. J.C.*

Les Tigurins l'attaquerent & mirent ſon armée en déroute. Le Conſul fut au nombre des morts, de même que Pinon ſon lieutenant, & biſayeul de la femme de Jules Céſar. Ceux des ſoldats Romains qui échapperent au fer des ennemis, leur donnerent des ôtages & la moitié de ce qu'ils avoient, pour obtenir la permiſſion de ſe retirer. Céſar ajoute qu'ils paſſerent ſous le joug; mais c'eſt une expreſſion qu'on ne doit pas prendre à la lettre. *Tit. L. L. 65. Caeſ. c. L. 1, c. 12.*

L'année ſuivante ne fut guere plus heureuſe pour les Romains. Car, ſi le conſul Atilius ne fut pas vaincu & tué comme Caſſius, ſon lieutenant M. Aurelius Scaurus perdit une armée & tomba lui-même au pouvoir des Cimbres. On lui fit l'honneur de l'admettre dans un conſeil que les chefs des Barbares tenoient ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Scaurus leur conſeilla de ne point paſſer les Alpes, & leur dit pour raiſon que les Romains ne pouvoient être vaincus. Le lieu où il ſe trouvoit lui-même, prouvoit le contraire, & le propos étoit encore plus impudent après la *Tit. Liv. L. 67.*

défaite de trois Consuls. Boiorix, (*) jeune Prince également brave & féroce, ne put souffrir qu'un captif bravât ainsi ses vainqueurs, & tua sur le champ l'imprudent Scaurus.

L'an de Rome 648, 104 av. J. C.

Tant de malheurs n'engagerent point les Romains à attendre leurs ennemis dans les défilés des Alpes. Deux Proconsuls, Manlius & Cœpion, furent envoyés dans les Gaules avec une armée plus forte qu'aucune que les Romains eussent encore mise en campagne.

Velleius Paterculus, qui fait deux hommes & deux Consuls d'Aurelius Scaurus, & qui les fait tuer tous deux par les Cimbres, veut encore que Manlius ait été Consul, lorsqu'il fut envoyé contre les Cimbres. Mais si cela étoit, il ne pourroit être différent de Mallius, qui, suivant les fastes capitolins, fut Consul après Cœpion. Cependant Florus dit que Manlius fut battu avant Cœpion. Suivant l'Abréviateur de Tite-Live, une même défaite leur fut commune à tous deux, & ils perdirent chacun leur camp. On attribua ce malheur au sacrilege que Cœpion venoit de com-

(*) Je lis dans une édition de Tite-Live, *Bolo Rege Feroce Juvene.* Il faut je crois lire & dans cette édition & dans toutes les autres, *Bojórige Feroce Juvene.*

mettre à Toulouſe. Les Toulouſains, après avoir reçu garniſon Romaine, avoient maſſacré cette garniſon, & s'étoient jettés dans le parti des Cimbres. Cœpion trouva moyen d'entrer dans leur ville, & pilla un temple d'Apollon qui étoit rempli de riches offrandes. C'eſt-là cet or de Toulouſe, dont nous avons déja parlé. La défaite de Cœpion & de Manlius reſſembla en effet à une vengeance des Dieux. Après avoir été vaincus en bataille rangée, les deux Proconſuls furent deux fois forcés dans leur camp, & dans ces trois actions, ils perdirent quatre-vingt mille ſoldats, & quarante mille valets d'armée. Cœpion fut privé du commandement pour ſa témérité. C'étoit le premier exemple d'une pareille dépoſition depuis Tarquin. On le condamna au banniſſement, ſes biens furent vendus à l'encan, & deux filles qu'il laiſſa, ajouterent l'eſpece de deshonneur dont elles étoient ſuſceptibles, à tous les malheurs de leur pere.

Oroſii lib. V, c. 15.

C'en étoit fait de l'Italie ſi, après une ſi grande victoire, & tandis que Jugurtha occupoit encore Marius en Afrique, les Cimbres avoient paſſé les Alpes. Mais on ne ſait pourquoi ils prirent leur route vers les Pyrenées, franchirent ces montagnes & entrerent en Eſpa-

Oroſ. l. V, c. 16.

gne. Il ne leur restoit rien à piller dans les Gaules. L'Espagne leur fournit de nouvelles richesses; mais ils payerent cher le butin qu'ils y firent. Les Celtibériens leur livrerent bataille, les vainquirent & les forcerent à repasser dans les Gaules.

Les Teutons n'avoient point suivi les Cimbres en Espagne; & l'on peut même assurer que jusqu'alors ils n'avoient point partagé leurs entreprises, quand on lit dans l'abrégé de Tite-Live, qu'après leur retour d'Espagne, les Cimbres se joignirent aux Teutons qui étoient une nation très-belliqueuse. On pourroit dire avec beaucoup de vraisemblance que les Teutons ne sortirent de leur patrie que sur l'invitation des Cimbres, & sur ce qu'ils apprirent des succès qu'ils avoient eus; mais ceci ne peut s'entendre des Ambrons, puisque c'étoient eux qui avoient défait Cœpion.

Plut. Marius, p. 127.

Quoi qu'il en soit, ces deux nations, ainsi que les Tigurins & les Ambrons, menaçoient l'Italie d'une ruine prochaine, lorsque Marius prit le commandement de la nouvelle armée que Rome opposoit aux barbares.

C'étoit une guerre nouvelle pour tous les soldats qui la composoient; car, si l'on

en croit Orose, dix hommes seulement s'étoient échappés de la défaite de Cœpion.

Ce fut un bonheur extrême pour Marius & pour la république Romaine que les Cimbres lui eussent donné le tems de discipliner & d'aguerrir ses troupes. Son second consulat ne fut remarquable que par les soins qu'il se donna pour se faire une armée de cette multitude de citoyens qu'on avoit mis sous ses ordres. Le troisieme lui fut accordé, parce qu'on attendoit les barbares pour le printems suivant. On se trompa encore, & toute l'année 650 se passa sans que Marius eût vu les ennemis. Il étoit à Rome pour l'élection des Consuls, & il s'étoit laissé forcer d'accepter un quatrieme consulat, quand on apprit que les barbares s'avançoient à grands pas pour passer les Alpes.

Ce n'étoit plus de l'or & des prisonniers qu'il falloit aux Cimbres & aux Teutons. Orose assure qu'après la défaite de Cœpion, ils n'avoient rien voulu garder du butin immense qu'ils avoient fait sur lui, qu'ils avoient déchiré & foulé aux pieds les habits & les étoffes qu'ils avoient prises, jetté l'or & l'argent dans les rivieres, mis en pieces les cuirasses & les harnois des chevaux,

& fait périr par la corde tous leurs prisonniers. Mais une conduite aussi étrange prouveroit plutôt qu'ils savoient ce qu'il en avoit couté aux Gaulois pour avoir pillé le temple de Delphes, & qu'ils craignoient d'encourir la colere d'Apollon, s'il gardoient la moindre chose d'un butin, dont une partie pouvoit être la dépouille du temple de Toulouse.

Mais quel qu'ait été le motif de ce que firent alors les Cimbres, il est certain qu'à leur retour d'Espagne & après s'être joints aux Teutons, ils résolurent de ne mettre fin à leur expédition que par la prise & le sac de Rome.

Orose prétend que les Cimbres, les Teutons, les Tigurins & les Ambrons réunis, attaquerent le camp de Marius pendant trois jours consécutifs, sans pouvoir le forcer, & que ce ne fut qu'après cette tentative inutile qu'ils se séparerent; mais il est plus vraisemblable que cette armée prodigieuse se partagea en deux corps avant d'en être venue aux mains avec Marius. Les Ambrons & les Teutons marcherent droit à Marius, les Cimbres & les Tigurins prirent la route du Norique, pour entrer en Italie par les bords de l'Adige. Comme ces derniers avoient beaucoup plus de chemin à faire que les deux autres nations, ils

ils commencerent auſſi leurs opérations beaucoup plus tard.

Cependant Marius s'étoit renfermé dans un camp très-fort entre le Rhône & l'Iſer, & s'étoit enſeveli dans des retranchemens qui paroiſſoient imprenables. C'étoit de-là qu'il vouloit que ſes ſoldats viſſent les ennemis & s'accoutumaſſent à leurs cris effroyables. Ils s'y accoutumerent ſi bien, qu'au bout de quelques jours ils demanderent qu'on les menât au combat, & murmurerent de l'inaction dans laquelle on les laiſſoit.

Les Teutons ne s'ennuyoient pas moins de voir entre eux & les Romains des remparts plutôt que des retranchemens, & enfin ils réſolurent d'attaquer Marius & de le forcer dans ſon camp comme ils avoient forcé Manlius & Cæpion. Mais ils furent accablés d'une grêle de traits, & après avoir perdu beaucoup de monde, ils ſe virent forcés de ſe retirer. Ils prirent alors le ſeul parti qui leur reſtoit ; ce fut de laiſſer Marius dans ſon camp, puiſqu'il y vouloit reſter, & de marcher droit aux Alpes pour le devancer en Italie ; on dit que leur armée fut ſix jours entiers à défiler devant le camp des Romains, tant elle étoit nombreuſe, & que paſ-

sant fort près de leurs retranchemens ils leur demandoient, s'ils ne vouloient rien mander à leurs femmes, auprès desquelles ils alloient bien-tôt se trouver.

Lorsqu'ils furent tous passés, Marius les suivit jusqu'à la nouvelle colonie d'*Aquæ-Sextiæ*, près de laquelle il résolut de leur livrer bataille. Ce que fit cet habile Général pour ajouter la colere & la nécessité au courage de ses soldats, nous intéresse médiocrement. Mais nous devons observer que les Teutons & les Ambrons s'étoient déja accoutumés aux délices de la province Romaine, & qu'en présence de l'armée Romaine ils jouissoient avec volupté des bains délicieux auxquels Sextius avoit donné son nom, se livroient à la joie & faisoient bonne chere.

Les Ambrons, qui seuls faisoient une armée de trente mille hommes, & qui avoient défait Manlius & Cæpion, avoient le corps appésanti par la bonne chere qu'ils avoient faite, & quoiqu'ils eussent gagné du côté de la révolution & de la fierté ce qu'ils avoient perdu d'un autre côté, il est très-incertain s'ils n'avoient pas dégénéré de ce qu'ils étoient quelques années auparavant.

Le vin qu'ils venoient de boire, lors-

qu'il fallut marcher au combat, ajoutoit à leur fierté une espece de gaieté qui est ordinairement un présage de la victoire. Cependant on ne remarquoit ni désordre dans leurs rangs, ni précipitation dans leur marche; ils ne jettoient point des cris confus & inarticulés; mais frappant leurs armes en mesure, ils marchoient tous ensemble & en cadence.

J'ai déja dit quel étoit leur cri le plus ordinaire, & comment les Liguriens y répondirent. Malheureusement pour les Ambrons ils avoient une riviere à passer avant de joindre les ennemis. Cette opération toujours dangereuse en pareil cas, leur devint funeste. Les Liguriens les attaquerent à mesure qu'ils passoient & avant qu'ils eussent eu le tems de se former. Ils entretinrent ainsi le désordre qu'avoit causé le passage de la riviere, aussi longtems qu'il le fallut pour que les Romains qui les suivirent de près, achevassent la déroute. Les Ambrons accablés & mis en fuite avant d'avoir pû combattre, repasserent la riviere avec précipitation pour se refugier dans leur camp & derriere leurs chariots.

« Là leurs femmes venant contre eux » avec des épées & des haches, grin» çant les dents de rage & de douleur

» & jettant des cris horribles, frappent
» également sur ceux qui fuient & sur
» ceux qui poursuivent; se jettent au
» milieu de la mêlée, saisissent avec les
» mains nues les épées des Romains,
» leur arrachent leurs boucliers, reçoi-
» vent des blessures, se voyent mettre
» en pieces sans se rebuter, & mon-
» trent jusqu'à la mort un courage in-
» vincible.

» Comme la nuit s'approchoit les Ro-
» mains penserent à la retraite, & reve-
» nus victorieux, ils ne trouverent dans
» la victoire ni la joie ni le repos qui la
» suivent d'ordinaire. Le sommeil même
» ne ferma pas leurs paupieres, tant
» étoient grands le trouble & la frayeur,
» que leur inspiroient encore ceux des
» Barbares qu'ils n'avoient pas vaincus.

» Les Ambrons, qui avoient survécu
» à leurs camarades, mêlés avec les
» Teutons, qui n'avoient pas combattu,
» jetterent toute la nuit des cris affreux;
» ce n'étoient point des clameurs & des
» gémissemens d'hommes; on eût cru
» entendre les hurlememens & les ru-
» gissemens d'une multitude innombra-
» ble de bêtes féroces, si dans le bruit
» affreux, qui remplissoit tout le pays
» d'alentour, on n'avoit pas démêlé des
» plaintes & des menaces. Toute la

» plaine & le lit de la riviere retentif-
» soient de ce bruit épouvantable, & le
» cœur des Romains étoit saisi d'effroi.
» Marius lui-même fut frappé d'étonne-
» ment, & s'attendoit à un combat de
» nuit, dont il craignoit le désordre &
» le tumulte; mais c'étoit à quoi ne pen-
» soient pas les Barbares. Ils employoient
» encore tout le jour suivant à se prépa-
» rer au combat, & Marius profita de
» ce délai pour envoyer sur leurs der-
» rieres un détachement qui devoit tom-
» ber sur eux pendant la bataille qu'il
» étoit résolu de leur présenter ».

Lorsque les Teutons virent que les Romains osoient avancer vers eux en ordre de bataille, la fureur les transporta, & ils ne leur donnerent pas le tems de descendre dans la plaine. Marius ordonna sur le champ à ses troupes d'attendre les Teutons jusqu'à la portée du javelot, pour ne pas perdre l'avantage qu'ils vouloient bien lui laisser. Car la pente de la montagne étant fort roide, il étoit impossible que les Barbares portassent des coups assurés, & que le mouvement irrégulier que chacun d'eux devoit faire, ne mît du flottement dans leurs rangs, & ne rompît cette ordonnance serrée qui les avoit rendus invincibles. Ce que Marius avoit prévû arri-

va; les Romains, après avoir lancé leurs javelots de haut en bas, tomberent sur les Barbares l'épée d'une main & le bouclier de l'autre, & les culbuterent dans la plaine. Ils commençoient à s'y rallier, & plusieurs bataillons s'étoient déja formés, lorsque le détachement dont nous avons parlé, sortit de son embuscade, & augmenta encore le trouble qui régnoit déja dans toute l'armée. Il ne fut plus possible aux Teutons de rétablir leur ordre de bataille; ils se débanderent enfin & prirent la fuite. Les Romains les poursuivirent, s'emparerent de leur camp, & firent un grand nombre de prisonniers. On évalua à plus de cent mille hommes la perte des Barbares. Du nombre des prisonniers fut Teutibochus, qui avoit coutume de fatiguer quatre & jusqu'à six chevaux dans une bataille, & qui n'en fatigua pas un dans sa fuite; il fut pris au moment où il s'étoit jetté dans un bois voisin. Plusieurs autres rois, qui avoient d'abord été plus heureux, tomberent entre les mains des Séquanois, en traversant leur pays, & furent envoyés à Marius.

Flor. lib. III, c. 3.

Plutarq. p. 138.

Pendant que ces choses se passoient dans les Gaules, Catulus, collegue de Marius, n'éprouvoit pas un destin si

favorable. Il avoit d'abord entrepris de défendre les défilés des Alpes du côté du Norique. Mais jugeant ensuite que cette opération seroit d'autant plus périlleuse, qu'il se verroit obligé de séparer son armée en plusieurs corps, ou plutôt qu'il seroit battu & chassé des montagnes par les Cimbres, il avoit regagné la plaine & avoit mis l'Adige entre lui & les ennemis. Un pont défendu par de bons retranchemens, le mettoit en état de secourir les places qu'il laissoit à découvert, au cas que les Barbares eussent envie de les attaquer, après avoir franchi les défilés. Des forts placés vis-à-vis de tous les gués, & tous les autres travaux qui peuvent faciliter une défensive, avoient fait de l'Adige la plus forte barriere de l'Italie, & il ne paroissoit pas possible que les Cimbres la forçassent, & avec elle une armée Romaine commandée par un chef expérimenté. Mais que ne dut-on pas craindre de leur part, quand on les vit se faire un jeu de ce qui effraye tous les autres hommes; s'exposer nuds à la neige & aux glaçons des Alpes, grimper sur le sommet de ces montagnes, & couchés sur leurs boucliers, se laisser emporter à la roideur de la pente, au milieu des rochers & lorsqu'au-dessous d'eux ils

voyoient des précipices & des abymes capables d'engloutir des armées entieres.

C'étoit-là véritablement un jeu de géans, & si de cette audace téméraire & inutile des hommes éclairés ne devoient pas conclure que les Cimbres affrontassent de même des remparts hérissés de piques, l'imagination qui domine la multitude, devoit être effrayée d'un spectacle si étrange. Ce qu'ils firent ensuite étoit encore plus effrayant. Lorsqu'ils eurent reconnu la riviere qui les séparoit de l'armée Romaine, ils résolurent de détruire le pont qui en assuroit le passage à leurs ennemis, & de se faire à eux-mêmes un passage qui ne fût praticable que pour eux. Aussi tôt on les vit couper des collines entieres, déraciner les plus gros arbres, arracher d'énormes rochers, & en remplir le lit de la riviere. Après l'avoir ainsi resserrée & avoir augmenté la rapidité de son cours, ils y jetterent des troncs d'arbres qui alloient heurter avec violence contre le pont, & lui donnoient des secousses terribles. A chaque instant le pont menaçoit ruine & il étoit impossible qu'il résistât long-tems à ces especes de béliers qui l'ébranloient sans cesse. On eût dit que de nouveaux géans étoient

venus attaquer les maîtres du monde.

Mais les ſoldats Romains n'étoient que des hommes, & ils le ſentoient d'autant mieux, que leurs ennemis s'élevoient davantage au-deſſus des forces humaines. La frayeur s'empara de tous les cœurs ; ceux qui avoient le moins de gloire à perdre s'y livrerent les premiers, & fournirent aux autres un motif de plus pour ne pas reſter dans le camp. Catulus vit qu'il alloit être abandonné, & pour ſauver l'honneur de ſes troupes, autant que pour ſe les conſerver, il donna lui-même l'ordre de décamper, & ſe mit à la tête des premiers qui avoient fui. Mais pour arrêter les ennemis & faciliter ſa retraite, il laiſſa une garniſon dans un fort qu'il avoit fait conſtruire au-delà de l'Adige, & lui ordonna de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. Il fut obéi, & les Cimbres conçurent une telle admiration pour ces braves ſoldats, qu'ils leur accorderent une capitulation honorable, la jurerent ſur leur taureau d'airain, & l'obſerverent.

Les Cimbres n'avoient rien de barbare que leur taille & leur audace. Ils avoient réduit la guerre en art, & leur tactique n'étoit point celle d'un peuple que guidoit une fureur aveugle. Les

Ambrons & les Teutons marchoient en cadence & serrés, ils combattoient en ordre & savoient se rallier. Leur manœuvre pour tirer Marius d'un camp inattaquable eût fait honneur à un général expérimenté, & s'ils défilerent devant le camp des Romains, opération si dangereuse qu'il y a eu peu de généraux qui l'aient faite impunément, ce fut apparemment avec toute l'habileté possible, puisque Marius ne crut pas pouvoir, à cette occasion, les attaquer avec avantage. L'ordonnance des Cimbres, dans la derniere bataille qu'ils livrerent à Marius & à Catulus, n'étoit pas non plus celle d'un peuple Barbare.

P. 140. Les Cimbres, dit Plutarque, faisoient sortir leur infanterie de leurs forts doucement & sans bruit, & la rangeoient en bataille en lui donnant autant de profondeur que de front, ensorte qu'elle formoit un bataillon quarré, dont chaque face occupoit trente stades de terrein.

Remarquons encore que les Cimbres avoient bâti des forts pour mettre leur armée à couvert, & n'être pas forcés à combattre avant l'arrivée des Teutons qu'ils attendoient, & jusqu'à laquelle ils avoient voulu rester sur la défensive.

Mais ce que dit Plutarque de leur cavalerie est encore plus surprenant, & prouve encore mieux qu'ils étoient moins barbares qu'on ne le croit communément.

« Leur cavalerie qui étoit de quinze » mille chevaux, marchoit, dit-il, en » superbe équipage. Tous les cavaliers » avoient des casques en forme de gueu- » les ouvertes & de mufles de toutes » sortes de bêtes étranges & épouvan- » tables, & les rehaussant par des pan- » naches faits comme des aîles & d'une » hauteur prodigieuse, ils paroissoient » encore plus grands. Ils étoient armés » de cuirasses de fer très-brillantes, & » couverts de boucliers tout blancs. Ils » portoient chacun deux javelots à dar- » der de loin, & quand ils avoient » joint l'ennemi ils se servoient de gran- » des & fortes épées ». Que l'on compare avec ce que dit ici Plutarque, ce que nous avons dit ailleurs de plusieurs nations barbares, & l'on trouvera que les Cimbres réunissoient dans leur art militaire la tactique des Dardaniens, l'armure des Thraces, & l'usage de ces grandes & fortes épées dont se servoient les Daces.

Mais reprenons le fil de leur histoire. Catulus leur avoit abandonné toute la

Vénétie, depuis qu'il s'étoit retiré derriere l'Adige. En s'éloignant de cette riviere, il leur abandonna un plus grand pays encore, & les Barbares ne différerent à s'en emparer & à le piller, qu'autant de tems qu'ils furent arrêtés par l'attaque du fort dont nous avons parlé.

C'en étoit fait de Rome, dit Florus, si après avoir passé l'Adige sur les arbres amoncelés dont ils avoient rempli son lit, ils eussent marché droit à la capitale de l'Empire; mais le ciel & le sol de la Vénétie, les plus doux de toute l'Italie, diminuerent leurs forces, & l'usage du pain, de la viande cuite & du vin, acheva de les énerver.

Un inconvénient plus réel encore de leur lenteur, fut que Marius, Consul pour la cinquieme fois, eut le tems de se joindre à Catulus avec une armée aguerrie & victorieuse des Ambrons & des Teutons.

Olymp. 169. an. 3. de R. 652, av. J. Ch. 100.

Catulus s'étoit retiré derriere le Pô. Marius ne fut pas plutôt arrivé qu'il passa cette riviere, afin d'empêcher plus surement les Barbares de la passer. « Cependant les Cimbres différoient de » hasarder la bataille, attendant tou- » jours les Teutons avec impatience, » & fort étonnés de leur retardement, » soit qu'ils ignorassent véritablement

» leur défaite, ſoit qu'ils fiſſent ſemblant
» de ne la pas croire ; car ils outrageoient
» tous ceux qui leur en portoient la
» nouvelle. Enfin ils envoyerent des
» Ambaſſadeurs à Marius, lui deman-
» dant pour eux & pour leurs freres des
» terres & des villes ſuffiſantes pour les
» loger & pour les nourrir.

» Marius demanda aux Ambaſſadeurs,
» qui étoient ces freres dont ils parloient,
» & ceux-ci ayant répondu que c'étoient
» les Teutons, tous ceux qui étoient
» préſens firent des éclats de rire, &
» Marius avec un ton de raillerie ; laiſ-
» ſez-là déſormais vos freres, leur dit-
» il, & ne vous en mettez pas en peine,
» ils ont la terre que nous leur avons
» donnée, & qu'ils garderont éternelle-
» ment. Les Barbares ſentant l'ironie,
» ſe mirent à l'accabler d'injures, &
» lui dirent qu'il alloit être puni de ſes
» brocards d'abord par les Cimbres,
» & bien-tôt après par les Teutons
» dès qu'ils ſeroient arrivés. Mais ils
» le ſont, répliqua Marius, les voici,
» & il ne ſeroit pas honnête que vous
» nous quittaſſiez avant d'avoir ſalué &
» embraſſé vos freres. En même tems
» il ordonna qu'on amenât les rois des
» Teutons chargés de chaînes.

» Dès que les Ambaſſadeurs eurent

» fait ce rapport aux Cimbres, ils pri-
» rent les armes ; & sans perdre
» un moment, ils marcherent droit à
» Marius qui restoit enfermé dans son
» camp ».

Leurs chefs profitoient habilement d'un refus qu'ils s'étoient attiré pour irriter la nation, & vouloient avec raison en venir aux mains, avant qu'elle sût la défaite des Teutons. Lorsqu'ils furent assez près des ennemis, Boiorix, roi des Cimbres, à la tête d'une petite troupe de cavalerie, s'approcha du camp de Marius ; & l'appellant à haute voix, il le défioit à prendre le jour & le lieu pour combattre & décider qui resteroit maître du pays. Marius lui répondit que jamais les Romains ne prenoient conseil de leurs ennemis sur le combat ; mais qu'il vouloit bien faire ce plaisir-là aux Cimbres. Ils convinrent donc que ce seroit le troisieme jour après celui-là, & dans la plaine de Verceil qui paroissoit commode aux Romains pour y déployer leur cavalerie, & aux Barbares pour y étendre leurs nombreux bataillons.

Oros. l. v, c. 16. Flor. l. III. c. 3. Plusieurs historiens ont parlé de ce défi qui ressemble si fort aux mœurs de nos peres ; mais Florus dit que Marius ne remit la bataille qu'au lendemain.

Les deux armées Romaines étoient compoſées d'un peu plus de cinquante-deux mille hommes d'infanterie. On ne dit point à quoi montoit leur cavalerie ; mais elle devoit être très-nombreuſe, puiſque Marius avoit choiſi le champ de bataille dans une plaine immenſe, afin de la déployer plus facilement.

La cavalerie des Barbares ſe mit la premiere en mouvement ; mais au lieu de marcher droit à l'ennemi, elle prit à droite & s'avança peu-à-peu cherchant à enfermer les Romains entre elle & l'infanterie qui étoit à gauche. Deux choſes favoriſerent alors les Romains ; l'une fut qu'il s'éleva une pouſſiere très-épaiſſe, qui leur cacha le nombre des ennemis ; l'autre, que le ſoleil donnoit dans le viſage des Cimbres & les aveugloit. Mais un avantage encore plus réel fut que les Romains, nés dans un pays chaud & accoutumés à ſupporter la plus grande chaleur, n'eurent pas autant à ſouffrir de celle qui ſe faiſoit ſentir ce jour-là, que les Cimbres qui nés dans un pays froid, ne s'étoient exercés qu'à ſouffrir le froid. La bataille ſe donna après le ſolſtice d'été, trois jours avant la nouvelle lune du mois d'Août.

Au milieu de l'obſcurité que cauſoit la

pouſſiere, les ſoldats de Catulus prirent pour une fuite la marche oblique de la cavalerie des Cimbres. Marius qui marcha droit aux ennemis, les manqua, & ne put les retrouver. Catulus, qui ne s'étoit pas tant preſſé, eut le bonheur de combattre & de vaincre ſeul. L[illegible] plus braves des ennemis, qui étoient aux premiers rangs, furent tous taillés en pieces, parce qu'ils étoient liés enſemble avec de groſſes cordes attachées à leurs baudriers, ce qui les empêchoit de rompre leur ordonnance, mais les livroit au fer ennemi, dès que leurs rangs étoient éclaircis. Tous les autres furent renverſés & pouſſés juſqu'à leur camp. « Là on vit les choſes du monde » les plus tragiques & les plus épouvan» bles. Les femmes vêtues de robes noi» res, & armées de lances & de piques, » étoient ſur leurs chariots tuant les » fuyards, les unes leurs maris, les au» tres leurs freres, celles-là leurs peres, » celles-ci leurs fils; & prenant leurs » petits enfans, elles les étouffoient de » leurs propres mains, les jettoient ſous » les roues des chariots & ſous les pieds » des chevaux, & ſe tuoient enſuite » elles-mêmes ».

Mais, ſi l'on en croit Florus, elles ne ſe porterent pas d'abord à cet excès de

désespoir. Elles commencerent par envoyer une députation à Marius, pour lui demander la liberté & le sacerdoce; & ce ne fut que sur le refus qu'il en fit, qu'après avoir tué leurs enfans, les unes s'entretuerent avec les armes qu'elles avoient; les autres s'étranglerent avec leurs cheveux dont elles se firent des cordes qu'elles attacherent à des arbres où elles en trouverent, ou au timon de leurs chariots. On en vit une qui s'étoit pendue au bout de son timon, ayant ses deux fils pendus à ses deux pieds. Les hommes ne se porterent pas à des extrémités moins violentes; faute d'arbres où ils pussent se pendre, ils se passoient au cou des nœuds coulans qu'ils attachoient aux cornes ou aux jambes des bœufs; & piquant ensuite ces animaux, ils étoient écrasés ou étranglés.

Tel est le tableau hideux que nous présentent les historiens du peuple vainqueur. Mais on comprend qu'ils ont omis quelque circonstance importante, puisqu'il n'est pas dans la nature de l'homme le plus jaloux de sa liberté, de se détruire lorsqu'il peut fuir. Il y a donc apparence que ceux qui avoient commencé à fuir, ne s'arrêterent point pour chercher les moyens de se tuer, que tous ces genres de mort auxquels

les Cimbres & leurs femmes eurent recours, durent être inventés dans un camp où ils avoient le loisir d'y penser, & d'où ils ne pouvoient sortir.

On croira, si l'on veut, ce que disent tous les historiens, que cent vingt mille Cimbres resterent sur la place, ou périrent par leurs propres mains, & que les Romains firent plus de quarante mille prisonniers. Mais il faut aussi en croire les géographes, qui disent que cette nation existoit encore long-tems après, & qu'elle envoya à Auguste un grand bassin, qui étoit ce qu'elle avoit de plus sacré, en lui faisant demander son amitié & le pardon des anciennes injures, ce qui lui fut accordé.

Strabon, l. VII, p. 202.

Examinons avec quelque soin ce qu'on doit penser des suites qu'eut la grande expédition des Cimbres & des Teutons. Le seul corps d'armée qui ne combattit point, si l'on en croit Florus, fut celui des Tigurins, lesquels étoient restés comme en réserve dans les montagnes du Norique. Une fuite peu glorieuse les dispersa, ajoute cet auteur, & ils se dissiperent en troupes de voleurs.

Comm. lib. I, c. 12.

César ne le pensoit pas ainsi, puisqu'ayant taillé en pieces une partie de l'armée Helvétienne, qui se trouva être

composée des Tigurins, il se félicita de ce que ce canton, qui seul avoit pris parti avec les Cimbres, & qui avoit défait Cassius, avoit aussi été le premier puni de ses anciens forfaits, & de ce qu'en vengeant la République, il avoit en même-tems vengé l'ayeul de son beau-pere que les Tigurins avoient tué avec le consul Cassius, dont il étoit lieutenant.

Les Tigurins ne se dissiperent donc pas, & furent encore moins anéantis, puisqu'au tems de César, & moins de cinquante ans après leur fuite, ils composoient un des quatre cantons Helvétiques & le quart de l'armée qui entra pour lors dans les Gaules.

Pour ce qui est des Cimbres & des Teutons, je dois commencer par dire un mot des six mille hommes qu'ils avoient laissés dans le pays des Belges à la garde de leurs équipages.

Lorsque les peuples, au milieu desquels ils se trouvoient, eurent appris le malheur arrivé à leurs compatriotes, ils ne manquerent pas de les attaquer pour leur enlever ce qui avoit été laissé à leur garde. Il paroît que les Cimbres & les Teutons avoient choisi eux-mêmes pour entrepôt une montagne qui étoit escarpée de tous les côtés, & au sommet de laquelle on ne pouvoit arriver que par

Cæs. com. lib. II, c. 29.

une pente douce d'environ deux cens pieds de largeur. Cet endroit est le même qu'on appella Atuatucum, & duquel les Cimbres & les Teutons qui le gardoient, prirent le nom d'Aduatices. Il étoit situé au milieu du pays qu'habitoient les Eburons. Ce fut ensuite une ville très-forte, les Aduatices ayant fermé d'un bon mur fait de pierres & de poutres entremêlées, le seul endroit par lequel on pût l'attaquer.

Ce fut sans doute à la force de leur camp que les Aduatices durent leur salut. Ils repousserent d'abord avec avantage les assaúts qu'on leur livra, & bientôt après ils attaquerent eux-mêmes leurs ennemis. La guerre fut continuée avec différens succès de part & d'autre pendant plusieurs années; & enfin les Aduatices par un traité de paix conserverent & leur camp qui étoit devenu une ville, & un assez grand territoire, dans lequel ils bâtirent plusieurs villes & plusieurs châteaux. Au tems de César ils étoient en état de mettre en campagne une armée de vingt mille hommes.

Lib. II, c. 4.

Les Cimbres habitoient dans cette partie de la Germanie, qui en s'éloignant du Rhin, s'avançoit vers le nord, & formoit un grand enfoncement dans les terres. Ils en occupoient la partie la

plus voisine de l'Océan ou de la mer Baltique, c'est-à-dire la Chersonnèse, à laquelle ils donnerent leur nom. C'est aujourd'hui une communauté peu nombreuse, dit Tacite, mais dont la gloire égale celle des plus puissantes nations. On voit encore au loin & sur les deux rives de l'Elbe des monumens de son antique splendeur. Des châteaux d'une grande étendue & des camps dont l'enceinte spacieuse indique quelles furent autrefois les armées qu'elle mit sur pied. Mais si au tems de Tacite le nom des Cimbres étoit resserré dans la Chersonnèse, ne croyons pas que la nation qui avoit fait de si grandes choses, fût renfermée dans les mêmes limites. Pline paroît distinguer deux peuples de Cimbres, dont l'un habitoit au milieu des terres; & quoique ce passage me paroisse corrompu (*), il suffit pour se

---

(*) Voici les paroles de Pline dans l'endroit où il distingue cinq nations Germaniques : *Alterum genus Ingævones quorum pars Cimbri, Teutoni, ac Chaucorum gentes. Proximi autem Rheno Istævones; quorum pars Cimbri Mediterranei : Hermiones*, &c. De quelque maniere qu'on corrige la ponctuation de ce passage, il faudra toujours convenir, que Pline a placé les Cimbres en deux endroits & sous deux divisions différentes, ce qui ne me paroît pas naturel. La division de Tacite est la même que celle de Pline, avec la seule différence que celui-ci compte deux nations de plus. Dans l'un & dans l'autre, les Ingævons habitent sur l'Océan, & les

faire une juste idée de cette nation; d'examiner avec soin de quels peuples elle étoit composée. Les Cimbres faisoient partie de la nation des Ingevons, dont le nom indique, ce me semble, qu'ils étoient les plus anciens habitans de la Germanie; les autres tribus de cette nation étoient les Teutons & les Cauces, auxquels je joindrai les Frisons. Ces derniers étoient les plus voisins du Rhin; & au tems de Ptolémée ils habitoient au-dessus des Bructeres jusqu'à l'Ems. Entre l'Ems & le Veser, le long de l'Océan, étoient les petits Cauces; entre le Veser & l'Elbe habitoient les grands Cauces. Mais quoique le pays qu'occupoient ces deux tribus d'un même peuple, fût limitrophe de celui des Frisons, & s'étendît le long de la mer, il confinoit dans ses autres parties avec les contrées qu'habitoient tous les peuples que Tacite a placés le long du Rhin, & même avec celui des Caltes.

Lib. II, c. 7.

Nous avons vu l'éloge que cet auteur fait des Cauces. Strabon paroît les confondre avec les Cimbres, lorsqu'il dit

L. VII, p. 203.

Cimbres doivent en faire partie: je crois donc qu'après le mot Istævones, il faut retrancher les trois mots *quorum pars Cimbri*, qui ont été ajoutés par la méprise d'un copiste, lequel a répété après la seconde terminaison *vones* ce qu'il avoit déja écrit à la suite de la premiere. C'est une faute que nous faisons tous les jours en copiant.

que les Germains ſeptentrionaux, qui étoient connus des Romains, s'étendoient le long de l'Océan depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe; mais qu'entre ces peuples les plus connus étoient les Sicambres & les Cimbres. Dans un autre endroit il nomme entre les peuples qui habitoient ſur l'Océan, les Sicambres, les Chaubes, les Bructeres, les Cimbres, les Cauces, les Caulces, & les Campriens, encore prétend-il n'en avoir nommé qu'une partie. *P. 201.*

Mais quelque ſentiment qu'on embraſſe ſur la poſition de ces différens peuples, il ſera toujours certain que les Cauces & quelques-uns de leurs voiſins faiſoient partie de la même nation à laquelle les Cimbres appartenoient, & que ces derniers avoient autrefois habité ſur les deux rives de l'Elbe, & par conſéquent dans le pays des Cauces. Mais ce pays des Cauces eſt le même en partie qu'on appella autrefois l'Amerland, & dont les habitans furent nommés Ammirs. L'hiſtoire des Archevêques de Breme eſt remplie de leur nom & de leurs exploits. Les Friſons Orientaux faiſoient partie de la même nation, & avoient les mêmes mœurs. Ne ſommes-nous pas en droit d'en conclure après ce que nous avons

déjà dit des Ambrons, que le pays dont nous parlons, fut leur patrie, & qu'ils s'y établirent après leur malheureuse expédition, comme les Cimbres retournerent ou s'établirent dans leur presqu'isle; ensorte que tous les Ingevons étoient, à proprement parler, les descendans de ces Cimbres, de ces Ambrons, & de ces Teutons, qui avoient été au moment de ruiner la République Romaine.

Tacit. annal. lib. 1, c. 12. Quant à ces derniers, la forêt de Teutoburg, située à peu de distance de l'Ems & de la Lippe, paroîtroit indiquer le pays qu'ils habitoient, si ce monument avoit porté leur nom plutôt que celui d'un prince ou d'un dieu des Germains, ou s'il étoit certain que ce nom n'eût pas été, ou ne fût pas devenu celui de tous les Ingevons. On doit pourtant croire qu'il appartint particuliement à une tribu de cette nation, puisque Pline nomme les Teutons entre les peuples qui en faisoient partie, & que Ptolémée leur assigne, ainsi qu'aux Teutonoars, une contrée particuliere à ceux-ci entre les Saxons & les Sueves; aux Teutons entre les Pharodins & le fleuve Suevus. Les Pharodins étoient eux-mêmes à côté des Saxons, & les Saxons habitoient au nord de l'Elbe &

à

à l'entrée de la Cherſonèſe Cimbrique, dont il n'y avoit alors que la partie la plus ſeptentrionale qui appartînt aux Cimbres. On voit que les trois grands peuples qui donnerent leurs noms à l'armée des Cimbres, habitoient trois contrées contiguës l'une à l'autre; enſorte qu'on peut croire avec beaucoup de fondement que ſous ces trois noms étoient compris tous les autres peuples dont le pays faiſoit partie de la Germanie ſeptentrionale, tels qu'étoient les Cauces, les Saxons, les Harudes, les Pharodins & les Teutonoars.

Nous ignorons quelles révolutions étoient arrivées dans la Germanie pendant la longue abſence de tous les peuples dont nous venons de parler. Mais on ne peut gueres douter qu'à leur retour ils n'aient trouvé leur pays occupé par d'autres peuples, & qu'ils n'aient eu des combats à livrer, ſoit pour y rentrer, ſoit pour ſe procurer d'autres établiſſemens. On ne ſe trompera peut-être pas beaucoup, ſi l'on dit qu'une ſuite de ces combats fut la fuite des peuples qu'on appella proprement Germains, & qu'on diſtingua par les noms particuliers de Condruſes, d'Eburons, de Cæreſes & de Pœmans. Céſar paroît leur joindre les Segnes, & les place à

Cæſ. com. l. II, c. 4. Lib. VI, c. 32.

côté des Trévirois. De son tems toute cette nation ne mettoit qu'environ quarante mille hommes sur pied. Ce furent eux, selon Tacite, qui firent donner le nom de Germains à tous les peuples qui habitoient le pays d'où ils étoient sortis pour entrer dans les Gaules. Mais, si on l'en croit, ni ce nom, ni celui des Tongres qu'on leur donna aussi, ne durent être leurs véritables noms. Celui-ci leur fut donné par leurs vainqueurs, à cause de la frayeur qui les avoit saisis, ou plutôt par les vaincus, à cause de la *contrainte* & de la violence qu'ils avoient éprouvée de leur part. Je dérive ce mot, comme on voit, du mot Allemand *Zwingen*, qui signifie contraindre, & dont le dérivé *Zwinger* ou *Tuinger*, n'est pas différent du nom des Tongres.

Germ.

Au reste, loin que je prétende insister sur la date que je viens d'assigner à l'établissement des Tongres ou Germains à la gauche du Rhin, il me paroît très-vraisemblable qu'il étoit plus ancien que celui des Aduatices, puisque ceux-ci s'établirent dans le pays des Eburons, ce qui suppose que ces derniers avoient occupé avant eux le pays où Aduatice fut bâtie. J'aimerois donc autant croire que leur invasion dans les Gaules fut la suite de celle que les

peuples orientaux avoient faite dans la Germanie, lorsque se forma cette grande armée des Celto-Scythes, dont nous avons raconté les exploits & les malheurs.

Le retour des peuples qui avoient échappé au fer des Romains, & que le désespoir n'avoit pas fait périr, eut sans doute d'autres suites, dont nous retrouverons peut-être les traces. Nous devons reprendre le fil de notre histoire, puisque nous avons consacré un autre ouvrage aux recherches qui ne regardent que l'origine & la patrie des différens peuples de l'Europe. Nous ajouterons seulement ici que les Suions purent profiter de l'absence des Teutons & des Cimbres, pour occuper leur pays; que les mêmes espérances qu'avoient conçues les Teutons méridionaux, durent faire sortir de la Scanzie une grande partie de ses anciens habitans, qui pour la plupart étoient Teutons; qu'après la dispersion des Celto-Scythes, les Suions furent forcés d'abandonner leur nouvel établissement que revendiquoient les Teutons, pour se retirer dans la Scanzie; que ceux-ci n'en recouvrerent pourtant qu'une partie, parce qu'elle leur suffisoit après les malheurs qui avoient diminué leur nombre, &

que la partie la plus orientale de leur pays, celle qui étoit voisine du pays où naissoit l'ambre, resta aux Guttons ou Gothons, qui jusqu'alors avoient occupé un pays plus oriental. J'ajouterois que les Ligiens en occuperent aussi une partie, s'il n'y avoit pas des raisons de croire qu'ils s'établirent plus tard à l'orient du pays des Sueves. Mais comme ils peuvent s'être étendus vers le midi aussi bien que vers l'occident, pour occuper le désert que les Sueves avoient mis entre eux & les peuples qu'ils avoient à l'orient, rien ne nous oblige de renoncer à cette conjecture.

J'ajouterois encore par rapport au nom de Vodin, dont il reste un monument dans la langue des Pays-Bas, comme dans celle que parlent les descendans des Suions, que les Ambrons ou Ligiens ayant occupé la partie de la Germanie qui étoit la plus voisine de l'embouchure du Rhin, & s'étant ensuite étendus de proche en proche jusque bien avant dans la Belgique, le nom de Vodin qu'ils y porterent, prouve qu'ils étoient originaires du même pays d'où étoient sortis les *Lu*, & qu'ainsi je ne me suis pas trompé lorsque j'ai dit que sous le nom de Ligiens ils avoient composé ce grand Empire

que les Chinois appellerent Li-ken, & dont le nom ſe conſerva dans la partie la plus orientale de la Germanie, parce que ce fut-là que s'arrêta la plus grande partie de cette nation.

Fin du Tome Troiſieme.

De l'Imprimerie de LE BRETON, premier Imprimeur ordinaire du ROI.





